Domfront
208
v. 2
3MRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marguritedehij02trem

MARGUERITE

DE HIJAR.

Imprimerie de Moquet et Hauquelin,
rue de la Harpe, 90.

MARGUERITE

DE HIJAR

PAR

Mme TREMBICKA,

AUTEUR DES MÉMOIRES D'UNE POLONAISE.

SUIVIE DE

TROIS NOUVELLES

PAR Mlle COLMACHE.

La vérité est la beauté par excellence.

L'ABBÉ DE LAMENNAIS.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ J. LOSS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

20, RUE HAUTEFEUILLE.

1842

CHAPITRE I.

De vraye amour, autre amour réciproque,
C'est le parfait de son plus grand désir,
Mais si l'amour de l'autre amour se moque
Pour ung amour trop moins digne choisir,
C'est ung ennui qui ne donne loisir,
Temps ne repos pour trouver reconfort.
Le désespoir est pire que la mort
Et jalousie est ung vrai désespoir
O foy rompue, ô trop apparent sort,
Pour vous me faut pis que mort recevoir!
(Vers de Gabrielle d'Estrees.)

Inquiet de la sûreté de son fils, le roi se décida à l'envoyer à dona Constance. Il eut à combattre les pleurs de Marguerite, et l'assurance mille fois répétée de le lui rendre bientôt, à titre de fils, calmait momentanément les longs ennuis qui se glis-

sèrent dans son existence, lorsque cet intérêt si cher n'en absorba plus tous les instants. Elle avait beau comprendre que la haine de la reine, principalement dirigée contre elle, compromettait les jours de cet enfant : du moment qu'on l'eut éloigné d'elle, tout devint terne, même dans ces joies d'un jeune et premier amour, dont elle recueillait à chaque heure l'expression. Un courrier, précipitamment expédié à Rome, offrait à la cupidité du cardinal Vitteleschi, favori du pape, des établissements faits pour la tenter, et les succès du du roi dans le royaume de Naples plaidaient suffisamment sa cause. D'ailleurs, ce projet de divorce, toujours mis en avant, ne se présentait pas comme un coup d'essai à la cour de Rome. Philippe Visconti l'appuyait de son crédit italien, et Eneas Silvius Piccolomini, cardinal-évêque de Sienne, de tout le poids de ses lumières. L'amitié de cet homme si distingué pour Alfonse, sa pénétrante sagacité, avaient saisi le juste milieu entre un scrupule religieux et le droit de satisfaire aux justes exigences d'un roi marié, à quinze ans, à une femme, sa proche parente, dont le caractère violent, emporté, sympathisait si peu avec la parfaite

bonté du sien. Le cardinal-évêque prenait en considération l'âge du roi, les nombreux désordres auxquels il s'était abandonné, qui le menaçaient de la perdition éternelle, l'impossibilité de le rapprocher de dona Maria, enfin la chance de ramener la brebis égarée, en sanctifiant le sentiment si pur qui semblait l'avoir fixé. Son écrit, modèle de style, comme l'ont été depuis ses lettres et ses commentaires, résumait ses motifs. Peut-être une partialité secrète pour le roi, érudit comme lui, oblitérait les lumières de ce flambeau de l'Eglise romaine; mais qui de nous s'est jamais dérobé à son contagieux prestige? Si nous scrutions attentivement les replis de notre conscience, peut-être découvririons-nous, à notre grande surprise, que l'affaire de nos prédilections nous implique de plus d'injustice que le chapitre de nos répugnances. On a de moins le scrupule généreux qui met en garde contre ces dernières. La fascination d'Alfonse avait dompté Philippe-Marie et tant d'autres, rebelles à son attrait. Elle agissait en plein sur Eneas Silvius Piccolomini, professant le culte du beau, avec des organes si doux, si impressionnables, et dont les idées libérales au

concile de Bâle s'élevaient fort au-dessus des notions de son siècle.

Malheureusement le secret des démarches du roi et les éventualités de leur succès n'en demeurèrent pas un pour dona Maria. Des lettres de la Castille lui en apportèrent aussitôt la nouvelle, sans lui laisser ignorer le détail accablant dont elle repoussait la conviction. C'était pour épouser sa rivale que le roi poursuivait à nouveaux frais l'affaire un peu assoupie du divorce; et pouvait-elle se dissimuler que sa coupable tentative sur l'enfant de don Alfonse l'avait jeté, plus ardent que jamais, aux pieds de dona Marguerite de Hijar? Ainsi le crime qu'elle avait voulu commettre se retournait contre elle. Justice divine, toujours méconnue du coupable, en dépit de sa palpable évidence! Ainsi cette fantaisie passagère devenait un sentiment épuré par la religion, consacré par une couronne. Elle, Marguerite, sa vassale, régnerait, verrait régner son fils, tandis qu'aucun enfant n'avait fait tressaillir ses entrailles du bonheur de la maternité! Cette fille bouleversait à la fois sa destinée de femme, sa position de reine! Tout ce tableau effrayant de vérité se déroula de-

vant l'imagination de dona Maria comme une lugubre fantasmagorie évoquée par l'enfer. Une espèce de vertige égara momentanément ses sens éperdus. Se tordant les bras, la reine resta longtemps immobile ; elle sortit de cet état d'asphyxie morale en poussant des sanglots convulsifs. Une sueur froide baignait son front, et néanmoins un frisson fiévreux parcourait ses veines.

— Le doute ! mon Dieu, le doute ! rendez-le-moi ! Je n'ai que ce bien-là ; mon Dieu, permets-moi de douter encore !

Et la malheureuse reine fuyait la lumière du jour, cherchant le coin le plus obscur de ses appartements, tant toute clarté semblait affreuse à ses yeux noyés de pleurs ! Oh ! quiconque eût vu dona Maria dans cet état, devait redouter un échec funeste au bonheur de Marguerite, bonheur d'amour, par conséquent fragile et effrayant, car il s'appuyait sur le désespoir d'une autre. Marguerite avait donc brisé ce lien sympathique et mystérieux qui unit les femmes entre elles au travers des distances de leurs conditions et de leurs destinées, qui fait qu'elles se tendent la main de si loin, ont de communes effusions, de communes douleurs,

et évitent surtout de provoquer leurs larmes. Les larmes d'une femme noient quelquefois la félicité d'une autre. Encore une fois, le tourbillon de l'amour avait beaucoup trop fait oublier à Marguerite.

Dona Maria, appelant brusquement Zara, lui ordonne d'aller chercher don Rodrigue de Rebollédo, grand chambellan du roi de Navarre, né castillan, et qui lui était personnellement dévoué. Il s'avançait gravement vers elle, tandis que dona Maria frappant du pied accusait la lenteur de ses pas, si peu en harmonie avec les mouvements convulsifs qui la jetaient hors d'elle.

— Vous voilà enfin, don Rodrigue de Rebollédo. On dirait que l'Être-Suprême vous avait demandé le compte de vos actions, tant vous vous êtes fait attendre. Alliez-vous aussi saluer l'étoile de votre nouvelle reine ?

Habitué à ses emportements, don Rodrigue se fia à son flegme espagnol, décidé à y proportionner sa patience.

— Tenez, lisez, poursuit la reine, en lui jetant

presque à la figure la lettre froissée arrivée de la Castille.

Il la lut avec une grande suite d'attention.

— Un pape sanctionner un divorce adultère! Cela s'est-il jamais vu? Don Rodrigue de Rebollédo, parlerez-vous enfin?

— Madame, ce que l'autorité du Saint-Père eût refusé au monarque espagnol, la politique romaine l'accordera au roi belliqueux que le Garigliano seul sépare de l'Etat romain. Don Alfonse par-delà les mers devient le maître de l'Italie.

— Mais il n'est plus rien à l'Espagne. Don Rodrigue, y avez-vous jamais réfléchi? laisserons-nous une fille déhontée se jouer ainsi de notre famille et de nous? Dona Marguerite de Hijar reine d'Aragon!

— Non pas, madame, reine de Naples, c'est différent; Naples est un jouet aux mains de ses conquérants.

— Don Juan le souffrirait-il? verra-t-il de sang-froid des bâtards usurper la place naturelle du prince de Viane?

— Aussi n'est-il plus question de l'Espagne. Le roi a à peu près conquis le royaume de Naples; il

veut en faire l'héritage de son fils. Don Juan ne s'y opposera pas. Le legs du prince de Viane est encore assez beau ; un pacte de famille lui assure à ce prix la moitié de l'Espagne et même la Sicile.

La reine demeura atterrée sous ce dernier coup, qui lui ôtait l'espoir de faire jouer les passions de don Juan, et de provoquer quelque catastrophe.

— Oh ! don Rodrigue, dit-elle enfin, vous parliez toujours de votre attachement à nous tous, où en sont les preuves ? Je ne le vois que trop, l'élévation de don Juan suffit à votre ambition, et la fille de vos anciens rois, celle qui vous permit de l'appeler parfois de son doux nom de Marie, celle-là ne vous est rien?

Cet appel fait par la hautaine reine d'Aragon, à une époque dont les souvenirs semblaient avoir pâli, en provoqua le retour dans l'homme d'état. Il s'inclina sur sa main en lui disant :

— Si tout ce qui se rattache au nom que vous venez de proférer était effacé, aurais-je risqué l'amitié dont m'honore don Juan en trempant dans un complot étranger à mes habitudes militaires et espagnoles? Aurais-je exalté le dévouement de Bermudez Ojédo à ma personne jusqu'à le pousser à

une espèce de crime : l'enlèvement d'un enfant, le meurtre de celle qui s'y est opposée? Don Juan m'en a parlé avec horreur à maintes reprises, et moi-même je me serai difficilement consolé de la tache imprimée à mon ancienne réputation d'honneur.

— Bon ! tout cela n'a jamais percé, grâces à la discrétion de Bermudez. Seule encore j'en porte la peine; don Alfonse n'a pas même soupçonné son frère, par conséquent vous moins que tout autre, puisque l'on vous fait toujours agir de concert. Il suppose que je tiens seule le fil de cette affaire, et ne se défie désormais que de moi. Dans cet accroissement d'inimitié qui m'accable, je songe avec bonheur que je n'y ai entraîné aucun de vous. Mes bienfaits ont mis Bermudez à couvert des misères de l'exil.

— S'il nous eût trahis, don Juan m'eût infailliblement livré au courroux du roi, et j'aurais été planter mes choux à Salone.

— A Salone ? dit la reine, où est donc Salone? C'est sûrement bien loin, puisque je n'en ai jamais entendu parler. Mais voilà ce que vous eût valu ette mauvaise fille, il faut la punir.

Le grand chambellan sourit intérieurement du chemin qu'avait pris la reine pour en venir à ses fins, ne s'étant trompée de route qu'à Salone. Il reprit aussitôt :

— Don Alfonse n'en ira pas moins en Italie, il veut donner cette couronne à son fils. Nous l'avons déjà vu beaucoup aimer, beaucoup changer; mais il n'a eu que cet enfant.

— C'est la mère qu'on aime dans le fils; une fois Marguerite partie, le roi l'oubliera, et son fils retombera au rang des bâtards vulgaires. Car c'est elle qui, impudente, orgueilleuse, ose porter ses regards aussi haut. Pour fuir la désapprobation de ses sujets aragonais, il va imposer à l'Italie une concubine reine ! Si j'eusse été mère, j'attendrais patiemment, un fils m'eût vengée ! Ainsi fit don Pédre en montant sur le trône. Mais seule dans le monde, oh ! que puis-je y faire? Don Rodrigue, serviteur de mes pères, me délaisserez-vous aussi?

— Notre premier plan était si parfaitement conçu, et il a pourtant échoué ! Ferdinand élevé dans l'obscurité y fut demeuré toute sa vie; son asile actuel est un secret pour tous, quoique le roi ait hautement avoué sa naissance.

—Si nous pouvions nous délivrer de la mère, la vie d'un aussi petit enfant offre tant de chances ! L'on m'a toujours parlé du fanatisme des sujets envers leurs princes. Don Guzman vit percer son fils de sa propre épée, et refusa de livrer Tariffa. Moi seule j'aurais donc passé sur la terre sans rencontrer cette fidélité que j'ai tant admirée? il fut cependant un temps où vous offriez votre vie en échange d'un seul de mes regards. Ce temps, don Rodrigue! il ne vous en souvient plus ?

Hélas! je me rappelle aussi que cette vie jetée à vos pieds, madame, ne me valut pas un seul de vos regards !

— A quoi pensais-je donc alors ? demanda la reine d'une manière douce et coquette, qui eût réussi avec dix années de moins, date très-présente à don Rodrigue.

— Au roi, madame, toujours au roi, afin que votre renommée parvînt sans tache à la postérité!

Cette réponse n'était certes pas celle d'un amant, une pointe aiguë émoussa la vanité de la reine. Elle ajouta pleine de découragement :

— On se croise quelquefois ici-bas ; ne revenons plus sur le passé, le bras d'un chevalier castillan

est toujours au service de sa reine; le vôtre ne me retirera pas son appui.

— Jamais assurément. Mais en auriez-vous besoin? vous serez notre reine, nous n'en reconnaîtrons pas d'autre en Espagne.

— Pas plus deux soleils que deux reines! s'écrie dona Maria, exaspérée par les incidents de cette malencontreuse conversation. Point de demi-dévouements, don Rodrigue, le tout pour le tout; frapper le crime, le terrasser est œuvre de chevalier courtois; il faut écraser la femme adultère!

— Moi le bourreau d'une femme! reprend le grand chambellan, en reculant de quelques pas. Quelle action de ma longue carrière a pu m'attirer cette insulte?

— Hypocrite! s'écrie la reine, furieuse comme une tempête, dont les passions se déchaînaient telles que les vagues pendant l'orage. Ainsi, méditer à loisir le meurtre d'un enfant est un simple jeu d'imagination. Oui, le meurtre, don Rodrigue, car laisse-t-on jamais la vie à celui qui peut en rappeler un jour? Vous comptiez sur le stupide attachement de votre créature et ma générosité. Est-il donc dans ma destinée d'être trahie en tout

et par tous! Mon sang, mon pays contre moi! c'est don Juan que vous serviez en prétendant m'obliger; ou peut-être, car le cœur humain est un reptile à mille replis, peut-être comptiez-vous en faire l'échelon d'une nouvelle grandeur, en révélant tout au roi mon époux. Allez! allez plier le genou devant son odieuse mère ! allez tout dévoiler, moi je saurai attendre !

Don Rodrigue de Rebollédo n'avait connu jusque-là que le côté aimable de dona Maria; il fut choqué de ses emportements qui la ravalaient si bas; blessé dans son orgueil castillan, il allait se retirer, lorsque la reine, revenue de son explosion, l'arrêta brusquement en lui demandant s'il courait la trahir.

— Ni trahir, ni servir désormais ! fut la réponse de don Rodrigue.

— Tout est donc fini entre lui et moi ! se dit la reine après qu'il fut sorti. Insensée que j'étais de compter sur un dévouement quelconque ! plus insensée de regretter une illusion telle que celle-ci. Mais c'est qu'elle avait si longtemps duré, et puis, c'est la seule que j'aie jamais caressée.

En parlant ainsi, la reine se trouvait devant

une glace de Venise, et y jeta machinalement les yeux. Sa physionomie bouleversée reflétait d'une manière hideuse les mouvements haineux dont elle était intérieurement agitée, et lui révéla une nouvelle vérité plus triste que la précédente. Si don Rodrigue refusait de la servir envers et contre tous, comme il l'eût fait jadis, c'est que jadis elle était jeune et jolie. La reine n'osa s'avouer qu'elle ne l'était plus.

— La jeunesse ! que c'est belle chose cette jeunesse qui fuit à tire-d'aile! se dit-elle tristement. Don Rodrigue ! pas lui seul, mille autres chevaliers castillans auraient levé le bras pour défendre leur princesse. Blanche de Bourbon n'a-t-elle pas attiré une nuée de guerriers français venant fondre sur l'Espagne? Hélas, si j'étais jeune !

Et cette consolation, la première de toutes qui en appelle tant d'autres, venait de faillir aussi à la pauvre dona Maria ; sa colère en redoubla contre une rivale parée de tous les avantages qui lui échappaient.

— Reine de six royaumes, dit-elle en fixant toujours la glace, si pâle, si flétrie par les angoisses et la tristesse, épouse du premier roi de la

chrétienté par son génie et sa valeur, la dernière de tes vassales n'est-elle pas plus heureuse que toi? que dis-je? n'est-elle pas moins à plaindre? car ce mot heureuse, comme il jure dans ma bouche! C'est elle, elle qui l'est, vipère acharnée contre mon dernier bonheur. Don Rodrigue m'a refusée, tu n'en périras pas moins!

Les dents de la reine se serrèrent, un nuage de sang passa devant ses yeux. Elle quitta précipitamment sa glace, effrayée de la laideur du mal, croyant y avoir rencontré le regard du démon que son attentat allait évoquer.

Hélas! le démon est toujours près, devinant l'instinct du crime. Zara, attirée par les gémissements de la reine, se tenait derrière elle, épiant une à une chacune de ses sensations.

— Quoi! dit dona Maria, elle seule veille sur moi? ma cour m'abandonne, une esclave m'est seule fidèle! Zara, viens auprès de moi, je souffre beaucoup.

— Votre hautesse ferait bien de prendre quelques instants de repos, pour se préparer aux fêtes que le roi projette, à ce qu'on dit : un courrier de

Rome a dû apporter des nouvelles bien réjouissantes, car le roi ne se possède pas.

Zara avait l'air de jeter ceci en passant, bien qu'elle eût infailliblement calculé que ce qui tuait l'un redonnait précisément à l'autre une nouvelle existence.

— Un courrier de Rome! c'est donc certain! en ai-je jamais douté? Zara, je veux mourir!

— La grande reine de l'Occident vouloir mourir! Et la pauvre Zara, esclave méprisée, tiendrait à vivre, longtemps toujours, si cela se pouvait!

— C'est que tu ne connais pas le mal qui me dévore. Pourquoi n'en parlerais-je pas? tu le sais, aussi bien tous le savent. Le roi m'abandonne, il choisit cette fille sans pudeur.

Zara grinça des dents. La crédule reine y lut une sympathie.

— On a raison de dire, ajoute la reine, qu'un esclave porte à son maître l'attachement si tendre du chien, tu es comme cela. Oui, Zara, pleure sur ta reine. Le pape l'absout de ses serments, elle seule sera sa femme, moi je ne serai rien, comprends-tu cela?

Zara couvrit sa figure de son mouchoir. La reine allait s'attendrissant toujours.

— Pourquoi donc êtes-vous reine? dit Zara, avec un de ces accents qui vous en imposent malgré vous.

— Où tend cette question? reprend curieusement dona Maria.

— Si je l'étais, moi!

— Que ferais-tu donc?

— Quand le serpent est prêt à lancer son dard, on l'écrase. Moi j'écraserais cet orgueilleux insecte qui lève la tête si haut!

Zara fit avec son pied le geste de l'action qu'elle avait en vue d'inspirer.

— Zara! Dieu est là-haut.

— Oui, mais quand on n'a de compte à régler qu'avec lui, et qu'ici-bas on est le maître...!

— Mauresse! reprend dona Maria avec anxiété, est-ce mon bon ou mon mauvais ange qui parle par ta bouche? Je suis reine, insultée, blessée au cœur, j'ai le droit de punir. Oh! qui veut me débarrasser d'elle? Un secret inviolable, une rançon de roi, voilà sa récompense.

— Et si je présentais à votre hautesse les exécuteurs de sa justice?

La reine frémit. Touchant à l'abîme, la tête lui tournait .Posant la main sur les lèvres de Zara.— Cesse, cesse, démon tentateur, dit-elle, je ne veux plus t'entendre. Zara baisa cette main en disant : Comme elle brûle ! votre hautesse est minée par la fièvre. Et quel ravage sur sa figure !

—Elle m'enlaidit ! pensa la reine, tant elle veut me rendre odieuse à don Alfonse. Et une pitié dont elle est assurément indigne m'interdirait son châtiment ! Zara , dit-elle timidement , redoutant le son de sa propre voix, me réponds-tu de ceux dont tu parlais tout à l'heure?

—Comme de moi-même. Ce sont mes frères en Mahomet.

—Tant mieux ! je ne risque pas le salut d'un chrétien. S'ils font ce coup, qu'ils se hâtent de fuir au-delà des mers, en Afrique, au fond d'un désert, partout où le courroux de don Alfonse ne les atteindra pas. Je ne veux pas avoir à me reprocher l'horreur de leur supplice. Un seul sang suffit. Zara, ce supplice serait affreux. Je dois t'en pré-

venir. Devant Dieu, devant les hommes, j'en prends seule la responsabilité.

Un singulier sentiment de générosité éleva ce nouveau scrupule dans l'âme de la reine. Elle avait fait taire la pitié, la conscience, et tremblait à l'idée d'entraîner à leur perte deux mécréants chétifs.

—Avant tout, continua-t-elle, ils n'ont qu'à prendre les précautions que leur sûreté commande. Dona Marguerite est si bien gardée qu'ils ne réussiront pas facilement. Le cœur du roi veille d'ailleurs sur elle.

Un nouvel accès de rage s'empara de la reine à cette idée.

—Que votre hautesse me permette d'ajouter un mot encore. Ils fuiront sans nul doute; mais moi, je resterai en butte à toutes les vengeances, si l'on procède aux découvertes. Votre hautesse daignera-t-elle prêter serment ici, dit-elle en indiquant l'oratoire de la reine, rempli de reliques, qu'elle ne prononcera pas le nom de sa fidèle esclave si l'on vient à l'interroger ?

—Mauresse, notre parole royale devrait te suffire; cependant non, rassure-toi. Le zèle que tu me

marques mérite qu'à mon tour je fasse quelque chose en ta faveur. Je te comblerai de biens, néanmoins qu'est-ce que la fortune s'il y a à trembler sans cesse? Tu ne trembleras pas. Tiens! Je te jure sur cette relique, continua dona Maria en tirant de son sein une croix d'or, que jamais ton nom ne sera mêlé dans cette affaire, dusses-tu me trahir.

Une pâleur livide couvrit la figure de Zara.

— On m'a tant trahie, que tout devrait m'être suspect, ajouta la reine, bonne en ce moment au point de redouter un chagrin pour son esclave. Il faut en effet que je sois descendue bien bas, puisque tu oses me faire tes conditions. Va! ne crains pas que ton nom et le mien se trouvent jamais confondus, même en t'associant à ma vengeance! On se sert du poignard; le sang l'a-t-il rouillé, on le rejette au loin.

Dona Maria écarta Zara avec un geste de mépris. La bonté était une étincelle chez elle; sa hauteur, pleine de violence, semblait une flamme alimentée sans cesse.

CHAPITRE II.

Oh non! cette douceur
De t'avoir devant Dieu pour mienne, pour sacrée
Ne la refuse pas à mon âme altérée!
(Victor Hugo.)

Marguerite parcourait un autre sentier, tellement semé de fleurs, qu'il lui dérobait l'aspect du précipice. Comment la vérité fût-elle parvenue à elle? n'était-elle pas reine de fait, sinon de droit? Depuis l'incident qui avait menacé ses jours, Al-

fonse ne mit plus de bornes à sa passion. Les obstacles qu'il rencontrait dans la pudeur de Marguerite y ajoutaient un degré d'intensité qu'il n'avait fait paraître jusque-là pour aucun des objets de ses soins éphémères ; car cette même Catalina, adorée dans le silence et couverte de son respect, celle entre toutes les femmes qui avait exercé l'empire le plus long, le plus absolu sur lui, ne fut pas à l'abri d'une infidélité mentale de sa part. Que de fois alors la jeune Marguerite n'amena-t-elle pas des distractions qui eussent été de nature à alarmer l'inquiète princesse, si elle s'en fût jamais aperçue ! Mais la jalousie, comme toute autre passion, tient trop du chaos pour y voir bien clair. Catalina tourmentait son amant, rêvait des inquiétudes forcées, et voyait Marguerite toujours en tiers entre eux avec une sécurité parfaite. Néanmoins, depuis qu'on le voyait occupé de cette dernière, aucune autre, quels que fussent ses attraits, n'avait appelé son attention. Un culte moral semblait le trait distinctif de tous les sentiments dont il entourait sa future épouse, la mère de son fils.

— Je suis trop heureux, se disait Alfonse, dans

le rang où la destinée m'a placé, d'élever à mon niveau celle qui a tous mes amours, d'abjurer à ses pieds mes précédentes erreurs, de vivre en elle, sanctifié par elle. Félicité au-dessus de toutes les félicités humaines! je me sens défaillir sous tes transports! Marguerite, mienne devant tous! Marguerite, avec un diadême sur ses cheveux si beaux! Marguerite, qui m'aime d'une affection douce, virginale comme elle-même!

Dans le délire de ses rêveries, Alfonse voguait avec sa bien-aimée sur la baie de Naples. Cette mélodieuse et inflammable nature d'Italie avait un écho pour toutes ses extases, mer phosphorique, terre volcanique, brises odorantes, air imprégné de volupté, l'imagination ardente, impressionnable de ses enfants. Marguerite aimera l'Italie, ajoutait-il, c'est l'amour qui donne ou ôte une patrie aux femmes. Où se perdaient les rêveries d'Alfonse? dans le ciel même, dans l'immortalité qu'il promet à la passion, lorsqu'il l'a consacrée.

La lettre pleine d'espérances du cardinal-évêque de Sienne l'exalta jusqu'au délire. Il voyait presque rompus des nœuds constamment abhorrés, et

un riche bénéfice désigné pour le cardinal Vitelleschi allait triompher de tous les obstacles. La physionomie d'Alfonse rayonna, à ces nouvelles, d'une de ces joies sans nom que le ciel par mégarde a oubliées ici-bas. Comment leur excès ne l'effrayait-il pas? l'homme est, par sa nature, voué à leur instabilité.

— Lis jusqu'au bout cette bienfaisante épître, rosée céleste qui remet le calme dans ta conscience agitée, disait le roi à sa belle Marguerite, mais déjà la lettre échappait à ses mains tremblantes, un nuage couvrait sa vue. Alfonse avait lutté avec le bonheur ; il fondait trop imprévu sur le cœur de Marguerite, et l'étouffait sous sa forte pression.

— Ma bien-aimée! s'écria-t-il, en la prenant dans ses bras, ne va donc pas perdre un seul de ces instants, radieux, ineffables, accordés à l'amour. Rassemble toutes tes puissances aimantes pour jouir du présent et me le rendre plus suave.

— C'est apparemment un rêve, et tout rêve finit. Moi à toi, Alfonse! toute à toi. Dieu du ciel! daigneriez-vous le permettre!

— Vois-tu, Marguerite chérie, l'amour, c'est le beau rêve de la vie; quand il est immense, sans

bornes, sans mesure, il devient éternel comme celui qui nous en a fait don. Quand tu seras à moi, ma bien-aimée, la bénédiction du Très-Haut viendra abriter notre mutuelle félicité, car je te le jure, aucun de ces égarements passagers qui appellent son courroux, ne le fera plus descendre, Marguerite, il ne me faut que toi. C'est toi que je demande à la nature entière; mes six couronnes j'y renonce sans regret, car toutes ensemble ne sauraient se placer sur ton joli front, une seule lui pesera moins. Croirais-tu qu'il m'arrive de regretter parfois que je ne sois pas né dans une condition obscure? J'aurais travaillé, que sait-on, mendié peut-être pour toi, et à chaque nouvelle peine dont tu aurais été l'objet, je me serais dit consolé : C'est pour elle, toujours pour elle, tout pour elle. Marguerite ! ma chère bien-aimée !

— Alfonse ! Alfonse ! grâce ! cet enivrant langage bouleverse tout mon être. Attendez encore !

— Attendre ! s'écrie le roi désolé, mon idolâtrie ne m'aurait-elle donc valu que la froide patience qui jouit du délai apporté à mes feux. Marguerite, c'est mal, c'est cruel à vous d'empoisonner ainsi un moment tel que celui-ci.

Alfonse au désespoir alla cacher dans l'embrasure d'une croisée une violence de peine qu'il ne savait pas maîtriser.

Marguerite courut à lui.

— Alfonse, disait-elle, et cela si tendrement, pardonnez bien vite le premier, l'unique chagrin que Marguerite vous ait donné. Que sait-on du lendemain ? la jouissance en a-t-elle un? On m'a toujours parlé d'un vague malheur menaçant ma vie. Entre vous et moi tout est harmonie, confiance, amour, rien ne doit être orage. Il fut un temps, Alfonse, où Marguerite n'était pas à vous, il y avait une autre !... déjà alors cette pauvre jeune fille dont le cœur brûlait à vos pieds se disait, effrayée de ses battements : Être aimée ainsi de lui quelques minutes, poser la tête sur son sein, mourir après! Elle ne demandait rien au-delà.

A cet aveu recueilli avec ivresse, Alfonse éperdu embrassait les genoux de Marguerite. Elle inclinait sa tête sur son sein, sa destinée venait d'être remplie.

Il y a de ces jours dans l'année qu'on dirait marqués au sceau d'un bonheur spécial et auxquels une foule d'accessoires agréables ont hâte de

se joindre. En rentrant au château, le roi rencontra don Ponce de Léon qui lui annonçait l'arrivée de dona Constance à Sarragosse, nouvelle très-agréablement accueillie.

— Comment ! s'écria-t-il, mais c'est une surprise : nous autres captifs d'Italie, nous avons plus d'un compte à régler avec la magnifique reine de Valence. Un bal, don Ponce de Léon, le plus beau des bals, et je vous en donne la direction suprême. Dona Constance est ma meilleure amie !

— Je voudrais bien en dire autant, reprit don Ponce de Léon; mais hormis vous, sire, et Nugnez Alvar Herreira, une de ses plus antiques fidélités, dona Constance n'a cessé d'être farouche.

Le roi poussa un fol éclat de rire en se voyant accolé au bon majordome du vieux connétable ; mais comme il l'appréciait au-delà de ce qu'on en savait, il demanda avec intérêt s'il avait aussi accompagné la vice-reine.

— Comment s'en serait-elle séparée ? reprit don Ponce de Léon. On dirait, en le voyant toujours à côté d'elle, que c'est le plus précieux fleuron de sa couronne.

— C'est que des couronnes, dit le roi, on en

hérite, on en gagne à la pointe de son épée, tandis que l'amitié, le dévouement, on use bien sa vie à les chercher !

Le roi parlait ainsi avec connaissance de cause. C'était à la fidélité éprouvée de Nugnez Herreira qu'il avait confié ce fils si ardemment aimé de lui, et la sûreté de son existence dépendait plus du vieux majordome de dona Constance que des soins de cette dame, qui auraient mis trop en évidence ce que le roi tenait à cacher depuis le danger auquel l'enfant avait miraculeusement échappé. D'après d'anciennes données, il était à supposer que Nugnez Herreira était plus en avant dans la confidence du roi que qui que ce fût au monde. Et s'il accompagnait cette fois-ci la vice-reine à la cour, c'était encore pour prendre avec le roi des mesures relatives à son fils. En attendant, il avait établi ce dernier dans sa propre famille, à l'abri des soupçons de sa persécutrice, et en répondait sur sa propre tête.

Dona Constance trouva toute la cour en rumeur; mais, quoique la tentative d'assassinat ou d'enlèvement eût mis au jour le secret du roi, le reste de cette affaire demeurait dans un vague inexplicable.

On parlait hautement de la maternité de dona Marguerite ; sa réputation semblait absolument perdue, quoiqu'on pût difficilement expliquer les circonstances d'une liaison qui semblait dater depuis peu. On concevait encore moins que le roi voulût faire sa femme d'une jeune personne qui n'avait plus rien à lui accorder, et dont le front se présentait stigmatisé d'une tache ineffaçable. On admirait le calme, la modération de la reine, qui détournaient de dessus sa tête l'horrible soupçon d'avoir tenté le meurtre d'un enfant, puisque sa générosité évitait une parole de blâme contre sa coupable rivale. Dona Constance, qui devinait tout, admira la noble et touchante victime d'une reconnaissance exaltée jusqu'à l'héroïsme, et trouva intérieurement que le roi ne pouvait trop reconnaître un dévouement jusqu'alors sans exemple. Le sien savait aller bien loin, et cependant elle sentait qu'il se serait arrêté là où commençait celui de Marguerite. Je comprends qu'elle ait donné avec bonheur sa vie au fils du roi ; mais sacrifier sa réputation, disait dona Constance, la sacrifier sur la tombe muette de cette amie à qui tout est indifférent désormais, recouvrer ce

fantôme de sa parure virginale, et se montrer flétrie aux yeux du monde. Marguerite, vous deviez plus à votre nom, à vous-même, qu'à la femme coupable qui fait peser sur vous son opprobre. Une tendre pitié l'emportait chez dona Constance sur l'admiration qu'elle craignait d'accorder à une action exaltée, peu d'accord, selon elle, avec les strictes règles du devoir.

Vivant dans une retraite absolue, surtout depuis le dernier événement, Marguerite se confiait à son innocence, et croyait n'avoir rien à redouter du jugement des hommes. Il lui semblait que la vérité, si forte d'elle-même, devait en imposer à toute espèce de calomnie. Marguerite ne se trompait pas; mais, à son âge, en risquer l'épreuve était trop oser. Entourée de l'amour d'Alfonse comme d'un cercle magique, elle avait resserré dans cette enceinte sa confiance et ses affections, n'éprouvant nul besoin de les épancher. Révèle-t-on sa dévotion à la relique reposant sur notre sein, que l'on presse contre lui à l'heure de l'angoisse et du danger? Il en est de même d'un véritable amour : c'est un mystère sacré entre la conscience et celui qui en est l'objet. Bien qu'elle

préférât dona Constance au peu de femmes avec qui sa position l'avait mise en rapport, encore ne lui marqua-t-elle aucune espèce d'abandon. Peu de personnes en parlèrent à la vice-reine, les unes à cause de son intimité avec don Alfonse ; les autres, interprétant tout au niveau de leur malice mondaine, imaginaient que cette nouvelle passion du roi contrecarrait l'immense crédit de dona Constance, et en général de tout ce qui portait le nom d'Avalos, et se gardèrent soigneusement de l'en entretenir.

Prétextant de sa santé, la reine se tenait soigneusement renfermée dans ses appartements, n'admettant personne à sa familiarité, retranchée de toute société, cachant sous le voile du silence la douleur poignante dont elle était dévorée. Une exception eut toutefois lieu en faveur de dona Constance ; et, quoiqu'un demi-jour éclairât à peine l'appartement, cette dame fut frappée du changement de dona Maria, dont une profusion de dentelles dissimulait mal la hâve maigreur. Elle fut peut-être plus surprise encore du calme, de la douceur inusitée de son entretien, qui en eût imposé à un observateur vulgaire ; mais dona

Constance, malgré une candeur native, avait fait un trop long apprentissage des hommes pour s'y méprendre. Après un échange de banalités, cette dernière parla des chances plus que probables de l'entière conquête de Naples, du découragement de madame Isabelle et de ses partisans ; enfin, ajouta-t-elle, il y a une destinée. Celle de don Alfonse l'appelle à une belle page de plus dans son histoire, déjà si belle?

— Nous avions bien assez de royaumes, reprit tristement dona Maria; vous qui aimez tant le roi, n'êtes-vous pas effrayée de lui voir préférer l'Italie à l'Espagne ?

— Je compte en général pour peu l'attrait de la nouveauté, c'est un feu follet qui éblouit et passe.

— Le croyez-vous ? s'écria la reine, donnant aux paroles de dona Constance une application toute différente.

Celle-ci fut presque épouvantée de l'expression qu'avait prise la physionomie de dona Maria en cet instant ; elle tenait de l'égarement. Etrangère à la violence des passions, elle plaignit la femme qui les éprouve, ballotée de mécomptes en mé-

comptes, quand même elles se concentrent dans les affections légitimes.

— La possession définitive de Naples, ajouta la vice-reine, accroîtra l'immense empire de l'astrologie sur les esprits. Ce ne sera plus le duc de Milan qui vénérera ses astrologues, nous finirons tous par la même déférence, et notre siècle passera à la postérité à ce triste titre.

— Vos voisins les Maures ne vous ont-ils pas convaincue, dona Constance, que tout est fatalité? oui, tout : crime, malheur! disait-elle avec un brusque écart.

— En dépit de mon penchant un peu trop positif en faveur de mes voisins, le désolant de ce système m'en a toujours tenu éloignée. Ah! je préfère le symbole de cet œil de la Providence qui ne me perd pas de vue. Il me porte à repousser le crime, à me soumettre au malheur.

La reine éprouva le même mouvement convulsif que dona Constance avait précédemment observé. L'on retomba sur les choses communes. La reine parla du bal, s'oublia jusqu'à dire qu'une autre en ferait les honneurs, tant un naturel violent est difficile à comprimer!

— La princesse Eléonore d'Aragon, reprit dona Constance, s'apprête à demander vos ordres à cet égard.

— Je n'ai plus d'ordres à donner ici, dit avec amertume dona Maria.

La vice-reine commençait à se sentir sur les épines, mais dona Maria changea aussitôt d'entretien, prit un air affable, parla de Valence, des fêtes que don Louis leur avait données, et semblait se complaire aux souvenirs de ce temps-là. Dona Constance la quitta le sein dilaté, tant elle la redoutait intérieurement.

— Pauvre Marguerite! se dit-elle, pauvre jeune fille qui dort, bercée par des rêves d'amour et de grandeur, en regard d'une haine sourde et concentrée. Une femme violente qui dissimule, n'est-ce pas le lynx guettant sa proie dans l'ombre? Ah! si tu étais ma fille! si cette fatalité dont parlait la reine t'eût entraînée vers don Alfonse, je t'aurais prise dans mes bras pour t'emmener loin d'ici. L'amour la garde, dit-on, oui, mais lui seul, et faisant faute à son instinct d'aveugle, il ne pressent pas les approches de l'orage. Rien n'a manqué à ta

vie si brillante, Marguerite, que l'œil vigilant d'une mère.

Dona Constance sentait sa poitrine se serrer, éprouvant pour ses semblables une sympathie d'ange gardien, à laquelle de futiles convenances sociales imposaient trop souvent silence. Elle ne savait comment en parler au roi, qui avait l'air un peu contraint avec elle; puis vinrent les fêtes, les bals, dona Constance se tut encore.

CHA PITRE II.

Quant' è bella giovinezza,
Che si fugge tutta via,
Chi vuol esser lieta, sia
Di doman non c' è certezza.
(Laurent de Medicis.)

La vice-reine arriva l'une des premières dans la salle du bal qui resplendissait de clarté. Don Alfonse avait voulu que les habitants de Sarragosse y participassent en partie, et de grandes tables étaient dressées sur la place qui avoisinait l'Alca-

zar. Des groupes s'assemblaient autour de chanteurs moresques, et de danseuses bohémiennes dont les yeux noirs, le pied andaloux, le teint brun lumineux ressortissaient à l'éclat des flambeaux allumés de toutes parts.

— Si je ne vous rends pas le ciel de Valence, dit le roi en s'avançant vers elle, c'est que la patrie ne se transporte pas. Voici au moins vos dieux pénates.

C'était le siècle de l'érudition. Alfonse en avait quelquefois en parlant aux dames.

Dona Constance respira l'odeur du bouquet de jasmin que lui présentait le roi, traversant une haie de plantes indigènes de son royaume fleuri. Rien n'avait été oublié pour lui faire illusion à cet égard. Cette profusion de lumière éblouissait sa vue.

— Je ne m'étonne jamais, sire, qu'il y ait magie là où vous êtes, lui disait dona Constance, touchée et flattée de ce qu'il imaginait pour elle.

La princesse Léonor d'Aragon remplaçait la reine s'occupant, de concert avec don Alfonse, des honneurs du bal. Ce fut elle qui lui choisit une place, tandis que le roi cherchait dans la foule

Nuguez Arreira, lui prouvant ainsi le cas qu'il faisait de sa personne. Bientôt après il se rapprocha de dona Constance, jouant négligemment avec un tout petit bouquet de roses blanches attaché par un nœud de même couleur. La vice-reine devina aisément sa destination, et, les regards du roi devenant de plus en plus distraits, elle se douta de la vive impatience de son attente. Suivant la direction des yeux de don Alfonse, elle fut la première à apercevoir dona Marguerite de Hijar. Le roi se leva aussitôt, alla avec empressement au-devant d'elle, ôtant gaîment sa main à don Ponce de Léon qui lui donnait le bras, comme s'il eût voulu manifester à tous les yeux que sa belle Marguerite, toute à lui, ne devait reposer que sur lui. Don Ponce de Léon le laissa faire en souriant à demi, et Marguerite s'avança vers la vice-reine. Quoique appuyée sur ce bras tutélaire, un embarras inexprimable perçait dans tous ses mouvements, et un incarnat très-vif colora ses joues. Pour lui donner plus de courage, le roi pressa contre lui la petite main un peu tremblante dont il sentait le tressaillement. Dona Constance l'accueillit comme elle l'avait fait jadis à Valence, tandis que la princesse Léonor

fit une espèce d'effort pour être convenablement polie. Dominée par sa timidité, Marguerite ne voyait, ne comprenait rien. Elle ne distinguait clairement que la chose qui, au fond, lui importait le plus, Alfonse, rien que lui, partout lui. Le roi, après avoir inspecté sa mise, lui en présenta le complément; c'était le petit bouquet de roses que Marguerite mit bien avant dans son sein. Une robe blanche en étoffe de soie au long corsage garni de dentelles de Flandre, les manches collantes de l'époque venant jusqu'au coude, des cordons de perles retombant jusqu'au bas de ses jupes et son beau collier composaient sa parure. Il y avait aussi des perles à profusion dans ses tresses relevées des deux côtés de la figure. Le roi eût désiré la voir étincelante comme la madone de Sarragosse, tandis que Marguerite s'en abstenait par un instinct de bon goût. Elle était si belle de simplicité, de grâce et de timidité, que cette fois-ci il ne désira rien au-delà.

La vice-reine ne dansait plus. Le roi ouvrit le bal avec Marguerite, tandis que don Juan engageait la princesse Léonor. Don Ponce de Léon sacrifia la première danse au plaisir d'entretenir une

ancienne amie en la mettant un peu au courant des affaires de la cour dont elle avait perdu la routine. Le roi parlait à demi-voix à dona Marguerite, et don Ponce de Léon, suivant avec l'intérêt de son âge ses mouvements amoureux, dit enfin à dona Constance :

— Comment trouvez-vous notre jeune reine, madame?

— Dona Maria n'est pas ici, et, dans tous les cas cette épithète, don Ponce de Léon, dépasse l'hyperbole de notre courtoisie espagnole.

— Vous feignez de ne pas me comprendre ; à quoi bon cette ruse avec un vieil ami ?

— Si cette plaisanterie se rapporte à dona Marguerite, sa modestie, et ce qu'il y a de souffrant dans son embarras, proteste suffisamment contre votre assertion, je pense.

— Vous en parlez comme de Virginie, madame. Pardon, dona Constance, n'allez pas imaginer que Virginie ait été une de vos contemporaines. Nous sommes si fort dans les antiquités, qu'il m'advient souvent de surprendre au roi le regret de n'avoir pas triomphé de la vertu de Porcie.

Voyez-vous, l'on s'entraîne ! me voilà à parler antiquité à une aussi belle dame que vous.

— Qui n'est guère nouvelle non plus; mais, pour en revenir à dona Marguerite, elle me séduit, moi, avec cet air de candeur.

— Rougir ainsi, reprend don Ponce de Léon, est une seconde innocence qui répare les déviations de la première.

— Oh ! quant à cela, je pourrais prêter serment, dona Marguerite est bien innocente.

— Venez-vous du Catay ou de la captivité du grand-turc, madame, répond son interlocuteur en réprimant un grand éclat de rire ? Dorénavant, quand je serai à même de vous présenter mes hommages à Valence, je prendrai congé de mes amis comme si je risquais de ne les plus revoir. Au reste, c'est une petite confidence que je ne fais qu'à vous seule; car, à quoi bon souffler sur l'honneur de ma future reine ? Elle me convient mieux que dona Maria, si jeune, si douce, si gentille ! De l'autre, que le ciel nous garde !

— Mais est-il donc dit que celle-ci régnât un jour, ou que l'autre vous fît ses adieux ? Cette chance n'est ni probable, ni possible.

— Ignorez-vous donc que les démarches tentées à Rome offrent toutes les éventualités d'un succès?

— J'en douterai jusqu'à ce que j'aie touché son diadême.

— Et votre incrédulité s'attache aussi à la passion de don Alfonse?

— Nullement, elle surpasse tous les attachements que nous lui avons vu éprouver tour à tour, même le dernier, ajouta-t-elle en regardant fixement don Ponce de Léon. Mais vous qui êtes homme passablement gâté, se peut-il qu'avec une telle donnée vous jetiez un nuage sur la conduite de dona Marguerite? Ce n'est pas à son âge qu'on fait durer l'amour lorsqu'on lui a tout sacrifié.

—Il y a tant d'anomalies dans le cœur humain, tant de bizarrerie dans les passions ! Si dona Marguerite voulait de moi, je passerais ma vie à ses pieds. Don Alfonse la couvre d'un respect chevaleresque, car enfin, ajouta-t-il en baissant la voix, elle est la mère du seul enfant que le ciel ait accordé à ses vœux.

— Dites plutôt sa grand'mère, reprit dona Constance, tant cette supposition lui semblait extravagante, et tant la sienne se rapprochait de la

vérité. J'ai enfin vu ce matin dona Maria ; elle est d'une résignation !

Nouveau système qui ne lui vaudra pas grand' chose, et puis le naturel va reprendre le dessus. Nous ferons bien de quitter l'Espagne, et d'emmener notre prise. Aussi bien nous tarde-t-il de guerroyer là-bas. Demandez aux d'Avalos !

— Dona Constance soupira. Le roi venait de ramener sa danseuse, à qui don Ponce de Léon céda respectueusement sa place.

Don Alfonse semblait inquiet de ce que Marguerite était plus fatiguée qu'à l'ordinaire : il alla choisir lui-même les rafraîchissements qui pouvaient lui convenir, et comme don Juan mit le même empressement à les lui offrir, Marguerite les prit de sa main, demandant tout au roi de Navarre ou à don Alfonse avec une confiance pleine d'abandon. Le premier en était d'autant plus flatté que par suite d'une convention faite avec son amant, elle ne touchait à rien de ce qu'on lui présentait d'ailleurs. Comme le roi de Navarre ne perdait pas à ce projet de mariage, et que Marguerite plaisait naturellement à tout homme, dona Constance ne fut nullement étonnée de le voir

aussi attentionné pour elle, mais elle observa avec surprise la tristesse de Marguerite au milieu de l'éclat dont elle resplendissait. Animée momentanément par les soins tendres et empressés dont elle se voyait l'objet, elle retombait bientôt dans une préoccupation qui frappait chacun. Don Alfonse ne fut pas l'un des derniers à s'en apercevoir. Comme elle venait de se lever, portée par une vague inquiétude à changer de place, il l'attira doucement sur le balcon pour lui faire respirer le parfum des fleurs et la fraîcheur de la soirée.

— Quelque chose t'a donc déplu à cette fête, ma chère, ma bien-aimée, lui disait Alfonse en voulant lire dans ses regards, et saisir plutôt le sujet de sa peine ? Dis un mot, et je tâcherai de le soustraire à ta vue ! J'imaginais que ce bal te donnerait des impressions douces et riantes : il en est autrement.

— Mon Dieu ! j'ai un faux air d'ingratitude, et je sens si tendrement ce que vous faites, Alfonse, pour doubler mes jouissances ! mon bien suprême, c'est donc vous, et vous êtes là, ajouta-t-elle en s'attachant fortement à son bras. Le bal ne vient qu'après.

— Marguerite chérie, il y a un je ne sais quoi sur ton cœur qui ne passe pas assez vite dans le mien. Mon amour, dis-moi ce que c'est ?

— Si je savais vous le dire, vous me soulageriez. Peut-être la douleur et la félicité se touchent de trop près, comme tous les extrêmes. Mon bonheur me suffoque !

— Et tu en parles d'un accent si profondément triste ? On dit les anges rêveurs au milieu des plus ravissantes extases. Tu es en tout semblable à eux !

— Alfonse, me permettez-vous de vous adresser une prière ?

— Une prière à moi ! ma belle Marguerite, ma dame et maitresse !

— C'est qu'elle vous déplaira peut-être. Je voudrais quitter le bal.

— Tant mieux ! s'écrie le roi, la figure rayonnante, je vous suivrai.

— Me suivre ! vous retirer, sire ! que dirait dona Constance ? et je l'aurais bien mérité ! non ! non ! j'ai besoin de Dieu et de solitude, ce besoin si pressant me poursuit et m'oppresse, enfin c'est une véritable angoisse ; Alfonse, pardon, pardon,

et mille fois pardon. Si c'est un caprice, c'est le premier, n'est-il pas vrai ?

— Rassure-toi, je te promets de t'adorer méchante, s'il te prend fantaisie de le devenir, mais s'il est possible, reste bonne et gentille, cela ne gâte jamais rien. Promets-moi d'être telle demain?

— Demain ! et toujours, si toujours peut se placer entre vous et moi; mais au moins je m'engage pour demain. Jusque-là, Alfonse, ne pensez qu'à moi. Mais l'odeur de ces fleurs m'a porté à la tête, voyez, elle est brûlante !

Et soit qu'elle y eût mal, soit désir d'adoucir au roi son départ, Marguerite posa la main d'Alfonse sur son joli front, l'y retenant avec la sienne.

— Cet adieu bouleverserait la raison d'un sage, ma bien-aimée : tu me laisses de quoi penser à toi !

Le roi resta en proie à un frisson d'amoureux, délire, tandis que Marguerite se glissa hors de la salle. Elle le retrouva à ses côtés au moment où ses valets lui présentaient sa mante ; sa main effleura encore le bras d'Alfonse, elle murmura un bonsoir, un adieu, c'étaient les derniers. Si elle eût suivi son instinct, elle eût rejeté sa mante, et

suivi le roi, car une voix intérieure remplit son âme de tristesse et de joie lorsqu'elle l'eut revu en passant. Cette même voix la porta à le suivre du cœur, des yeux, jusqu'à ce qu'elle eût perdu même son ombre de vue. Alors le cœur trembla en elle.—Pauvre Marguerite! dire sans s'en douter un adieu si court à son amant pour toujours !

Alfonse revint se placer sur le balcon ; il sentait encore l'empreinte de ce front adoré. Pourquoi fallait-il qu'elle l'eût quittée au moment où elle venait de porter au comble l'enivrement qui émanait d'elle? Alfonse retrempait ses émotions là où elle les avait transformées en délices.

Le bal, ayant langui quelque temps, venait de se ranimer par les soins du roi de Navarre. Le roi fut entraîné à y prendre part, et finit par s'y plaire. Il dansait, elle agonisait. Destinée de l'homme et de la femme, avec leurs couleurs respectives plus ou moins tranchées, et expliquée par la distance indéfinie qui existe dans leur manière de sentir!

CHAPITRE IV.

Fleur mourante et solitaire
Qui fut l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.
(*Ancienne romance.*)

Rentrée chez elle, Marguerite éprouva ce calme si doux qui succède au tourbillon d'une fête. Ses femmes, qui étaient à regarder la danse du haut des galeries, l'avaient suivie pour la débarrasser de ses atours, ne concevant pas la singulière fan-

taisie de leur maîtresse de se retirer de si bonne heure. Marguerite devina ce regret rien qu'à la maussaderie de leur figure, et, naturellement très-bonne, elle fut fâchée de leur avoir fait de la peine. D'ailleurs elle voulait être absolument seule, et elle songea que ces femmes désappointées pèseraient doublement sur elle. Au moment où elles s'apprêtaient à défaire sa parure :

— Laissez-moi, leur dit dona Marguerite, ces robes ne me gênent nullement ; retournez au château, le roi est si beau ! c'est-à-dire le bal est si en train ! Je pourrai me déshabiller, si l'envie m'en prend, car je ne veux pas dormir ; l'air est encore si brûlant ! Restez-y des heures entières ; je n'ai nul besoin de vous. Que fait dona Antonia ?

— Elle s'est endormie sur les onze heures d'un sommeil très-tranquille sans se réveiller depuis, reprit une des femmes qui la veillaient tour à tour, et qui, relevée de garde, voulait aussi jouir du bal.

— C'est bon. Allez donc toutes au château ; amusez-vous aussi longtemps que bon vous semble, je vous y engage beaucoup.

Cette permission illimitée fit reparaître sur

leurs traits épanouis une bonne humeur, propre à impatienter autant que leur précédente bouderie. Elle se réjouit d'en être débarrassée.

Prenant un flambeau, Marguerite monta chez dona Antonia, pour s'assurer de son état, et la trouva en effet endormie. Alors elle se mit près du lit, rêva sans but, et au moment de s'éloigner, elle baisa les mains de dona Antonia, ce qui n'avait jamais eu lieu, tout au moins fort rarement.

La même agitation la poussa jusqu'à son antichambre qu'elle trouva fermée. Le bruit de ses pas ne fut pas de nature à réveiller ses valets, plongés dans un état de béatitude complète, grâce au vin de la fête populaire. Marguerite rentra dans sa chambre à coucher.

Elle se sentait oppressée; il lui fallait de l'air et de l'espace. Ouvrant les croisées, elle s'assit sur le balcon qui avançait dans le jardin, entendit de loin le retentissement de cris joyeux, contempla le ciel, y cherchant vainement une étoile, s'attrista davantage de ce qu'il était si noir, et teint presque de rouge par le reflet des feux allumés sur la place.

Marguerite n'y pouvant tenir, parcourut ses longs appartements.

— Qu'ai-je donc? ô mon Dieu! ayez pitié de moi! dit-elle enfin, en s'arrêtant auprès du crucifix qui dominait son prie-Dieu, et, se précipitant à genoux, la face presque contre terre, elle demeura absorbée, anéantie par la puissance inconnue qui soulevait et brisait sa poitrine.

— Prends pitié, mon Dieu! de l'ignorance ou de l'erreur qui me précipite dans les fausses voies de la vie; que ne l'ai-je continuée pure, sans tache jusqu'au jour où je rejoindrai Catalina, après avoir expié ses fautes et les miennes. Hélas! je parcours, insensée, le même sentier! car, comme l'a dit Bermudez, le crime et sa coupable intention n'en font qu'un devant toi, qui sondes les cœurs et les reins. Là, là, en ce jour terrible où Alfonse ne me soutiendra plus, je paraîtrai devant toi couverte des larmes de dona Maria comme de ces perles dont son amour m'a ornée. Et il y en a partout, ajouta-t-elle avec une espèce d'égarement, tout en rejetant loin d'elle son cordon de perles. Tu me repousseras!

— Non! non! ce n'est pas un mal nerveux, ni

une impression passagère de remords qui m'agite si violemment, c'est votre regard courroucé, Seigneur, qui tombe sur moi, et met le trouble, la confusion dans mes sens éperdus. Ne serait-ce pas l'avant-coureur de la mort qui plane sans cesse autour de moi, ombre menaçante, projetée sur ces heures enlacées de prestiges, où tout est vain néanmoins. Tout!... non... Alfonse! vous êtes la seule réalité de mon bonheur mensonger! car la couronne, qu'ai-je à en faire? a-t-elle valu à dona Maria une seule de ces joies du cœur qui on inondé le mien?

— Mon Dieu! je crois le comprendre, cette angoisse est un appel de toi à moi; mon étoile a brillé de trop d'éclat, elle est, dit-on, marquée par le sort d'une inexorable fatalité. Mais si ce moment approche, pardonne! pardonne à la créature d'en avoir idolâtré une autre! N'avais-tu pas prodigué à cet autre tout ce que ta bonté peut seulement départir à l'homme fait à ton image. Alfonse!... son image est toujours devant moi!... Malheureuse!... tu avais donc un Dieu sur la terre? Bonté, générosité, grandeur d'âme, il reçut tout de toi; il tendit les bras à l'orpheline délaissée, elle courut chercher

sur son sein un dangereux refuge. C'est ma grande faute, la seule, je n'avais pas même la douceur de penser sans cesse à lui, je ne l'osais pas. Tu vas me punir... punis donc, mais prends pitié d'Alfonse, sauve-le dans le temps et dans l'éternité. Ah! quand on aime beaucoup, on l'embrasse, cette bienheureuse éternité, pour nos affections les plus chères : Seigneur, ne lui voile pas la face; souviens-toi de Gaëte et de tant de bonnes actions d'Alfonse. Laisse-lui entrevoir cet arc-en-ciel après les orages de ce monde, sauve Alfonse. Et Ferdinand ? ô fils de mon amour ! tu seras roi. La même anxiété qui m'abat en ce moment relève ma tête appesantie pour te saluer roi. Tu régneras, elle l'a voulu... moi, victime expiatoire, je prierai là-haut pour vous tous.

Marguerite demeura prosternée, trouvant par fois une minute de calme, et puis son cœur recommençait à palpiter si douloureusement qu'elle se releva à demi égarée. Parcourant ainsi ses appartements, une guitare frappa sa vue.

Fille d'un climat méridional, nourrie de son air transparent et doux, elle entrevoyait si souvent le ciel à travers les nuages diaphanes de son pays,

qu'elle l'associait inconsidérément à tout ce qui charmait le cours habituel de ses heures. Même besoin de prier, d'aimer, de chanter, l'un était l'expression de l'autre. Elle prit sa guitare, revint sur le balcon, et en toucha d'inspiration quelques cordes qui vibrèrent comme des gémissements apportés par la brise sous ses doigts agités. Un souffle froid la fit rentrer, elle se jeta dans un fauteuil, continuant à tirer de sa guitare des sons aussi confus que l'étaient ses sens, les accompagnant d'un chant plaintif, monotone, entrecoupé.

Un mouvement subit autour d'elle l'arracha au vague de la musique et de ses impressions. Avant qu'elle eût su se l'expliquer, deux figures noires, hideuses, aux yeux flamboyants arrêtés sur elle, la terrassèrent de surprise et de frayeur. Elle s'attacha fortement à sa guitare, frêle appui d'une frêle créature; plusieurs cordes rompirent en cet instant; adieu mélodieux de Marguerite à l'amour et à une existence que toutes les harmonies du cœur avaient rendue si douce.

Un des Maures la saisit par le bras, tandis que l'autre alla fermer la croisée du balcon, et les portes restées entr'ouvertes.

— Pour Dieu ! qu'allez-vous faire de moi, s'écrie Marguerite d'une voix paralysée par l'effroi.

Ces hommes n'entendaient rien à sa langue, à son geste douloureux, ne connaissaient ni la pitié, ni le malheur. Fidèles à leur vocation de meurtre, ils couraient répandre le sang avec une espèce de volupté. Prévoyant que la faible femme leur opposerait quelque résistance, qu'ils pourraient égratigner leur proie, la mettre en sang avant de l'achever, cette joie de tigre leur parut un assaisonnement au crime qu'ils méditaient.

En effet, Marguerite exaspérée s'accrocha à la vie, qui lui échappait, de toutes les forces puisées dans un amour heureux, une jeunesse à peine à son aurore, une énergie aux prises avec l'imminence du péril ; s'arrachant du bras qui retenait le sien, malgré la douleur de l'empreinte violette qu'il y avait imprimée, elle lui jeta sa guitare à la tête et l'étourdit momentanément de l'impétuosité du coup. Elle cria, appela Dieu et les hommes à son secours, parcourut le vaste salon avec la vélocité d'un oiseau, ne s'arrêtant jamais, échappant ainsi maintes fois aux meurtriers acharnés à sa poursuite.

— Je vous ferai riches, leur criait-elle, fuyant toujours et mêlant le peu de maure qu'elle savait à son espagnol, je vous ferai grands, je vous ferai rois de Grenade, tout, tout. Alfonse tiendra mes serments; mais ne m'ôtez pas ma vie, ma jeune vie. Oh! voyez donc, je suis si aimée, si heureuse. Alfonse, mon Alfonse, tu serais malheureux à jamais de la mort de ta Marguerite. Je deviendrai reine, vous dis-je, une plus grande reine que celle qui vous envoie vers moi, et je vous le jure, au nom de mon Dieu, de la Madone del Pilar, vous serez grands, vous serez émirs, vous serez tout, mais ne m'approchez pas.

Hélas! ils la tenaient tous les deux; elle se débattait encore, se rejetant en arrière, se défendant avec ses mains meurtries, parvenant à les leur arracher, et se réfugiant dans le nom chéri qui seul venait se placer sur ses lèvres :

— Alfonse! mon Alfonse! pourquoi m'abandonnes-tu?

— Un des meurtriers impatienté lui ferma la bouche, tandis que le second la saisit brusquement par le collier de perles, et le lui serra étroitement autour du cou. Le fil qui les retenait se

cassa dans cet effort, et bien que les perles entrées fort avant dans les chairs, les eussent meurtries, elles se répandirent toutes par terre. Marguerite prolongea cette convulsion d'agonie, en échappant encore une fois à ses assassins.

— Pantelante, hors d'haleine, biche blessée poursuivie par des limiers altérés de son sang, la respiration entrecoupée par le râle de la mort, elle bondit encore en avant, et tomba aux pieds de ses meurtriers. Alors ils se jetèrent sur elle, et l'achevèrent sans peine en l'étouffant avec leurs robustes mains. Ils la laissèrent par terre, l'un d'eux alla chercher un flambeau, l'approcha de sa figure. Plus de souffle, elle était bien morte.

— Méchante hyène, dit-il, en la poussant avec son pied, elle nous a donné de la besogne, mais son sang ne retombera pas sur nous, il n'y en a pas eu une goutte de répandu, et ses meurtrissures ne veulent rien dire.

— Tant mieux, reprit son compère, mon père m'a toujours dit que le sang avait une voix et qu'elle s'élevait contre l'homme. La fête dure encore, allons nous mêler à la foule, aussi bien ai-je besoin de me rafraîchir un peu.

— Il n'est que trois heures; l'aube blanchit déjà, hâtons-nous de descendre, notre bonne échelle de soie nous a bien servis.

— Attends, rassemblons un peu ces perles. La reine donnera bien quelque chose, mais ce que l'on tient est tout aussi sûr.

Ils ramassèrent par-ci, par-là, des poignées de perles, et se glissèrent avec l'agilité mauresque le long du balcon sans qu'aucun œil accusateur se fût fixé sur eux.

On les vit deviser parmi les groupes de Maures avides de tout spectacle, que le jour surprit encore sur la place publique. Ils abordèrent Zara d'une manière imperceptible en lui disant :

— La fille est allée là d'où l'on ne revient plus. Porte à la reine cette bonne nouvelle. Nous attendrons à Sarragosse l'effet de ses promesses, jusqu'à ce soir, et puis adieu l'Espagne.

Zara frémit d'une de ces joies d'enfer, quand le mal s'accomplit dans le monde; mettant des ailes à ses talons, elle courut chez la reine.

Dona Maria n'avait pas fermé l'œil durant cette funeste nuit où sa triomphante rivale recueillait tant d'hommages. Zara qui observait

constamment dona Marguerite, l'avait vue partir. S'apercevant également du retour de ses femmes, elle en donna avis à ses complices, qui paraissaient là spectateurs indifférents de la fête qui les rassemblait tous. Si Marguerite n'eût pas laissé ouvertes les croisées de son balcon, les deux assassins, rôdant dans le jardin de son palais, eussent été dépistés ce jour-là, et qui sait si pareille occasion se fût retrouvée jamais? Le bruit de la musique les attira du côté d'où ils l'entendaient venir; le serpent du Canada a, dit-on, le même instinct. Perdue dans ses pensées, la pauvre Marguerite ne s'était réveillée qu'au moment où tout devait finir. Il y a donc une destinée !

— C'en est fait, dit Zara, avançant la pointe du pied jusqu'au lit où la reine reposait sans repos, et dont il n'était permis qu'à elle d'approcher à toute heure.

— Quoi ? reprit la reine qui avait aussi ses rêveries à elle; quel ordre avais-je donné? Je ne m'en souviens plus.

— Celle qui a valu à votre Hautesse tant de nuits sans sommeil, tant de jours sans sourire,

la vipère est écrasée, et ne mordra plus : tant Zara se complaisait à ce récit.

— Marguerite ! s'écria la reine ; elle n'en put dire davantage ; un étouffement subit lui coupa la parole.

— Elle ! quelle autre serait-ce ? elle l'orgueilleuse esclave, bravant la honte et sa maîtresse ; elle ne dansera plus, elle ne chantera plus, elle qui chantait encore lorsque la mort guettait à sa porte.

Les accents de Zara firent frémir la reine ; elle rougit de sa complice, sinon de son crime ; réprimant un mouvement d'horreur, elle lui indiqua, par un signe, une cassette d'ébène déposée sur une table de marbre et Zara, ne se méprit pas à sa destination. Dona Maria se borna à dire : qu'ils fuient l'Espagne !

— Approchant de ses lèvres le crucifix suspendu à son cou : Seigneur Jésus, ayez pitié de moi, disait-elle, je tenais de vous le droit de punir ; j'en ai usé, rends-moi le bien qu'elle m'avait enlevé, le cœur de don d'Alfonse !

— Mais entre ce bien et elle s'élevait l'ombre vengeresse de Marguerite, que fera dona Maria ?

Se débarrassera-t-elle de ses remords aussi facilement que de l'infortunée jeune fille. *Il n'y a point de paix pour le méchant,* a dit celui qu'elle osait invoquer du fond de son crime, et qu'est-ce donc, ô mon Dieu ! de l'homicide, du vengeur implacable qui se repaît du supplice de sa victime. Tout lien entre dona Maria et son divin sauveur était brisé en cet instant, comment sa prière fût-elle montée jusqu'à lui? une prière n'attendant rien moins qu'un miracle, le retour d'un époux infidèle. J'ai bien entendu parler du retour de l'enfant prodigue, mais jamais d'un mari ramené à ses devoirs.

CHAPITRE V.

Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.
(Valentine de Mélan.)

Miséricorde, sire! vengeance, sire! s'écria l'une des femmes de dona Marguerite, en barrant le chemin au roi qui rentrait chez lui, et en embrassant ses genoux, elle est morte, ... assassinée d'une manière si cruelle!

— Mon fils assassiné ! reprend le roi en tressaillant d'effroi, et cherchant à rassembler ses idées.

— Non pas, non pas ! c'est elle ! ma maîtresse ! dona Marguerite de Hijar !

Femme, tu es folle, ou tu cherches à me faire perdre l'esprit. — Où est dona Marguerite ?

— Morte, assassinée, étouffée ! elle n'est plus !

Une terreur mortelle parcourt les veines d'Alfonse, et le cloue pâle et immobile sur les lieux où la douleur vient de paralyser ses facultés. Lui ! l'homme, le fort des batailles, sentait ses genoux défaillir sous lui, bien que le coup dont il venait d'être terrassé se présentât sous l'image du doute à ses sens confus.

— Je veux la voir ! menez-moi vers elle, vite !..

Une foule de curieux encombrant les antichambres se disperse à son approche. Alfonse ne voit, n'entend rien, mais bientôt il va retrouver ses sensations momentanément suspendues, en contemplant le plus désolant des objets.

Couverte de ses habits de bal, dona Marguerite gisait étendue sur un lit. Elle était pâle comme le jour assombri qui éclairait cette lugubre scène, et des taches horriblement livides défiguraient ce

visage naguère si beau... Alfonse entre seul dans la chambre fatale, s'approche du lit, soulève d'une main tremblante la tête de Marguerite, pousse un grand cri d'angoisse et d'épouvante, et s'attache éperdu à ce corps déjà glacé par la mort. Une oppression de plomb tombe sur sa poitrine, suspendant le souffle de son existence et la changeant en agonie dans toute la plénitude de la vie et du sentiment.

Alfonse s'imagine être le jouet d'un rêve qui le torture ; il s'arrache brusquement d'auprès d'elle, y revient, prend sa main, l'applique à son front, à ses lèvres ; froide comme le souffle d'une nuit d'hiver, immobile comme le couvercle des tombeaux; en vain ses lèvres veulent communiquer leur brûlante haleine aux siennes ; il y a quelque chose qui passe au milieu d'eux, ce quelque chose c'était le toucher de la mort.

Alfonse examine les meurtrissures de ce cou onduleux, moulé par les amours, et dont les veines gonflées attestent le martyre... A l'idée de ce que cette jeune et frêle créature avait souffert, une anxiété inexprimable resserre son âme et paraît devoir égarer sa raison. Il baise l'une après l'au-

tre ces marques sanglantes, et les déchirements intérieurs qu'il éprouve égalent ses souffrances à celles de la pauvre Marguerite.

Un soulagement inattendu vient adoucir ce qu'il y avait d'horrible dans l'état du roi. Toujours penché sur elle, il s'écrie :

— Morte, ont-ils dit, ma belle, mon adorée Marguerite! morte, oh! que non, tu n'es qu'endormie dans mes bras; tu as seulement froid, mon sein en feu va te réchauffer.

Et il la presse contre lui avec délire, puis pose le doigt sur sa bouche, comme pour imposer silence à tous, se met à genoux auprès du lit, appuyant contre ses pieds sa tête fatiguée par de si cruelles agitations.

Personne n'osait arracher le roi au sinistre repos qui venait de succéder à ses tortures. On craignait son réveil, avant-coureur de la vengeance inexorable qui poursuivrait les meurtriers de dona Marguerite de Hijar. Mais qui étaient-ils? quelle main homicide avait frappé un être si simple, si doux? par quelle infernale inspiration fut-il commis? Cette question demeurait sans réponse. Marguerite, idolâtrée du roi, tombait victime des

fureurs de dona Maria. Où s'arrêteraient celles de son amant ? Le roi de Navarre, désolé, commença sur l'heure même à rechercher les assassins sans pouvoir en découvrir la trace. Il en parla à la reine qui manifesta une dédaigneuse indifférence. Don Juan se rendit chez dona Constance qu'il trouva excessivement alarmée de l'état du roi, s'étonnant qu'on le laissât s'abandonner à une douleur sans frein. — J'irai trouver don Alfonse, dit-elle au roi de Navarre.

— J'ose à peine vous encourager à nous donner à tous cette marque de dévouement. Vous savez combien le roi mon frère tient à don Ponce de Léon. Dans de pareils moments, il le gênerait moins en qualité d'homme et d'ami. Eh bien! à la première tentative qu'il en a faite, le regard foudroyant de don Alfonse a fait précisément craindre une explosion dont les suites nous glacent d'effroi. Vous le connaissez si bien, chère dona Constance, que c'est à vous d'agir d'après votre propre impulsion.

— Voilà toute la journée qu'il passe dans cette atmosphère de mort et de terreur. Il faut l'en arracher.

Ne consultant personne, dona Constance se

rendit auprès du roi. Les femmes de dona Marguerite lui objectèrent ses ordres précis de ne laisser entrer personne ; la vice-reine balança un moment, s'arrêta à la porte, l'entr'ouvrit doucement et se glissa presque inaperçue dans cet appartement où régnait le silence des catacombes. Don Alfonse, appuyé sur les pieds de Marguerite, se dérobait à la lumière qui éclairait ses malheurs. Aucun soupir, aucun gémissement ne soulevait sa poitrine oppressée, tout était refoulé bien avant dans le cœur, et ce cœur était navré de sang et de larmes. Il concevait encore un dernier bonheur, c'était de veiller cette Marguerite, morte, meurtrie, glacée, mais toujours si chérie ; d'échanger des jours d'amour et d'ivresse contre une tombe étroite ; et ce n'était plus Marguerite endormie qu'il berçait dans ses bras, en protégeant un doux sommeil, cette illusion avait eu une trop fugitive durée ; Alfonse rêvait une tombe à deux.

Dona Constance s'approcha du lit, le roi vivement contrarié ne voulut pas la regarder ; s'agenouillant auprès de lui, une douloureuse compassion lui arracha un torrent de larmes.

Alfonse jeta sur le visage de Marguerite un

crêpe qu'il trouva sous sa main, soit qu'il fût jaloux de son image, ou plus attristé encore qu'elle se présentât ainsi défigurée à d'autres regards. Mais il ne dérangea pas dona Constance qui priait au pied du lit. Elle remarqua aussitôt le prompt ravage d'un seul jour malheureux sur la figure creuse et livide du roi. L'égarement qu'on lisait dans ses yeux la fit frémir.

—Don Alfonse, dit-elle timidement en pressant ses genoux, je serai importune, on l'est toujours aux grandes douleurs; bannissez-moi d'auprès de vous; mais à présent, écoutez-moi. Laissez-moi prier, veiller ici à mon tour. Et vous! oh vous! quittez cette chambre fatale où l'on respire le meurtre!

— Le meurtre! s'écrie le roi avec un terrible éclat, le meurtre! Marguerite a donc été assassinée; je l'avais oublié! Dona Constance! dites-le moi? suis-je donc fou? ou à la veille de le devenir, ou bien tout cela n'est-il que le jeu d'une imagination en délire? Marguerite! ma bien-aimée, parle-moi, hier tu parlais si tendrement; c'était hier!

Alfonse écarte le crêpe, et voit ce cou torturé,

ces veines gonflées, enfin l'effroyable mutilation d'un objet adoré.

— Je suis roi! un trône t'attendait, et le soleil s'est levé, couché avant que tu aies été vengée. N'importe! don Pédro a attendu plus longtemps, et il a fini par arracher le cœur à ceux qui avaient brisé le sien. Moi! j'aurai à frapper plus haut encore! Une tête pour chaque tache livide, pour chacune de tes souffrances, mon doux amour, ma chère Marguerite! tu seras vengée.

Coupant une des longues tresses des cheveux de son amante, Alfonse en entoura son bras gauche en forme d'écharpe, gage de souvenir et appel de sa vengeance.

— Et c'est tout ce qui restera d'elle désormais! d'elle si idolâtrée! Impossible! Dona Constance! cet être plein d'âme et de passion! n'aurait-il laissé que la douleur de son passage sur la terre?

— Non, sire! des nœuds si violemment brisés ici se renouent peut-être là-haut, il faut sur cette terre prier pour elle.

— Là-haut! là-haut! oh! j'irai vers elle!

Alfonse se rejeta sur les restes inanimés de sa chère Marguerite, et resta longtemps attaché

étroitement à ces dépouilles si bien nommées mortelles.

A force de soins calmes et peu empressés, dona Constance parvint à l'en arracher, et ne s'occupa plus, avec Nuguez Herreira, qu'à les faire disparaître le plus tôt possible. Bientôt toutes les cloches de Sarragosse s'ébranlèrent, dona Marguerite de Hijar, exposée sur un magnifique catafalque, appela les derniers hommages de ceux qui déploraient sa fin précoce, son noble caractère et l'amour du roi.

Lorsque la nuit eut dissipé la foule des visiteurs, il y en eut un couvert de noir, qui resta des heures entières agenouillé devant cette fille chérie, qui tant de fois l'avait vu à ses pieds. Une tresse de cheveux et une marguerite étincelante du feu des rubis et des diamants, ne laissaient aucun doute sur son identité. Il se croyait seul. Alors de longs gémissements s'échappèrent de sa poitrine de fer. Il osait la réclamer du ciel, de la tombe, et retombait anéanti, la face contre terre, devant le cercueil, redemandant toute une vie, toute une passion à ce souffle bientôt poussière. Dona Constance, cachée à ses yeux, suivait ses mouvements, répon-

dant à ses sensations comme les touches du clavier que des doigts agités font vibrer. Chaque soupir du roi déchirait son sein.

Le jour le surprit encore à la même place, ce jour qui allait le séparer de tout ce qui restait encore de Marguerite ; car, conformément au vœu qu'elle avait souvent manifesté, son corps devait reposer dans le caveau de ses ancêtres.

Alfonse attacha encore des lèvres brûlées par la fièvre sur les mains de Marguerite, y tint longtemps appuyé un front dont la pâleur égalait celle du cadavre auquel son âme demeurait si fort enchaînée, et ce fut en la brisant qu'il s'arracha d'auprès de Marguerite, lui faisant à voix basse ses derniers adieux. Tu seras toujours l'ange de ma vie !

Hélas ! il se retourna encore. Il eût échangé ses royaumes contre la jeune fille, violette, cachée dans l'ombre, qui y occupait si peu d'espace. La mort se jouant de sa puissance, lui disait : Ton bonheur s'est arrêté ici !

Les enquêtes touchant le meurtre de dona Marguerite se poursuivaient toujours sans qu'aucun indice pût en désigner les auteurs. Le roi ne dou-

tait nullement de la culpabilité de dona Maria ; mais cette conviction lui semblait tellement affreuse, qu'il eût voulu s'y soustraire, malgré le redoublement de haine qu'il éprouvait contre sa femme. Il ne l'avait pas vue depuis ; et, constamment renfermé, sa douleur s'entourait d'isolement et de solitude.

Après huit jours écoulés ainsi, Zara se présenta à sa porte, ayant à révéler au roi, disait-elle, des choses de la plus grande importance. On ne voulut pas la laisser entrer, mais elle trouva moyen de tromper la surveillance la plus active et s'offrit inopinément aux tristes regards de don Alfonse.

Il se troubla à sa vue, imaginant que c'était un message de la reine. Zara se jetant à ses genoux, s'écria qu'elle avait à lui déclarer la vérité toute entière, par rapport au meurtre de dona Marguerite de Hijar.

A ce nom chéri que personne n'osait prononcer en sa présence, la physionomie du roi s'altéra sensiblement. Il chercha vainement à faire sortir quelques paroles de ses lèvres tremblantes, et fit signe à Zara de continuer.

Zara ne connaissait que les joies de Satan. Pourquoi ? je l'ignore. Elle était faite à ne comprendre que celles-ci, comme il y a d'autres êtres dont la vocation n'est que bonté, sympathie. Le ravage opéré sur tous les traits de don Alfonse charma sa malice. Que de coups avaient frappé cette créature placée si bas. Faire le mal est donc chose plus facile qu'on ne pense. Alors pourquoi tant triompher lorsqu'on réussit?

— Sire! dit-elle, en retournant à dessein le poignard dans la plaie, cette belle jeune fille, morte si tôt, assassinée, torturée d'une manière si horrible, que ses perles sont entrées fort avant dans les chairs et les ont mises en sang, cette pauvre dona Marguerite, naguère couverte de diamants comme la Dame del Pilar... Oh! vous la regrettez bien, n'est-ce pas? moi aussi! Je sais, je connais les ordres qui l'ont jetée dans la tombe.

— Parlez! dit le roi, avec un accent d'agonie.

— Votre parole royale, sire! qu'il ne me sera fait aucun mal pour avoir dit seulement la vérité, et que je retournerai en sûreté parmi les miens.

— Je te l'engage... mais parle vite!

— La reine... à quelle autre eût-on obéi? quelle

autre aurait eu une telle récompense à offrir? Tenez, sire! ce coffret plein d'or, les assassins l'ont emporté par delà les mers.

Et Zara posa sur la table un petit coffret aux armes de Castille, que le roi savait appartenir à dona Maria.

A la vue sinistre de *ce prix du sang*, Alfonse sentit dans sa tête le même vertige qui avait fait redouter la perte totale de sa raison.

— Femme! femme! s'écria-t-il, où sont ces assassins? où sont-ils? amène-les moi ici, sur-le-champ, à l'heure même.

Et il secouait Zara avec une telle violence qu'elle se mit à pousser les hauts-cris.

Don Ponce de Léon se précipita dans l'appartement, et sa vue remit le calme dans les sens agités du roi. Zara retomba à ses genoux, le suppliant de la sauver du courroux de sa maîtresse, elle, l'humble esclave qui avait rendu témoignage à la vérité.

— Une esclave déposant contre sa reine mérite peu de croyance, reprit don Ponce de Léon, sors d'ici.

Mais Zara, se cramponant aux genoux du roi, avait l'air d'y chercher son refuge.

Le roi montra du doigt à don Ponce de Léon le coffret aux armes de la reine.

Quoique personne ne doutât de sa complicité, il parut cruel à don Ponce de Léon de la condamner sur ce seul indice ou sur l'accusation d'une femme perfide. Il garda le silence du doute.

—Nomme-moi les monstres qui ont servi d'instruments à dona Maria ?

— Des Maures obscurs, sire! qui travaillaient dans les jardins de l'Alcazar, et qui ont paru propres à l'exécution des ordres de la reine.

— Transmis par toi ! Va ! va ! fuis loin d'ici ; car je ne me sens pas le maître de mes transports lorsque son venin s'infiltre dans l'air que je respire. Don Ponce de Léon, débarrassez-moi de cette esclave, je lui ai engagé ma parole royale qu'il ne lui soit fait aucun mal ; qu'elle s'arrête encore à Sarragosse ; seulement loin, loin d'ici ! c'est-à-dire, loin de moi !

— Le roi détourna sa vue de tant de perfidie et de malice. Néanmoins, il réitéra ses ordres touchant la sécurité de Zara, trop sûr que ses inten-

tions ne tendaient qu'à se venger d'une maîtresse, qui l'avait exaspérée par ses duretés, et qu'il n'en tirerait aucune lumière pour suivre les traces des Maures dont s'était servie la reine; c'est à elle seule qu'il en voulait désormais.

Mais dona Maria était une femme, la sienne, reine d'Aragon. La publicité qu'entraînerait son procès en ferait rejaillir la honte jusque sur lui. Se venge-t-on d'ailleurs d'une femme? Non, mais on la punit. Dès ce moment une barrière éternelle allait s'élever entre elle et lui. Il quitterait l'Espagne, il irait abriter sous un autre ciel ses dernières douleurs. Dona Maria ne le reverrait jamais. Il poursuivrait en Italie ses tentatives de divorce. Elle languirait loin de lui, portant le poids de sa haine et de ses propres remords. Ce châtiment quasi éternel lui paraissait seulement juste.

Ce fut avec le roi de Navarre, qu'il s'en expliqua en premier lieu, le chargeant du coffret, et du pénible soin d'interroger la reine. Trop fière, trop au-dessus de la justice humaine, dona Maria ne nia rien au premier appel fait à sa conscience, mais elle se croyait dans son droit, celui de punir une vassale déhontée, qui lui enlevait le

cœur de don Alfonse. Un sourire plein de dédain et de mépris parut sur ses lèvres, lorsque le roi cita les dépositions de Zara ; cependant, fidèle à sa promesse, la reine qui avait abjuré tant de sentiments généreux, ne l'accusa pas, et manifesta une véritable joie ce que les véritables auteurs de ce crime se trouvassent par leur obscurité même, hors des atteintes de la foudre de don Alfonse. Ce calme se soutint jusqu'au moment où le roi de Navarre lui déclara l'invariable résolution de don Alfonse de quitter à jamais l'Espagne, celle du divorce, enfin le vœu qu'il avait fait de ne la plus revoir. Dona Maria se sentit alors abandonnée de tous, et commença à porter la peine de ses fautes.

Le signalement des Maures criminels fut porté en tous lieux ; néanmoins ils échappèrent à la punition exemplaire et sanglante, que don Alphonse leur eût fait subir. Zara, renvoyée à Grenade, s'y déroba également. Oh ! combien je suis fâchée de voir manquer les meurtriers de dona Marguerite à la justice poétique de l'histoire ! croyons toutefois que celle de Dieu se sera exercée sur eux. Elle agit toujours et partout.

Notre patience seule n'est pas à son niveau.

Don Alfonse remit à son frère la régence de ses royaumes d'Espagne, n'y limitant nullement ses pouvoirs, après avoir préalablement augmenté ceux de don Louis de Massa, gouverneur-général du royaume de Valence, et requis de don Juan, la promesse de les conserver dans toute leur intégrité. Ce fut alors qu'il se décida à instruire dona Constance de son départ, lui faisant part, ainsi qu'à Nuguez Herreira, gardien de son fils, des plus secrets motifs qui avaient dicté une si étrange résolution. Il remit en même temps à la vice-reine le diplôme qui assurait l'avenir de sa famille. Dona Constance le fixa au travers d'un nuage de pleurs, tandis que Nuguez Herreira chercha à combattre une résolution si subite, par des arguments de patriote.

—Certainement, sire! disait-il, l'Italie est plus riche, plus fertile, mais saura-t-on vous y chérir comme aux lieux qui ont vu votre premier sourire. Ici, vous êtes le fils des uns, le père des autres, le roi de tous ; là, vous serez le maître d'un peuple conquis, d'un peuple qui ne tient pas à vous, par les traditions d'un long passé, transmises de gé-

nération en génération, qui compte de nombreux partisans de la maison d'Anjou, et dont une héroïne peut relever la fortune. C'est une couronne à donner qui tente votre ambition. Sire ! l'Espagne qui a disposé de tant de diadêmes en votre faveur, en aura un pour don Ferdinand, s'il sait s'en rendre digne. Et nous tous, ajouta Nugnez Herreira avec une émotion toujours croissante, nous, qui avons combattu à vos côtés les Génois, les Maures et ces Napolitains que vous nous préférez, nous nous grouperons autour de votre fils, car entre lui et nous, il y aura des analogies locales, et l'histoire de vos aïeux.

— Ah ! sire, s'écria dona Constance, ne soyez pas ingrat envers l'Espagne. Lorsque la fortune trompa votre valeur, nos cloches eurent un langage et émurent la nation pour son roi. C'est nous qui vous avons fait grand comme vous l'êtes; l'Italie vous a vu captif et l'Espagne triomphant.

— Je n'y chercherai point des amis tels que vous ; car ici tous les bonheurs du pauvre ont été mon partage. Un ange m'avait donné son amour, vous, toute votre amitié. Peu de rois peuvent en dire autant.

— C'est que Dieu jette l'amitié sur la terre aussi rarement que les bons rois, reprit dona Constance; mais quand il les raproche, il faut qu'ils demeurent étroitement unis. Et comptez ses blessures, continue-t-elle, en découvrant la poitrine de Nugnez Herreira avec une énergie d'action qui contrastait avec sa timidité naturelle, comptez-les toutes, elles datent de quarante années consacrées au service des rois vos aïeux. Quand un de vos partisans pourra en faire valoir autant, dérobez-vous, Sire, à notre amour, rejetez-nous loin de vous comme des lambeaux usés dont on n'a plus que faire ; mais jusque-là , Sire , nous sommes votre premier bien, comme vous êtes le nôtre.

Dona Constance se mit aux pieds du roi, suffoquée de sanglots.

Entraîné par son élan, Nugnez Herreira se prosterna à côté d'elle. Fier chrétien des Asturies, il conservait sa dignité dans cet acte qu'aucune adulation n'avait inspiré. Belle d'enthousiasme, patriotique exaltée, dona Constance offrait l'image personnifiée de la poésie espagnole, tandis que

l'homme du peuple représentait son histoire où tout est dévouement. Alfonse avait devant lui la plus brillante et la plus noble fraction de l'espèce humaine : la femme et l'homme du peuple toujours animés des mêmes instincts.

Et lui ! cet Alfonse, qui sut conserver sur des trônes divers toutes les sympathies humaines, tendresse, amitié, humanité, lui à qui le prestige de la royauté n'avait voilé aucun mirage moral, don Alfonse serrait les mains de Nugnez Herreira, et une larme, la seconde que nous lui ayons vu répandre, se mêla aux pleurs de ses deux amis. Marguerite, si douloureusement ravie et regrettée, ne la lui avait point arrachée. Cette larme fut son dernier hommage à la fidélité dont il se croyait l'objet.

— J'étouffe, dit-il; oh! levez-vous, Nugnez Herreira, cette attitude ne convient pas à vos cheveux blancs. Il me semble voir mon père pleurant à mes genoux.

Se baissant sur la poitrine de Nugnez Herreira, la larme arrêtée sur les paupières du roi vint mouiller ces blessures garants de l'affection

nationale. En le relevant, il le pressa dans ses bras.

— Hélas! hélas! dit dona Constance désolée, nous ne vous en perdons pas moins, Sire.

CHAPITRE XXI.

Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate.
(DANTE.)

Dona Constance réfléchissait aux nouveaux incidents qui se pressaient si tristement, lorsqu'elle fut tirée de sa préméditation par la reine dona Maria qui entra inopinément chez elle. L'une et l'autre ressentirent un trouble intérieur ; la vice-

reine se remit la première, offrit un siége à dona Maria, se tenant elle-même respectueusement debout.

— Ce serait à moi, Madame, à vous parler dans cette attitude, dit la reine en lui adressant le geste impératif de s'asseoir, car je viens en suppliante vers vous.

L'accent plein de hauteur de dona Maria donnait néanmoins un démenti formel à l'humilité de ses paroles. La vice-reine se taisait toujours.

— La part que vous venez de prendre aux regrets du roi, continue dona Maria, n'a fait qu'accroître la confiance qu'il a toujours mise en vous. Le secret de l'état n'en a jamais été un pour dona Constance. Elle ne peut ignorer que don Alfonse quitte l'Espagne.

La vice-reine jugea à propos de ne répondre qu'à la fin de cette phrase, et dit que le roi avait communiqué sa détermination aux états d'Aragon.

— Mais savez-vous, dona Constance, qu'il nous quitte pour toujours? Toujours, c'est long, c'est éternel. Ses yeux se remplissaient de larmes qu'elle fit rentrer aussitôt. Déjà la reine s'effaçait, la nature aimante de la femme reprenait le dessus.

— Dona Constance, vous n'êtes pas bien pour moi, continue-t-elle, et cependant je viens à vous. Don Alfonse a juré, dit-on, de ne me revoir jamais ! Le saviez-vous ? Dites le moi ? Je veux que vous me le disiez !.....

— J'ai eu plusieurs fois l'honneur de répéter à dona Maria que je n'ai jamais été admise dans l'intime confidence du roi.

— Vous faites bien de ne pas m'accabler en me redisant une chose affreuse, épouvantable, qui résonne comme un glas funèbre autour de moi. Il me faut voir don Alfonse, lui parler. Je tiens à y aller sur-le-champ. Suivez-moi.

— Le roi est surchargé d'affaires présentement, son humeur s'en ressent. Ce qui convient à la reine paraîtrait déplacé de ma part.

— Ce sentiment exquis ne vous a pas guidée lorsque vous suiviez don Alfonse pas à pas là où une personne de votre rang et de votre réputation eût rougi de prodiguer des consolations. J'ai pu m'abaisser à vous prier, moi Infante de Castille, reine d'Aragon, votre reine, et j'obtiens des refus. Oh ! comme vous triomphez de m'avoir humiliée, vous qui portez sur votre front l'orgueil de votre

traître de père. Ne vous scandalisez pas, le Grand-Connétable don Luis Lopès d'Avalos, il n'était que cela. Patience ! le lendemain fait mentir le bonheur de la veille. Et vous qui le souffrez ! ô mon Dieu ! ils m'humilient tous ! — Dona Maria se tut. Elle suffoquait.

La vice-reine, blessée au vif dans sa religion filiale, le marquait assez par l'indignation de son silence même. Dona Maria se repentit aussitôt, car elle avait besoin d'elle.

— Pardon, dit-elle, je vous ai blessée tout-à-l'heure ; c'est que je suis si impressionable, et vraiment, parfois, je me crois malheureuse !

La reine faisait un aveu surperflu ; ses yeux ternes, sa pâleur, son anxiété, lui donnaient tout l'aspect d'une victime, et plaidèrent sa cause près de dona Constance.

— Je me rendrai auprès du roi, se prit-elle enfin à dire, mais si j'allais apporter un refus !

— Allez seulement ! reprit la reine, pliant son orgueil jusqu'à prendre un ton doucement suppliant ; car voyez-vous, ma chère dona Constance, la reine d'Aragon a quelquefois des paroles âpres et discordantes, puisque tout est désaccord dans

son âme, mais la femme a déjà eu des larmes avant et après !— Dès qu'il est question de larmes, n'est-il pas vrai, les femmes s'entendent si bien?... Allez chez don Alfonse ; je voudrais le voir au prix de mon salut même, le voir un instant, mourir après !....

Dona Constance ne résista plus. Elle oublia toute injure personnelle et se rendit chez le roi. Habile à lire sur sa physionomie, ce dernier devina qu'elle avait quelque chose à lui dire dont elle était excessivement affectée. Connaissant sa répugnance à solliciter, il crut qu'il était question d'une grâce royale, et vint au-devant de son embarras.

— Il vous en coûte donc de demander, même à moi ; que ferez-vous quand je n'y serai plus ? Mon amitié ne vous a encore pas ôté tout souci de l'avenir, puisque j'en vois plus d'un sur votre triste front. — Parlez, ma chère dona Constance, disait le roi de sa manière la plus affectueuse.

— Ordonnez-le expressément, Sire : je n'aurai péché que par obéissance.

— Une charmante pécheresse, reprit don Alfonse, qui ne s'associerait à vos fautes ? Nous vou-

lons y prendre notre part, ainsi parlez, nous vous l'ordonnons, vous ordonnerez après.

Dona Constance se troubla encore davantage en songeant combien elle gâterait cette première lueur de gaîté du roi, ce moment d'oubli qui n'avait lieu qu'en sa faveur. Baissant les yeux et saisissant la main du roi, elle dit précipitamment :

— Sire ! j'ai promis à la reine, votre épouse, que vous la recevriez ici.

— La vice-reine s'arrêta interdite. Don Alfonse venait de retirer brusquement sa main, mais il était si parfaitement bon qu'il se ressouvint seulement de l'entier dévouement de dona Constance à sa personne.

— Je comprends, dit-il, qu'on vous y a forcée par des instances pressantes, irrésistibles. Le mal ne m'est jamais venu de vous ou des vôtres. Dites-lui que je l'attends ici.

Dona Constance courut auprès de la reine, y mettant tout l'empressement de la bonté. Quelques instants après, les portes du roi s'ouvrirent et se refermèrent sur son épouse, ces portes si longtemps closes pour elle.

Don Alfonse était assis auprès d'une table encombrée de papiers, le front dans une main qui couvrait ses yeux. Il conserva la même attitude, et aucun geste n'indiqua qu'il se fût aperçu de la présence de sa femme. Un orage de douleur, d'indignation, de regret, de courroux, s'emparaient de son sein désormais de granite pour elle.

Dona Maria se sentit attérée, mais il y allait d'un si grand intérêt ! Elle approcha à pas lents, et posa doucement la main sur le bras du roi. Le contact d'un aspic venimeux eût produit un effet moins convulsif que ce toucher si délicat d'une femme. Toutes les fibres d'Alfonse s'émurent : il n'en garda pas moins la même pose, et un silence que tout concourait à rendre solennel plana quelque temps sur cette scène.

— Alfonse, dit enfin la reine d'une voix tremblante et prête à s'éteindre, j'ai jugé... condamné... me voilà jugée, condamnée à mon tour..... néanmoins mon châtiment est plus cruel... c'est votre bras qui me frappe, c'est votre cœur qui me repousse. Il y a un pardon dans le ciel, et il n'y en aurait pas un auprès de vous!... si généreux envers tous... si dur envers moi seule ! Alfonse!... je sais

qu'entre vous et moi il y a une ombre... chose légère..... une ombre qui m'interdit à jamais votre tendresse. Je n'ose la demander, laissez-moi seulement emporter votre pardon. Je l'opposerai désormais à un pas sédécoloré, à un avenir flétri, à votre absence et à mes regrets. J'aurai un souvenir consolant à caresser, une impression moins oppressante à garder. Alfonse... je ne sais pas prier... c'est moi que l'on a toujours implorée. J'ai dû beaucoup souffrir, puisque j'ai fini par l'apprendre, hélas ! et c'est de vous! n'importe... Alfonse, j'ai péché contre Dieu et contre vous... Pitié !.. pardon!.. oh ! oui, pardonnez l'un et l'autre... Alfonse, si vous saviez... je suis si malheureuse !

Dona Maria s'arrêta. Elle épiait un regard à défaut d'une parole consolante. Immobile comme une statue, rien n'attendrissait celui qui voyait en elle l'auteur de la mort de Marguerite.

Dona Maria, les lèvres entr'ouvertes, l'œil hagard, le cou tendu, attendait, suspendue entre le ciel et l'enfer. C'était le criminel qui espère sa grâce, le patient se reposant d'une torture avec la perspective de celle qui doit la suivre, la créature altérée qui voit une source limpide fuir son

avide attente. Tout restait muet, fermé pour elle.

— Eh ! quoi ! le son de votre voix ne viendra pas vibrer à mes oreilles. Je ne pourrai pas recueillir cet accent, et le fixer dans mes souvenirs. Au nom du Dieu vivant, au nom de votre père, Alfonse, parlez-moi. Hélas ! hélas ! si j'eusse pu dire au nom de notre enfant, Alfonse, vous m'auriez entendue... Mais peut-être que non... Des murs de granite croulent... des portes de fer s'ébranlent... le cœur, une fois fermé, ne se rouvre plus... pas pour moi du moins... Et c'est vous, Alfonse... si bon envers tous... ô mon Dieu ! qu'avais-je donc fait auparavant? Je n'étais pas coupable, et si je le suis devenue, Alfonse, c'est pour vous avoir trop aimé et mal aimé... Elle si adorée de vous. Oh ! mille fois heureuse Marguerite... heureuse dans tes souffrances... dans ta tombe froide... dans ton châtiment !.. Tu songeais en mourant qu'il te chérissait si fort !.. La reine joignit ses mains avec angoisse, tandis qu'un son confus, brisé, qu'on pouvait interpréter comme un soupir d'agonie, partit de la poitrine du triste Alfonse.

Tu m'entendras enfin ! Alfonse... entends-moi.

Au nom de Marguerite, prête l'oreille à mes paroles. Accable-moi de reproches... punis-moi... enferme-moi dans un cachot, mais que ce soit là où je te sentirais près de moi. Mon Dieu ! mon Dieu ! entrez dans cet homme... fléchissez sa rigueur !.. saints anges du ciel, prêtez-moi votre intercession. Dona Maria, prête à s'évanouir, s'attacha au bras de don Alfonse ; les cheveux de Marguerite se trouvèrent sous ses doigts. Elle y lut sa condamnation et poussa un grand cri, tandis que tout le corps d'Alfonse éprouva une commotion électrique. Il éloigna son bras en le pressant contre lui.

— Il tient à un cheveu d'elle plus qu'à tout au monde ! s'écrie la reine désespérée, plus qu'à son honneur, à sa renommée, lui chrétien, donné en exemple aux autres. — Et que vous a valu ce coupable amour ? — Des regrets condamnés par tous. — A elle un châtiment affreux, à moi un éternel malheur. — Alfonse, revenez à vos devoirs ; pardonnez-moi, et je vous promets de ne jamais persécuter son fils. — Vous le garderez près de vous, je m'habituerai à lui. — Qui sait ? je finirai peut-être par m'y attacher. On a vu de ces attache-

ments-là. L'homme réchauffe si souvent le serpent qui lui déchire le sein.

Soit que le roi fût doué d'un grand empire sur lui-même, ou qu'il eût agi avec l'intention de torturer sa femme, il s'était résigné jusque-là à tout entendre. Mais à cette interpellation de don Ferdinand, à ce nom de Marguerite, retentissant d'une manière lugubre autour de lui, il ne sut plus se contenir, et se levant brusquement, il se promena dans l'appartement sans avoir l'air de se douter de la présence de sa femme qui suivait éperdue chacun de ses mouvements.

Tout serait donc fini entre vous et moi à la vie et à la mort; car là-haut c'est elle que tu rejoindras, puisqu'elle occupera ta dernière pensée. ?... — Autant vaudrait expirer ici tout à l'heure... expirer près de vous... Alfonse. Je ne demande plus que cela...

Le roi s'était arrêté et restait plongé dans une profonde rêverie près d'une des colonnes de l'appartement. La reine alla à lui, interrogea son regard ; il ne répondait pas.

— Une parole, dit-elle, haletante, tant elle avait peine à respirer, je borne là tous mes vœux.— Al-

fonse ! vous, si longtemps chéri, toujours chéri, ditesmoi : Maria, je te pardonne !

Le roi détourna la tête ; elle se jeta à ses pieds, voulant les embrasser. Alfonse recula avec horreur. La malheureuse reine, exaspérée et une fois venue là, le suivit, se traînant sur les genoux, élevant vers lui des bras suppliants, que sa faiblesse faisait aussitôt retomber. Elle sentait sa voix s'éteindre, et, rassemblant ses dernières forces, elle cria encore :

— Alfonse ! pardonnez-moi !

— Jamais ! reprit le roi.

Ce fut la seule et unique parole qu'elle lui arracha. Ainsi brisée, la tête de dona Maria vint frapper l'une des colonnes, et elle s'évanouit. Lorsque des soins longtemps superflus la rappelèrent à la vie, tout avait disparu ; elle était dans son palais, et devait y rester seule, le roi venait de quitter Sarragosse, et il abandonnait l'Espagne pour toujours.

OCTAVIE

OU

UNE FAUTE.

OCTAVIE OU UNE FAUTE.

M. d'Arançai, exilé piémontais, se promenait un jour aux Tuileries avec M. de Florville, vieux chevalier français de ses amis. Ce dernier faisait suivre à M. d'Arançai, qui ne s'en apercevait guère, les traces d'une femme dont la capote rose produisait

sur lui l'effet du panache blanc de Henri IV. Engagé dans une discussion intéressante sur l'état politique de la France, M. d'Arançai suivait le fil de ses propres idées, lorsqu'il fut brusquement interrompu par son compagnon.

— Venez! venez! ne voilà-t-il pas qu'elle monte en voiture. Oh! le joli pied! Et je n'ai pu voir sa figure! rien, rien que ces boucles blondes enlevées par le vent à une capote jalouse!

— Mon cher! que c'est donc français! Vous en auriez fait tout autant dans la Chambre des Députés. Puis, se laissant aller à son caractère de bon enfant, M. d'Arançai prit intérêt à la capote rose, et lui sacrifia M. Berryer avec plaisir. — Elle va partir, votre belle inconnue, ajouta-t-il, si belle il y a, allons à sa recherche.

Oui! oui! suivez la course de ces maudits chevaux qui l'ont emportée je ne sais où. Au diable M. Berryer et ses discours, fussent-ils le facsimile des harangues de ce fameux Grec ou Romain dont le nom m'échappe en ce moment. Je parie que cette femme est jolie!

— Oh! que non! rendez grâces à ces chevaux que vous maudissez de si bon cœur. Ils vous sau-

vent un désappointement, et ne défloreut aucune illusion. Il se pourrait après tout que cette capote nous cachât une bouche qui n'est pas garnie de perles ! Et même ce pied si charmant ! Florville, qu'en savez-vous ?

— Grâce à notre Desirabode, chaque femme a l'air d'avoir des dents ! et ce n'est pas moi qu'on trompe. Rien qu'à la manière dont celle-ci portait son mouchoir de poche ; tenez, j'en serais fou !

— Mais vous l'êtes, peu s'en faut ! Pour vous guérir, il faut vous mettre en présence de la réalité: Je ne vous mènerai plus sous les ombrages des Tuileries ! c'est trop enivrant. Allons ! encore un tour aux Champs-Elysées, peut-être y retrouverons nous la capote rose. Au moins y aurons-nous un intérêt.

Et ne voilà-t-il pas M. de Florville qui court chercher, à cinquante ans passés, une source d'émotions, tandis que M. d'Arançai rallume à leur courant ses sentiments blasés, son ennui de toute chose en ce monde.

— Que c'est heureux, pensait-il, de rester si jeune. L'ai-je jamais, été moi ? Cet aimable M. d'Arançai, il était tout au moins jeune de bonté,

d'indulgence, car tel autre à sa place eût trouvé M. de Florville, sa perruque, ses prétentions âgées de cinquante-six ans, très positivement ridicules. Mais lui se contentait de dire : après tout, il est Français, et chacun doit garder indélébile l'empreinte mise par le créateur sur ses ouvrages. Et dans sa parfaite bonhomie, il insultait au créateur pour couvrir le ridicule de la créature, et mettait sur le compte d'un vice organique le pli fixé par une société faussée, telle que l'avait été celle à laquelle se rattachaient les traditions de M. de Florville.

Une fois encore, la voiture de l'inconnue apparut dans l'allée des Champs-Elysées, et des écorces d'orange en marquèrent la trace. L'œil attentif de M. de Florville distingua un gant tombé par mégarde avec elles. Il courut le relever, et y vit une intention

— Mais, mon cher ! s'écria M. d'Arançai presque impatienté, elle n'a seulement pas tourné la tête pendant que nous courions haletants derrière elle. Il faudrait qu'elle fût comme Janus pour y voir ainsi. Alors, adieu le charme ! Je vous admire d'aimer Janus en chapeau rose.

— C'est que les femmes... Oh ! vous n'y entendez rien ! là... elles ont certain regard oblique qui vous échappe et que vous n'esquivez pas ; mais ce gant, il est délicieux, en avez-vous jamais vu de cette taille-là. C'est d'une mouche.

Il passa le gant à M. d'Arançai, qui, quoique frappé de sa délicatesse, le rendit aussitôt à M. de Florville.

— Mais, continue celui-ci, vous n'êtes pas digne de le garder, se pourrait-il que vous ayez rencontré quelque chose de semblable ?

— Si, dit M. d'Arançai, reprenant ce gant par un effort de complaisance et évoquant à son aspect un long passé, si, si, je vous le dis, jai connu une petite pate jetée exactement dans ce même moule. Reportant ses pensées vers une époque écoulée depuis longtemps, M. d'Arançai examina le gant et poussa un cri de surprise !

— Une découverte ! s'écrie M. de Florville, voyons bien vite ce que c'est.

M. d'Arançai lui fit lire le nom d'Octavie mis sur le revers du gant.

Quelque chose de semblable à l'émotion, ou

plutôt peut-être à la surprise colora les joues de M. d'Arançai.

— C'est tout un roman, dit-il en riant, un roman pour vous, Florville. La femme à qui je songeais en ce moment s'appelait réellement Octavie et avait une pate de mouche, comme vous disiez tout à l'heure, singulière association !

— Eh mais ! c'est elle ! s'écrie Florville enchanté.

— Pour l'honneur du sexe, il est à supposer que plus d'une femme, et plus d'une Octavie possède cet avantage assez général parmi elles. Le fait est que celle sur qui portaient mes souvenirs était une agréable personne de ce nom-là.

— Je parie que !... Allons, faites-moi votre confident.

— Je serais charmé d'avoir des confidences à vous faire... Hélas ! le tout est aussi simple que l'histoire des écorces d'oranges jetées hors de la voiture. Cette Octavie était une de mes payses, comme disent les blouses, qu'on appelait de son nom de baptême. Je la voyais beaucoup autrefois, je l'ai perdue de vue depuis. Elle sera restée en

Italie où elle a perdu son mari, à ce que j'ai entendu dire.

— Libre aujourd'hui ! connue autrefois... Un rapprochement, M. d'Arançai, je vous la résigne.

— Mon cher Florville ! connue avec plaisir, mais perdue sans regret ; il n'y aurait nul mérite à votre abnégation.

— Comment était-elle, votre Octavie ?

— La mienne ? soit ! puisque vous le prenez ainsi. Mon Octavie était une douce et gentille petite blonde, très intelligente, mariée à un homme qui l'était très-peu. Ma foi, elle l'aimait, autant qu'il m'en souvient, car à défaut d'amant, on aime son mari...

— Vous pousserez la modestie jusqu'à vouloir me convaincre qu'elle ne vous préférait pas, vous.

Ce mot arracha à M. d'Arançai un de ses doux et charmants sourires qu'on courait provoquer, tant il en était avare. Mais fallait-il l'attribuer à quelque mystérieuse reminiscence ou à la question un peu indiscrète de M. de Florville, c'est ce qu'on ne saurait décider. Je serais tentée de supposer que la réminiscence, Octavie, leurs rapports,

que le tout était délicat et fragile comme le souffle imprimé sur une belle glace de Venise.

— Non, non, dit-il, Don Quichotte qu'il était lorsqu'on abordait ce chapitre, cette femme avait une grande pureté de cœur et de pensée. J'y avais si peu songé, que ce gant seul me l'a rendue présente, et une fois que j'y suis, je me demande quelle aura été sa destinée, Pauvre Octavie! elle en méritait une heureuse.

Il attachait ses regards sur son nom.

— Ce qui vous amusera, Florville, davantage, c'est que l'idée d'écrire ainsi son nom ressemble aux mille et une fantaisies de madame de Rosanges. Je lui ai souvent appliqué ce que Mirabeau disait de Sophie : *Elle était elle, ne ressemblait à rien*, et tout son attrait sera resté là, car la fraîcheur et la beauté d'une blonde passent si vite; et puis il y a bien assez d'années qui l'ont vue fleurir et refleurir. Madame de Rosanges a bien 28 ans.

— Mais, reprit M. de Florville, nous disons, nous autres, qu'une femme aimable n'a point d'âge.

— Votre jeune France s'est mis en tête de vous

donner le démenti à cet égard, et le trône des femmes croule même chez vous.

— Avec les couronnes et les dominations, c'est mourir en bonne compagnie.

— Qu'elle aime à se faire attendre, cette Mme de Rosanges, disait la marquise de Seran, et savez-vous pourquoi ? c'est qu'elle s'imagine produire beaucoup d'effet en arrivant dans un salon lorsque tout le monde y est déjà rassemblé.

— Ces paroles furent accompagnées d'une expression si bienveillante, répandue sur toute sa physionomie, que la mauvaise disposition qu'elles annonçaient échappa aux personnes dont se compose généralement la société, qui ne voient et n'entendent qu'à moitié. Un sourire de malice et d'approbation accueillit ces mots ; rien moins que jetésen l'air, ils venaient de contracter des lèvres minces et serrées d'une homme très-assidu à faire sa cour à la maîtresse de la maison, tandis que M. de Lorency s'écria sur le champ.

— Comment, Mme la marquise, vous connaissez Mme de Rosanges, et vous l'attendez ce soir; eh mais ! j'en suis charmé, car je ne me lasse jamais de la rencontrer.

— Cette assurance est superflue, reprit la marquise, vous figurez sur la liste de ses adorateurs, qui est à peu près longue comme celle que nous voyons déployée par Leporello, et j'en suis bien fâchée, mais vous n'y êtes pas le premier. D'autres vous ont précédé au temps jadis.

— Mes titres sont si modestes et d'une date si récente, reprit M. de Lorency avec une parfaite aménité, que je me contente de la place que M^me^ de Rosanges voudra bien me donner, trop heureux d'être admis au nombre de ses amis.

Il y avait du courage à répondre ainsi à la vieille marquise de Séran, redoutée ou respectée dans son propre salon, comme on l'était au dernier siècle, dont elle avait conservé quelques traditions. Ce grand usage du monde couvrait tout ce qui pouvait lui manquer d'ailleurs ; elle n'était ni instruite, ni spirituelle, et cependant sa conversation amusait parfois, ceux qui sont à la recherche des ridicules d'autrui, qu'en véritable *dilettanti,* elle avait étudiés avec amour, et mettait en relief avec une espèce d'art. Ce même usage du monde l'avait servie à souhait dans les circonstances les plus difficiles ; on conçoit qu'un tel

caractère devait inspirer une crainte respectueuse, et elle avait gagné le sommet, quand d'autres luttaient avec les obstacles de la montée. Mais on ne comprend pas qu'elle ait échappé à une réputation de méchanceté, si ce n'est que ses bons mots n'étaient pas de nature à faire fortune. Bien loin de là, un sourire permanent très-affable et la politesse de son accueil lui avaient valu le surnom de la bonne marquise de la part des bonnes gens, qui ne voient que la surface de tous les objets. Une très-haute position sociale donne tant de moyens d'obliger, que bien qu'on ait le cœur de glace, on n'est pas toujours insensible à la facilité d'en tirer parti en faisant quelque petit bien pour se raccommoder avec soi-même. Mme de Rosanges n'inspirait pas une antipathie particulière à la marquise, mais elle était naturellement si portée à la malveillance, qu'elle attaquait la première victime qui se présentait au devant de ce couteau qui en avait immolé bon nombre sans scrupule ni remords. Elle n'aimait pas non plus M. de Lorency, et au fait qui aimait-elle ? Mais elle redoutait son épée toujours prête à sortir du fourreau, lorsqu'on s'en prenait aux absents,

quoique cette opposition fût douce, modérée ; car personne ne portait plus loin le bon goût et le sentiment des convenances. M. de Lorency était un beau vieillard de 74 ans, à qui l'on eût pu en retrancher dix, sans que la soustraction provoquât le moindre soupçon, et à qui madame de Séran en ajoutait gratuitement dix, parce que cela ne lui coûtait rien, et que de manière ou d'autre elle voulait être généreuse. M. Lorency, avait fait ses preuves comme officier de marine; comme citoyen ; il avait infiniment d'esprit, et cet esprit plaisait, attachait, parce qu'on surprenait quelque chose de mieux sous sa gracieuse enveloppe, et ce mieux était une masse de bonté qui ne demandait qu'à s'épancher. La bonté ! Oh ! que c'est jolie chose, elle qui cherche, qui sonde toutes les douleurs morales pour y appliquer un baume salutaire. qui a une joie pour la joie, une larme pour les larmes, un écho pour chaque souffrance, un regard si doux pour tous. C'est un don immédiat de Dieu, confié à la créature, comme le mandat de sa mission sur la terre où elle est appelée à faire fleurir le bien. Rien n'est charmant comme la bonté, et M. de Lorency lui

avait voué son premier hommage. Insensible aux attaques personnelles de la marquise, il plaignait la pauvre Octavie d'y être exposée. Toutefois le grand usage du monde de madame de Séran ne lui faisait jamais dépasser les limites prescrites, et jetait un voile si aimable sur ce qu'elle disait, qu'il fallait y voir bien clair pour démêler ses intentions au travers de tant de bonhomie.

— Est-elle vraiment si bien, madame de Rosanges? continue la marquise. On la trouve brillante, élégante et toujours très-bien mise. Cependant j'ai entendu s'exprimer d'une manière différente sur son compte, et cela me met toujours sur le qui-vive. Or, cela n'est pas agréable.

— Eh bien ! dit madame de Revel, qui, parfaitement bonne elle-même, ne comprenait rien à l'insinuation de la malice et prenait littéralement les inquiétudes de la marquise, je puis vous rassurer complètement à cet égard. J'ai beaucoup connu madame de Rosanges pendant un long séjour qu'elle a fait jadis en France; sa conduite a toujours été exemplaire vis-à-vis d'un mari qui ne la valait pas, et rien n'est bon comme elle.

— Vous me charmez, reprit la marquise, on

est toujours bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces personnes qui ont une histoire.

— La sienne est fort simple ; la fortune nous vient quelquefois en dormant, pour parler comme l'apologue, mais il est vrai de dire qu'elle n'a pas eu les yeux bandés en répandant ses faveurs sur madame de Rosanges. Pour parler comme l'histoire, il faut vous apprendre, madame, que M. de Rosanges a hérité d'une parente éloignée, et qu'il est mort à point nommé avant d'en avoir fait un mauvais usage. Par suite d'une des clauses de son contrat de mariage, sa femme, si longtemps injuriée, s'est trouvée être sa seule héritière, et les mines du Potose ne sont pour rien dans la fortune amassée par une vieille avaricieuse durant de longues années.

— On m'avait conté différemment tout ce roman, dit d'une voix aigre et dissonante une dame que madame de Revel connaissait assez pour l'éviter toujours ; cette madame de Rosanges, que sa fortune seule a jetée dans le beau monde de Paris, a mené une vie pauvre et obscure jusqu'au moment où ce coup du sort lui a créé une existence à laquelle elle n'avait nul droit.

Madame de Préville, qui venait de s'exprimer d'une manière si tranchante, ne possédait pas le poids que la position sociale de la marquise lui donnait dans le monde, et ne pouvait compter sur des auditeurs aussi bénévoles. L'une était malicieusement perfide, l'autre méchamment impertinente. Mais toutes les deux, par des chemins divers, parvenaient à leur but, celui de faire de la peine. Madame de Revel n'y tint plus.

— On vous a conté tout de travers, madame, l'histoire de mon amie qui serait tout étonnée, elle, si simple, si timide, de se trouver tout à coup une héroïne. Il suffit, au reste, de la voir un seul instant pour comprendre qu'elle a passé toute sa vie dans la bonne compagnie, et dussiez-vous me trouver bien arrogante, j'ai aussi la prétention d'en faire partie.

Madame de Revel poussait si loin le dégoût du mauvais genre, qu'elle éprouvait un frisson élégant en rencontrant madame de Préville; car, bien qu'elle n'osât jamais s'attaquer directement à elle, sa vue seule lui était désagréable.

L'arrivée de madame de Rosanges mit fin à l'entretien dont elle devenait le principal objet. A la

manière dont elle fut accueillie par madame de Séran, on ne se fût guère douté qu'elle éprouvait pour elle cette sorte d'antipathie dont on ne se rend jamais compte à soi-même, parce que l'on serait tout surpris de voir qu'elle porte sur le triste sentiment de notre infériorité morale et intellectuelle vis-à-vis de ceux qui nous l'inspirent. Aussi madame de Séran se surpassa dans la grâce de son accueil ; mais comme ce jeu la fatiguait trop pour pouvoir durer longtemps, elle n'avait pas beaucoup à dire une fois qu'elle avait passé par les formalités de la bien-venue. Octavie conservait quelque chose de bien pur dans l'instinct naïf de ses premières impressions, et sentait que le cœur la repoussait là où les bras semblaient s'ouvrir pour la recevoir. Heureusement son premier regard avait rencontré madame de Revel et monsieur de Lorency.

— Vous ici ! lui dit-elle, en venant aussitôt à ses deux amis, je ne me sentirai plus sans soutien. Et elle leur sourit d'une manière si franche, si affectueuse, que, quoiqu'ils eussent passé leur vie dans le monde, ils s'étonnèrent qu'on eût le courage de l'attaquer.

Malheureusement madame de Préville se trouva assise à côté d'elle, et quoiqu'elle la connût à peine, elle se hâta de dire :

— Nous nous occupions de vous, madame, précisément à l'instant où vous entriez dans le salon, et nos conjectures portaient sur cette lampe d'Aladin que vous aviez trouvée ainsi tout à coup. De grâce, mettez-nous dans le secret, car ce n'est pas à tous que la fortune arrive en un seul jour, quoique tous y prétendent.

— Vraiment, madame, reprit Octavie avec douceur, mais ne pouvant modérer une pénible surprise, j'ai dû m'y prendre bien gauchement avec la lampe d'Aladin; car les trésors qui sont en ma possession n'auraient même pas dû appeler votre attention.

— Si, si, par le temps qui court, reprit madame de Préville. C'est de M. de Rosanges que vous avez hérité, madame ?

Octavie inclina la tête sans répondre.

— Il vous devait ce dédommagement, car on prétend qu'il a été un des plus mauvais maris qui aient jamais existé, et c'est beaucoup dire; mais encore vous a-t-il laissé de quoi oublier ses

mauvaises qualités. Après tout, il n'est rien de tel que d'être riche.

— Mais je croirais qu'il n'est rien de tel que d'être bon, reprit madame de Revel ; avec cela on se console de tout, même du bien-être du prochain.

— Vous avez bien raison, continua méchamment madame de Preville ; il vous a fallu vous refugier dans toute votre bonté pour vous faire généreusement pardonner à M. de Rosbel d'avoir rompu avec votre nièce.

Madame de Revel rougit et resta stupéfaite un moment, tant ce souvenir lui faisait mal.

— Certes, dit M. de Lorency, on aurait mauvaise grâce à lui en vouloir ; cette affaire manquée vaudra à mademoiselle de Revel le rang de duchesse ; et puisqu'elle est à la veille de le devenir, vous pardonnerez cette indiscrétion à votre vieil ami, ajouta-t-il en se tournant vers madame de Revel, que son bon goût avait empêchée de répondre de cette manière, mais qui n'était nullement fâchée d'une vengeance si inoffensive.

Comme toutes les personnes peu généreuses, madame de Preville portait bien loin le culte du succès, et n'eut garde de heurter davantage la

tante de la future duchesse qui allait donner des dîners, des soirées, où elle espérait pouvoir se glisser; et, à tout prendre, elle en avait déjà assez fait ce soir-là, et devait avoir besoin de repos.

La marquise de Séran s'écria d'un air ravi :

— Mais c'est un charmant mariage que Laurette va faire! comment se fait-il que vous nous en ayez gardé le secret, et que j'en doive la révélation d'un ami indiscret plutôt qu'à votre confiance?

Ce mot *indiscret* fut prononcé avec grâce; mais la bonne marquise était charmée de l'avoir laissé tomber.

— Bien que les femmes tiennent beaucoup à leurs propres secrets, reprit gaiement madame de Revel, je suis flattée d'avoir triomphé de l'obstination ordinaire de M. de Laurency à les garder. Le premier mouvement, le laisser-aller sont si rares dans le monde, qu'on est toute fière de les inspirer, et jamais la bonne lance de M. de Lorency ne m'aura rendu un meilleur service qu'en ôtant à l'intérêt de madame de Preville le fardeau de mon inconsolable regret.

Un compliment plus aimable, et, je croirais, plus

sincère, fut aussitôt envoyé à madame de Revel par une dame âgée assise à l'autre bout du salon, et entourée de personnes que lui attachait une longue intimité ou le plaisir d'une conversation qui, peut-être seule en France depuis 1830, continuait les traditions du passé, et en présentait le gracieux coloris. Il fallait que cette femme captivât réellement, et que son esprit, comme celui de madame de Cordanges, fût une dignité; car la fortune et ces distinctions sociales lui avaient failli, et cependant les amitiés lui étaient restées fidèles, apparemment parce qu'elle en appréciait la valeur, et aucun hommage ne l'avait déserté. Son salon, éclairé par la clarté douteuse d'une lampe peu alimentée, réunissait des célébrités qui n'eussent pas aimé à se prodiguer ailleurs, et l'on ambitionnait une place à côté de son fauteuil. Il fallait que cette dame eût quelque chose de bien supérieur à l'esprit pour inspirer un intérêt qui survivait à sa beauté de jadis et à d'autres amorces. Peut-être cela tenait-il à son tact; car jamais personne ne porta si loin toutes les nuances imperceptibles de cette qualité, qui se perd dans les formes de la nouvelle société, où on respecte si

peu les sentiments d'autrui, qu'on s'en dispense sans scrupule. Il n'est pas à croire que le ridicule ou les mauvais penchants eussent échappé à une pénétration pleine de finesse et de sagacité ; mais, à moins d'être provoquée, ses observations ne portaient jamais sur les personnes avec lesquelles elle se trouvait en rapport, et son commerce offrait une sécurité parfaite. Après cela, il ne faut pas pousser l'exigence jusqu'à demander si elle s'imposait toutes ses qualités, ou si elles lui étaient naturelles, si sa bienveillance n'était que de la grâce, son oubli d'elle-même un instinct de bon goût. Il me semble quelquefois que les qualités que l'on se donne valent bien les défauts aimables que l'on recherche, mais auxquels on a l'air de tenir comme à un bel héritage. Ce même instinct se retrouvait dans sa mise, quoiqu'elle fût bien loin d'être à la mode, dans ce qu'elle écrivait, dans ce qu'elle faisait ; je croirais même qu'il la suivait lorsqu'elle se retirait seule dans sa chambre à coucher, tant l'habitude de se commander à soi-même avait prévalu sur les inclinations naturelles. J'ignore si elle eût inspiré rien d'héroïque ; mais, dans les rapports usuels de la vie où

l'héroïsme n'a que faire, rien ne reposait et ne charmait comme elle.

Madame de Revel vit le geste bienveillant qu'elle lui adressait de loin, car il lui était difficile de se déplacer, et se leva aussitôt pour aller auprès d'elle, en faisant signe à Octavie de la suivre. Par une heureuse transition, elles échangèrent les aspérités de l'entretien de madame de Preville et les arrière-pensées de la marquise contre un ciel sans nuages. On fit place à madame de Revel et à son amie auprès de son fauteuil, et la comtesse de Bureton dit aussitôt :

— Voilà ce que c'est d'être infirme, je suis la dernière à vous dire combien le coronet de duchesse ira bien au front si noble de mademoiselle de Revel : car, après tout, on voit bien que l'un avait été fait pour l'autre.

Ces mots, qui effaçaient presque le passé en mettant une sorte de prédestination là où l'on avait cru voir une insulte, furent payés par le reconnaissant regard de madame de Revel, qui aimait passionnément sa nièce, et portait l'orgueil de famille aussi loin qu'il pouvait aller. Elle ne quitta plus le fauteuil de madame de Baranton durant la

soirée, et Octavie y comprit le charme de ce repos moral dont on éprouve le besoin lorsque le cœur a été froissé.

Comme elle ramenait madame de Revel dans sa voiture, elle lui communiqua naturellement les impressions que lui avait laissées le monde qu'elles quittaient.

— Qui eût pensé, dit-elle, que madame de Préville eût jamais vécu dans la bonne compagnie. Un tel manque de tact est chose inconcevable. Elle m'a remis à la mémoire ce mot charmant de madame de Stahl, qu'il y avait des personnes qui marchaient sur les fleurs en s'étonnant de les flétrir.

— C'est trop poétique pour lui être jamais appliqué, ma chère Octavie, reprit madame de Revel; mais, puisque vous aimez la poésie, Italienne que vous êtes, disons plutôt cet aquilon qui va de droite à gauche, renversant tout sur son passage sans se mettre en peine des ravages qu'il amène, du souvenir pénible qu'il laisse; mais pourquoi, si rêveuse et si mélancolique, ma pauvre petite amie, pourquoi votre imagination exaltée s'est-elle laissée aller à voir des mirages dans le monde

moral? Le monde, tel qu'il est, est un désert bien aride, et cependant vous n'irez pas bien loin sans rencontrer des oasis qui viennent rafraîchir votre cœur avide du bon et du beau.

— Je le pense comme vous, autrement je serais trop malheureuse; mais, dites-moi, la fortune, le bonheur, appellent-ils donc toujours des sentiments haineux?

— Toujours, lorsqu'on se laisse aller à cette passion hideuse que l'on appelle envie, la plus laide de toutes les passions, puisque c'est la seule dont on ne convienne jamais. Un homme, que j'ai beaucoup connu, a vu la terre entière déchaînée contre lui du jour qu'il est devenu subitement riche, et m'a avoué que, quoique soldat dès l'âge de seize ans, et initié à tous les mystères de la vie, il n'avait appris qu'alors à connaître la nature humaine, et ne se consola jamais de s'être frotté de trop près à elle. Mais une femme, chère Octavie, peut puiser le bonheur à tant de sources! son cœur renferme un fonds si inépuisable de tendresse, qu'elle peut pardonner, oublier, et échapper au marasme en courant à la recherche

du bien avec tant de soin, qu'elle finit par le découvrir.

— Je vous remercie de me parler ainsi, et surtout je vous remercie d'être aimable et bonne : c'est un premier pas à la réhabilitation de l'espèce humaine, car je voudrais aussi la croire telle que je l'ai connue à l'entrée de la vie.

Rentrée chez elle, Octavie, assise devant sa glace, repassa tout ce qu'elle avait vu et entendu. Ses rêveries la tinrent longtemps éveillée, car elle avait évoqué une lanterne magique dont il n'était plus en son pouvoir de suspendre les représentations variées et rapides. C'est que le monde est tel que l'a peint M. de Custines. Encore peu d'années en arrière, elle eût défini son livre le monde comme il n'est pas. Elle l'eût supposé le jet d'une humeur misanthropique, l'erreur momentanée d'une sensibilité froissée, et aurait cru qu'il n'avait pas assez cherché. Elle comprit alors M. de Custines démasquant une société qu'il méprisait vitalement. Elle comprit lord Byron méconnu, le cœur en sang, qui, fier comme le Gaulois abattu, décochait une flèche au ciel même et faisait de don Juan l'expression satanique

du monde qui avait tari la source du beau et de l'idéal dans ce sein qui en était altéré.

Et qu'avait-elle gagné à voler de ses propres ailes, cette pauvre Octavie dont les paroles interprêtaient si fidélement la pensée. Prodiguant au premier venu les trésors de sa bienveillance, il n'était pas nécessaire de la captiver par quelque attrait de l'esprit. Illuminant tous les objets du reflet de son propre éclat, les fleurs que sa main seule répandait avec tant de profusion avaient momentanément comblé l'abîme qui existait entre elle et ceux qu'elle rencontrait dans le monde. Mais chacune de ces fleurs flétries lui présentait une illusion déflorée, une déception poignante, un mécompte inattendu. Et le plus amer était ce scalpel social qui retournait sa pensée, se la faisait livrer toute entière pour payer d'un sourire de doute ou d'incrédulité ses plus généreuses inspirations. Mon Dieu! ce sourire, ce doute, lorsque l'on se donne telle que l'on est sans se rien réserver!

Et alors! oh! alors, elle se rejetait dans ce passé si souvent, presque toujours évoqué avec charme par nos souvenirs. Il en est de notre existence comme de celle de l'homme déchu, legs qu'il nous

a fidèlement transmis. Et nous aussi nous entrevoyons un paradis perdu; car, plus ou moins, certaine époque de la vie s'offre ainsi parée à notre imagination. C'était lorsque le besoin d'appui, de protection a jeté sur notre route cette tendresse active, bienveillante, désintéressée, sur qui notre ange gardien se repose avec sécurité du soin d'écarter le caillou qui eût pu nous blesser!

Paradis du cœur enlevé à son bonheur! amitié de l'enfance égarée dans le tourbillon du monde et du siècle! Amitié, tendresse, amour, culte, mélancolie, revenez à moi! Que de fois l'arrière regard porté sur elle m'a fait souhaiter ardemment de m'appliquer la réponse concise d'un pâtre espagnol aux questions d'un Français relativement à ses brebis : « Ici elles paissent, naissent et meurent. »

Isolée de tous les siens, et déjà pleurant sur des tombeaux, elle répétait bien souvent : Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie.

Quelques mois après la promenade aux Champs Élysées dont il a été question, M. d'Arançai et M. de Florville, son inséparable, faisaient leur entrée dans un de ces salons de Londres où la moitié

des gens entre et sort sans se donner la peine de chercher le maître la maison. La politesse vraiment française de M. de Florville ne l'en aurait pas volontiers dispensé ; et, quoiqu'il se fût fait un point d'honneur de ne jamais louer les Anglais, on lui surprenait des passe-droits, si répétés à cet égard, qu'on se plaisait à voir le bon naturel frayant ainsi sa route au travers des préjugés. Ici encore il trouvait à faire exception au maître de la maison qui, disait-il, était Écossais, et avait quelque chose de plus chaleureux qu'on ne le rencontrait généralement en Angleterre. Personne heureusement n'avait pris à tâche de relever que M. de Florville émettait ce cas exceptionnel à chaque occasion. M. d'Arançai fut saisi au vol par le gentilhomme qui donnait la fête.

Quelle fut sa surprise de lui entendre dire : — C'est vous ! enfin, vous voilà M. d'Arançai. Il y a ici une dame de vos compatriotes qui m'a fait engager ma parole d'Écossais que je vous mènerais sans retard auprès d'elle. C'est une ancienne connaissance.

Le stoïcisme de M. d'Arançai était un peu comme l'*invulnérabilité* d'Achille ; il n'avait précisément

pas enveloppé son cœur, peut-être en approchait-il, mais il avait encore du chemin à faire. Aussi ce cœur, créé pour accueillir avec battement chaque sensation aimable, se dilata à l'idée d'une patrie absente dont il allait entendre parler. Il voulait demander son nom ; mais le gentilhomme avait disparu, et se débattant sous la vivacité des émotions avec lesquelles il allait au-devant d'un souffle de la patrie, il appliqua soigneusement son lorgnon sur ses yeux, et se décida à tout devoir à lui-même. Sa maraude lui valut la rencontre de bien jolies tailles, de cous de cigne, des cheveux, des traits de chérubin, enfin, un ensemble qui m'a souvent fait imaginer que les Anglaises étaient moulées pour faire plaisir aux yeux.

Dans un coin du salon, une femme, excessivement parée, causait avec deux Anglais d'une manière vive et animée. L'un était un savant, connu comme tel de M. d'Arançai ; l'autre un jeune homme qui, tout en écoutant cette femme, ne saisissait pas assez vite ce qu'elle disait, mais se plaisait à sa manière de l'énoncer. Quelques sons, parvenus aux oreilles de M. d'Arançai, réveillèrent soudainement une série d'associations tenant

à tout un passé écoulé dans sa patrie. Il se croit le jouet d'un songe, et à peine se fut-il approché, qu'un de ces messieurs s'empressa de dire :

— Pour le coup, c'est bien M. d'Arançai. Ce sera moi qui vous *représenterai* à madame de Rosanges.

Octavie, car enfin il faut les mettre en présence, Octavie tourne vivement la tête, tend les deux mains à M. d'Arançai, et dut rendre grâces à la puissance d'émotion qui étouffa le cri arraché par elle. Les deux Anglais se hâtèrent de céder la place à son ancien ami, avec cette délicatesse qui les distingue généralement.

— M. d'Arançai ! dit-elle, et quelques larmes furtives tombent sur les dentelles dont se compose sa parure. Afin d'en dérober la trace, tant soit peu ridicule dans un bal, elle porte avec précipation son bouquet à ses yeux, et de si pures larmes mêlent leur fraîcheur à celle de ses fleurs. Son action se ressentait des deux natures dont était composée la femme artificielle qui pactisait avec le monde et son luxe, la femme couverte de dentelles, et la simple, la vraie Octavie, qui recourait à un bouquet pour cacher ses fraîches larmes.

Ému comme elle en cet instant, M. d'Arançai n'en fut pas moins le premier à se remettre.

— Madame, lui dit-il, vous retrouver, et toujours la même, sont deux bonheurs à porter à la fois. En est-il autant de nos amis communs? daignez me mettre au courant.

— Ils vous croient en Amérique. Vous y êtes resté si longtemps; moi-même je vous y cherchais encore. Je n'ai été désabusée que ce soir, et me voilà ravie de penser que la mer ne nous sépare plus. C'est beau, la mer, mais bien triste comme barrière entre amis.

— Prenez bien vos précautions, je ne vous la laisserai plus franchir. Il me semble que j'aurai, pendant tout une année, des détails à vous demander. Quant à ceux dont vous seriez l'objet, laissez-moi m'en reposer sur cet air de bonheur qui vous pare si bien.

— Bonheur! s'écria Octavie, avec un son de voix qui jurait suffisamment avec ce mot et ses promesses. Mais elle se hâta d'ajouter en riant: J'ai dû emprunter cette figure à l'un des très-heureux habitants de Francfort où j'ai fait quel-

que séjour. Nulle part je n'ai rencontré de faces aussi réjouies.

— Ainsi vous avez voyagé.

Leur conversation devint de plus en plus intime, et fut interrompue par l'apparition de M. de Florville à côté d'eux. Il fit en un instant la connaissance de madame de Rosanges, et l'on peut se figurer sa surprise, en se rappelant la conversation des deux amis.

— Madame, s'écrie M. de Florville, nous vous croyions sous de tout autres ombrages, lorsque nous parlions de vous l'autre jour.

— On ne quitte certainement pas l'Italie avec plaisir; je m'y étais fait une patrie, elle touche de si près à la mienne.

— Mais madame est Française, reprit M. de Florville, qui n'imaginait pas qu'on pût adresser un plus beau compliment.

— Non pas! non pas! s'écria vivement Octavie, laissez-moi réclamer toujours et partout mon titre de Savoyarde. Si vous m'aviez rencontrée faisant danser une marmotte, je crois que j'aurais encore sollicité votre admiration et non votre indulgence en sa faveur.

Elle jouait avec son bouquet en disant gaiement ceci. M. de Florville, se rappelant qu'elle devait avoir une jolie main, s'avisa de la remarquer.

— Madame, demanda-t-il tout d'un coup, êtes-vous allée bien souvent aux Tuileries?

— Tant et plus, car je les adore.

— C'est généreux. Vous y avez certainement perdu quelque chose?

— Vous faites mes comptes mieux que moi-même. Au fait, je suis si distraite.

— Et vous aviez des distractions aux Tuileries, demanda M. de Florville d'un air qu'on ne saurait définir.

— Je hais les mystères, car je n'y entends rien.

— Madame! j'ai eu ma possession le gant d'une main comme on n'en a pas. Le nom d'Octavie est mis dedans.

— C'est mon gant, mon gant, s'écria joyeusement madame de Rosanges. On eût dit un collier retrouvé.

— Et croyez-vous, ajouta M. d'Arançai, que j'aie eu la maladresse de tenir entre mes mains un objet à vous, d'y lire votre nom, et de ne pas

vouloir comprendre que cette Octavie, que je voyais monter en voiture, était madame de Rosanges.

— Vous étiez donc si près de moi ; et moi qui me vante d'avoir des pressentiments !

Ici encore, M. d'Arançai eut un de ses rares, mais rayonnants sourires. Il se tourna brusquement vers son ami et dit :

— Florville, il faut l'avouer, vous êtes un magicien.

— N'étais-je pas sûr que nous la retrouverions, s'écriait Florville le lendemain de cette soirée à événements. Je ne me serais pas morfondu une quinzaine de jours aux Tuileries et aux Champs-Élysées, si cette femme avait voulu retourner sa petite tête lorsque nous la suivions avec tant d'empressement à Paris.

— Mais n'a-t-elle pas protesté qu'elle ne s'en était nullement aperçue?

— Vous êtes bon enfant, vous ! est-ce que les femmes conviennent de ces choses-là ?

— Pas toutes, en général ; mais celle-ci, toujours, et de tout.

— Si vous les connaissiez comme moi ! A peine l'eus-je approchée après que vous lui aviez parlé,

que j'ai vu à son regard que la petite friponne n'avait rien oublié. Elles sont toutes coquettes avant l'heure qui les voit naître !

M. d'Arançai se rappelait très-bien ce qui était échappé à madame de Rosanges ; mais il ne mettait jamais son amour-propre aux prises avec celui des autres, et peut-être encore cédait-il au sentiment plus aimable que lui inspirait la bonne Octavie. Il connaissait trop les Français pour ne pas savoir que le moule quasi-uniforme dans lequel la nature a jeté les femmes de leur pays est le *criterium* qui dirige leur opinion à l'égard du sexe des autres contrées, et il écouta patiemment la suite des observations de M. de Florville.

— Notre bonne promenade aux Tuileries, disait-il en riant et en se frottant les mains, tout au moins n'a-t-elle pas gâté mes affaires.

— Vos affaires? reprit M. d'Arençai, étonné tout de bon cette fois-ci. Quelle espèce d'affaires pourriez-vous avoir à démêler avec madame de Rosanges?

— Allons, n'allez pas faire le jaloux, car, voyez-vous, dans un cas comme celui-là, je suis trop de vos amis pour gâter les vôtres. Cherche-

riez-vous à plaire à cette dame? cela en vaudrait la peine; elle est très-riche, indépendante, fort agréable ; je vous promets de me retirer à temps.

Ceci était prononcé avec un grand sérieux, car, reposant sur les myrthes de ses conquêtes passées, M. de Florville projetait sérieusement celle de madame de Rosanges.

— Il est fou celui-là, aurait pensé un Anglais.

M. d'Arançai trouva que c'était d'un si bon français, qu'en faveur de la pureté de grammaire il pardonna l'anachronisme du bon Florville.

— Eh non ! mon cher, je vous laisse le champ libre, et m'en vais faire sans jalousie des vœux pour vos succès. Je porte de l'amitié à madame de Rosanges, et n'en dépasserai jamais les bornes. A tout prendre, nous avons peu de chances de réussite, placés comme nous sommes en regard des Anglais. Mon cher, c'est donc le pays des Lovelace, des Grandisson, des Granville-Beauclerc, et, entre nous soit dit, je croirais Octavie un peu romanesque.

— Elle a trop de bon goût pour nous préférer ces sauvages Anglais. Savent-ils seulement parler aux femmes? à moins, peut-être, ce Granville

Beauclerc dont il était question. N'était-il pas français du côté de sa mère?

— Mon cher, miss Edgeworth n'a point eu cette courtoisie-là. Il était anglais de père et de mère, reprit M. d'Arançai avec son calme parfait.

— Mais aussi pourquoi mêler miss Edgeworth là-dedans? Nous avions à Paris un Granville, charmant garçon, ma foi; il aurait pu tourner la tête à mille femmes en un jour.

M. d'Arançai était supérieur à ce commérage de bonne compagnie, d'aller conter de but en blanc aux uns l'histoire des autres; et encore en savait-il tant de ces histoires, que celle d'Octavie avait bien pu lui échapper. Et qu'est-ce, à tout prendre, que cet épisode d'une vie de femme, que je décore d'un titre si pompeux? Hélas! n'ont-elles pas toutes, plus ou moins, de tels détails à donner? d'abord l'insignifiance de l'époque qui précède le mariage, but inné des mères, des tantes et des filles dominées par la terreur de voir l'épithète de vieilles attachée prématurément à leur nom, cet état le plus indépendant, le plus heureux de tous lorsqu'on sait le porter avec goût.

Mais nous ne sommes jamais satisfaits de notre partage. J'ai vu la femme mariée envier le sort de l'heureuse vieille fille, et celle-ci pousser des soupirs douloureux à l'inspection du sien, l'appelant l'état naturel, la vocation de son sexe.

Venez toutes à moi, femmes infortunées qui portez sur vos épaules meurtries le joug tranchant du mariage. Il en est de vos sentiments froissés comme des cordes d'une harpe éolienne que la brise la plus légère fait vibrer. Je crains de toucher à un seul de ces anneaux de la chaîne de sympathie et de douleur qui nous unit toutes depuis le couchant à l'aurore, de peur qu'il n'en résulte un son trop pénible à mon cœur et au vôtre. Vous m'entendrez aussi, vous souillée, flétrie, avec le pli du remords sur un front jadis siége de la candeur, mais à qui un souvenir plein de charme et de regret ramène parfois l'image de votre première innocence. Ah! dites-moi, pauvre colombe égarée sur cette route d'exil et de misère, n'était-ce point votre mari qui éteignit la flamme sacrée du foyer domestique, et dépouilla de sa sainteté votre nid nuptial? Il couvrit de ridicule les devoirs qu'il foulait aux pieds, et se mo-

qua des jeunes et jolies larmes qui honorèrent ses premières infidélités, de vos joues pâlies aux veilles, à la douleur, jusqu'au moment où un consolateur dangereux les fit rougir. Ah! puisque vous n'avez point abjuré ce modeste attrait, prenez garde de le prostituer aux yeux d'un monde qui ne saurait vous comprendre, car l'indulgence n'y appartient qu'à quelques âmes d'élite qu'il n'a point contaminées. Venez à celui qui pardonne tant, car il connaît tout. Appelez-y le moteur de tant de mal, de tant de pleurs, qui triomphe ici-bas sur toute une destinée brisée, tandis que vous, jetée comme une proie au-devant du malheur, devriez succomber aux censures et à la réprobation. Dieu est donc si juste! As-tu veillé, dira-t-il au mari coupable, sur la sainte innocence dont je t'avais nommé le gardien? Tu as fait tourbillonner comme une paille légère les plus profondes émotions de la femme, tu les a éparpillées aux vents, à l'orage, je te rejette comme tu l'as rejetée elle!

La femme du monde a du moins son tourbillon qui emporte ses chagrins, ses plaisirs factices qui recouvrent ses peines, comme le rouge cache sa

pâleur en rendant quelque éclat à ses yeux abattus. Mais que reste-t-il à la compagne de l'homme à la fois brute et tyran, qui la confine dans une solitude offrant les ennuis du cloître et aucune de ses douceurs? Là, peut-être, elle eût rencontré une amie, un échange de pensées, la paix à défaut du bonheur. Isolée dans son intérieur, elle n'a de distraction que les tracasseries domestiques, les soucis du ménage, le frottement d'un être abruti par le contact de ses inférieurs. Chez le brute campagnard, la femme est l'anneau intermédiaire entre lui et le bétail qu'elle doit soigner. L'absence de toute moralité signale leurs rapports; la facilité de les satisfaire ôte tout frein au mari, et plus d'une Agar aux bras rouges humilie Sara en sens inverse de l'Écriture.

J'entends le même cri sous le vigwam du sauvage, dans la hutte du Lapon, dans le sérail du grand Turc, sur le trône de Louis XIV. Je soupire avec Indiana et Valentine, ces types gracieux de notre ordre social, et je cherche à comprendre comment la femme, modèle d'abnégation et d'amour, porte seule le poids de l'organisation vicieuse, qui a voulu la soumettre au tyran qui

révolte tous ses sens et son cœur. Cette question rentre peut-être dans le problème non résolu de la destinée humaine, où tant d'anomalies choquent notre ignorance. La religion chrétienne a relevé la femme de son premier état de dégradation, la chevalerie l'a idéalisée, et le donjon féodal n'en a pas moins vu des victimes. L'imagination lui a créé une auréole, et la réalité en est restée au même point d'impuissance.

Octavie fut donc mariée parce que c'est la règle qu'une fille le soit. Elle aima son mari parce qu'il a été dit ou établi que la femme doit toujours prodiguer cet amour, ce dévouement qui débordent hors de son cœur, et qu'encore est-il si naturel de le donner au mari qui vous ôte à votre mère, à vos amis d'enfance, à tout ce que vous avez vénéré et chéri, qui brise tous ces liens, parce qu'il forme seul le tissu de votre nouvelle affection. On l'aime encore, car il est bien rare qu'un mari, quelque méchant qu'il soit, se montre tel dès le lendemain de ses noces, que la nouveauté, la possession exercent un empire plus absolu sur les hommes que sur nous. Mais il est également dans la nature de changer plus vite, et où sont les lois,

les garanties sociales qui protègent la femme contre l'inconstance du mari, et les maux infinis qu'elle entraîne? Hélas! la mère change-t-elle pour son enfant, le frère cesse-t-il d'aimer sa sœur s'ils ont été élevés à se chérir, notre amie nous abandonne-t-elle jamais ? Aucun contrat social n'a constaté ces obligations, et cependant elles sont si rarement enfreintes. Qu'était-il donc, ce M. de Rosange qui gâte ainsi toute une destinée? Il n'était saillant ni par ses vertus ni par ses vices. Les unes et les autres étaient subordonnés à ses passions, et celles-ci n'avaient point le frein salutaire des principes qu'une éducation négligée, commune, ne lui avait point inculqués. Il allait et venait comme sur un sable mouvant, succombait au mal, au vice, à une généreuse inspiration avec la même facilité, la même absence de réflexion, selon qu'elles lui étaient offertes par l'objet qui maîtrisait momentanément sa volonté errante, fixe sur un seul point, sa passion du moment. Il y a, dit-on, de ces femmes bornées, communes qui prennent le haut bout en ménage et ne s'en désistent plus. Heureuses créatures! La femme douce, craintive, supérieure est toujours la partie humiliée et souf-

frante. Pourquoi ? C'est une de mes énigmes. Peut-être que ce contact de force brute et d'intelligence inférieure comporte plus d'harmonie que l'éternelle lutte de la beauté morale avec elle qui amène dans le monde le désordre qu'elle combat. Lutte jusqu'à présent indécise entre les gouvernements et les individus.

Dans sa sphère si simple, Madame de Rosanges, eut sa part du mal universel. Elle se débattit longtemps sous le poid de plomb qui minait son existence. Quelquefois le beau rayon de son intelligence italienne jetait un éclair sur les ténèbres de l'âme de M. de Rosanges. Il souriait, concevait confusément l'idéal d'une supériorité morale; le sein d'Octavie accueillait une espérance aussitôt évanouie. Tout passait comme l'éclair sur l'esprit de M. de Rosanges. Il était si fantasque qu'on ne répondait de la durée d'aucune de ses impressions. C'était tantôt un être cordial, ouvert, presque bienveillant; l'instant d'après il apparaissait le front chargé de soucis, prodiguant l'humeur, l'outrage et l'injure. Cette résignation que l'absence totale du bonheur inspire si vite glaça les sensations aimantes d'Octavie; elle refoula sa douleur, ses es-

pérances déçues dans son cœur tout en sang, et se mit à sourire du sourire de la patience vis-à-vis de la douleur.

Elle priait Dieu de mettre un terme à des jours qui n'étaient qu'un ruisseau alimenté de ses seules larmes. Il lui restait une dernière épreuve. M. de Rosanges, dégoûté d'un objet qui cessait d'être nouveau, incapable de ce sentiment sympathique qui remplace les premiers élans de la passion, donna dans une crapule ouverte et la maltraita, la fit maltraiter par ses maîtresses; car la femme à qui l'attachait un nœud si saint n'était désormais que l'obstacle importun placé entre lui et ses nouveaux désirs.

L'homme du monde l'eût comblée d'égards et eût mis le plus profond secret dans ses honteuses folies; l'homme grossier s'y livra ouvertement, l'outragea en sauvage; l'homme à passions violentes les éprouva sans remords. Il priait Dieu, jeûnait et courait de là adorer ses maîtresses; car il était un si étrange amalgame de choses contraires, que l'analyser eût rebuté un chimiste.

Retiré à Milan avec une de ses belles, il finit par la promener par toute l'Italie, et dès long-

temps on n'en entendit plus parler. Octavie respira. L'absence, c'est une mort civile pour la douleur. Cette dernière situation avait failli lui ôter la raison. J'entends venir les objections sur le prix à attacher aux rapports d'un mari qu'on méprise malgré soi. Hélas! ces rapports sont peut-être le seul lien qu'il y ait entre l'homme, créature matérielle, et la femme, œuvre pure, abstraite, la partie intellectuelle de la création. Elle domine, assujétit par là seulement cet être indomptable, par fois féroce, et base sur la seule habitude la durée de leur relation.

Un coup de foudre, tombé du ciel même comme pour nous dire que dès ce monde il fait justice, frappa M. de Rosanges au sein de la débauche. Une humeur mal guérie, s'étant portée sur ses yeux, le priva de la vue. Sa dernière maîtresse n'eut pas scrupule à l'abandonner; elle en éprouva tout aussi peu à emporter son argent. C'était près de Pavie. Heureusement il se rappela un ecclésiastique français, ami de toute sa famille, qui demeurait à Pavie. Ce respectable abbé, type de ces prêtres français qui sont, généralement parlant, le modèle du clergé, le prit chez lui; et comme

M. de Rosanges était plus ou moins indifférent aux individus de sa famille, vrais types d'égoïsme et d'airs empruntés, mais dépourvus de vraie noblesse, l'abbé de Benilly ne trouva, tout en s'adressant à elle, que madame de Rosanges qui voulût le comprendre. Elle jouissait alors, grâces à un oncle, d'une modeste indépendance, dans un pays tel que la Savoie, où tout est bon marché, et s'y était fait une existence agréable, en noyant dans un complet oubli son mari et son mariage. A la lecture de cette lettre elle se réveilla d'un songe, et, sans réfléchir qu'elle allait se mettre au pouvoir d'un tyran rendu furieux par l'infortune, la bonne et généreuse Octavie fit ses préparatifs de départ, réunissant tout son avoir pour le partager avec lui. Cette fois-ci tout au moins le Ciel ne le permit pas. On ne peut se figurer les tourments qu'elle eût endurés de la part d'un maniaque exaspéré, insensible à la noblesse de son procédé, qui se fût vengé de ce qu'elle valait mieux que lui ; un être qui, éloigné de la bonté des aveugles, eût été méchant comme un fou. Réduit au dernier degré de malheur, M. de Rosanges apprit dans son modeste réduit que, grâces au testament

d'une tante restée en France, qui l'avait préféré à toute sa famille, parce qu'elle était une sotte femme, il héritait de toute sa fortune qui passait pour très considérable. Une révolution terrible s'opéra dans son être; le sang lui porta violemment à la tête; il eut cependant des intervalles lucides, et, influencé par le pieux abbé et un avocat de mérite, il fit à madame de Rosanges la donation absolue de toute sa fortune. Si le cas n'avait pas été si pressant, les représentations de l'abbé si chrétiennes, celles de l'avocat si justes, il est à croire que jamais son méchant caractère ne l'y eût décidé. La crapule dans laquelle il s'était plongé lui avait ôté toute lueur de sentiment; il enviait à sa victime de jadis son heureuse indépendance; et combien, à plus forte raison, lui eût-il envié cette fortune qui allait vraiment lui donner du prix! Il signa, mourut, débarrassant le monde et sa femme d'un être vraiment inutile et nuisible.

Octavie arriva après les funérailles. Son cœur se serra; elle regretta en lui un amour de jeunesse, un dévouement de quelques années, et eut quelques larmes à lui donner. En vérité, madame de Rosanges, vous étiez plus que bonne. Je ne re-

grette jamais les méchants quand ils s'en vont de ce monde, où seuls ils gâtent le bonheur mis à notre portée. La mort est un terme aux maux que nous faisons, à ceux qu'on nous inflige. Il est fort heureux que le Ciel soit moins philantrope que la terre, et qu'il ne l'ait pas abolie, elle qui met quelquefois un frein au vice et l'arrête en pleine carrière. J'en ai fini avec ce bon M. de Rosanges, qui avait fait tant de mal dans sa vie, tant de bien à sa mort, et n'y reviendrai plus.

Sa chaîne de forçat est brisée, elle est libre ! Il faut avoir gémi sous la main d'un tyran au cœur de fer, avoir vécu incomprise, dédaignée, pour se figurer l'ivresse que nous apportent ces chaînes tombées. Le papillon échappé aux cruelles expériences des enfants, l'alouette retenue en cage retournant à son nid, la nation qui secoue ses fers et joue avec leurs tronçons, concevront les transports de la pauvre Octavie. « O mon Dieu, je suis libre ! se disait-elle ; quel poids immense vient de se retirer de dessus mon cœur ! » et à la lettre, elle, étouffant si longtemps, respirait enfin. « Plus de mari ! disait-elle ; oh ! jamais de mari ! » J'ai vu des gens qui se trouvaient mal à la vue d'un chat ;

le nom de mari faisait le même effet sur Octavie. Un complet oubli recouvrit les torts de M. de Rosanges ; sa femme n'en parla jamais, car c'était un de ces retours qui vous crispent les nerfs, et je crois qu'elle finit par oublier jusqu'à sa physionomie.

Elle est libre! elle est riche! les deux seules réalités de la vie qui en constatent tout le bonheur. Riche! Oh! que d'amis vous donne la fortune! non pas de ces vilains parasytes qui viennent dîner avec vous, et qui désertent au premier coup du malheur, mais de ces amis qui vous inscrivent dans le ciel. Elle a plus à offrir que le verre d'eau; elle peut couvrir, réchauffer, soulager. « J'ai de quoi donner! » disait Octavie, et ce seul mot était toute une félicité. « J'ai de quoi me parer, ajoutait-elle encore. » Ce plaisir n'était pas perdu. Octavie était fort élégante : se refuser une parure devenait une privation.

Son bon oncle, venu à son secours, fut comblé par elle. Aucun petit bien qu'on lui avait fait jadis ne fut oublié. Elle jouit avec délices en rappelant, récompensant, prévenant.

Voilà enfin quelqu'un d'heureux, quelqu'un se reposant dans un bonheur complet de ses longues

souffrances! Je juge cependant du caractère, de l'intérieur de l'homme par son sourire, et tiens cette règle d'une très-jeune amie à moi. Elle combattait gaiement ma routine du regard, ce soi-disant miroir de l'âme. « Combien de fois, disait-elle, on louche, on a le vue basse, et alors où en êtes-vous de votre méthode? Tout l'homme est dans le sourire. » Elle insistait spécialement sur certain coin de la bouche, et prétendait que tout le caractère s'y était refugié. Si j'applique le principe de cette aimable Lavater au sourire d'Octavie, dont on avait tant parlé, il y a bien quelque chose qui ne m'y plaît plus autant. Un seul moment de solitude et de rêverie jette une empreinte si douloureuse sur sa figure, qu'elle me rappelle ces roses, ces jasmins qui viennent sur un tombeau, et cependant tout était vie et gaieté apparente en elle.

M. d'Arançai, exilé du Piémont pour avoir pris une part trop active aux derniers événements de l'Italie, soupirait loin d'elle, et s'attacha insensiblement de plus en plus à celle qui lui en parlait sans cesse. Il n'était point dans la nature de M. d'Arançai d'éprouver une passion ; il prenait

ses impressions pour des sentiments, et s'y abandonnait de peur d'avoir à les combattre, la seule et unique lutte qu'il eut eu à soutenir ayant épuisé toute l'énergie de ses facultés. Personne n'avait poussé plus loin le *dolce far niente* moral, et s'il s'occupa de madame de Rosanges, c'est qu'elle se trouvait là précisément à sa portée; s'il la rechercha, c'est qu'il la vit recherchée, autrement, elle eut passée inaperçue auprès de lui, car il se prenait à l'éclat de la grenade, et ne s'arrêtait pas au parfum du réséda. Quelle distance de sensations entre lui et la femme qui fût allée pour lui au bout de l'univers, suivant toujours sa première impulsion, car cette impulsion était belle et bonne; tout comme lui, la suivait jusqu'au bout d'un salon et entendait discuter, avec une grande froideur intérieure, des sujets deconversation qui soulevaient la généreuse indignation de madame de Rosanges.

On l'a dit souvent, l'a-t-on assez répété, que l'Angleterre était le pays des anomalies, depuis le sommet jusqu'au dernier degré de son échelle sociale. La traite des Nègres abolie, l'indemnisation des colonies mises en regard de l'oppression de l'Irlande, sa liberté opposée à son manque d'éga-

lité, son adulation à l'égard du pied de sa petite reine, et les pages trempées de fiel et de bourbe qui déshonorent toute la maison de Brunswick, quoique peu honorée, d'ailleurs; des pages écrites par une femme nourrie du pain de la princesse de Galles, par une Anglaise qui, dans ce cas-ci, n'a pas su concilier le principe que j'ai entendu énoncer à l'une d'entre elles, comme quoi le mal n'était pas un mal en lui-même, mais que la honte qu'il entraînait, était ce qu'il fallait éviter. On discutait un jour, en présence de madame de Rosanges, toutes ces questions et autres, et on vint à celle qui agite toujours nos fibres continentales, la honte d'un mari rendue publique dans ses menus détails, payée à prix d'or, et déversée à jamais sur celle qu'il a peut-être poussée à l'oubli du devoir. Aucune amie n'osait élever la voix en faveur de l'amie absente et accusée, la défendre; c'était aggraver ses torts, ou y participer, car, être défendue, est ici un malheur, défendre, une gaucherie. Ainsi le plus beau sentiment de la nature humaine, refoulé bien en arrière, cédait aux lâches calculs d'une pudeur imposée; ainsi la femme modeste, accomplie, perdait son droit

de se porter comme l'égide de celle qui avait pu faillir. Madame de Rosanges se taisait, mais son silence avait une expression si pénible, que le bon Florville qui, en général, ne voyait que la surface des objets, l'en aima davantage. M. d'Arançai ne lut pas dans sa physionomie, mais comme homme du monde, il apprécia l'approbation de ce silence. On discuta encore les torts de la personne tombée, et quelqu'un ajouta qu'il était trop tard, si même elle secouait la fatale léthargie où elle s'était assoupie.

— Jamais trop tard, pourvu qu'on se réveille, dit une douce voix de femme étrangère, qui, comme madame de Rosanges, avait écouté, sans mot dire, l'histoire du procès. Tous les regards se tournèrent vers elle ; ce qu'elle lut de sympathie, d'amitié subite dans celui de madame de Rosanges, dut la consoler de la surprise ou de la désapprobation du reste de la société. La conversation en resta là, et on laissa du moins en paix la victime désignée, tout en présageant dans la charité de leur consternation la chute de la généreuse créature qui seule avait osé élever la voix en sa faveur. Madame de Rosanges regretta intérieure-

ment que ce ministère d'ange n'eût point tenté M. d'Arançai. Quant à Florville, qui n'aimait pas à disputer avec les *sauvages insulaires*, il ne les en aima pas davantage pour les avoir entendus publier les méfaits d'une jolie femme, mis sous la sauve-garde de tout galant homme.

Rien ne désabusait la pauvre Octavie, car elle s'était tout de bon attachée à M. d'Arançai, et savait ou ne savait pas comment cela lui était venu. Rien ne désabusait non plus M. de Florville, qui passait sa vie chez elle, ne lui demandait rien, lui apportait des bouquets, et se croyait payé par un sourire. C'était vraiment vivre des miettes qui tombent de la table du riche; mais de tous les genres de mendicité, en voilà un qui ne déshonore pas; car, grâces à ses illusions, il vous rend heureux comme un roi, allais-je dire, et on eût pleuré sur M. de Florville; non comme un amant, personne n'aura à le plaindre. Octavie aimait dans Florville l'ombre de M. d'Arançai.

Il la voyait beaucoup dans le monde, ou très-entourée chez elle, et, modeste comme on l'est rarement, doué d'assez de quiétude pour redouter une passion et ses orages, il n'attisait en rien

celle-ci, et se laissait aller tout doucement au courant de sa destinée. Que risquait-il ? Quelquefois sa modestie l'emportait si loin, qu'il croyait que Florville était préféré, vu le plaisir que madame de Rosanges éprouvait à le voir.

Il jouissait néanmoins de toutes les heures d'Octavie, et on en comptait peu qui eussent échappé à cette prise de possession. La voyant si rarement seule, il comprenait mieux le charme de ces moments enlevés à main armée au monde ou aux plaisirs. Un soir, une migraine très-forte ayant fait décliner toutes les visites, M. d'Arançai revint encore à l'heure où elle était totalement passée, et fut admis. Madame de Rosanges venait de quitter sa chambre à coucher, avec les cheveux négligemment rattachés, vêtue d'une simple mousseline, rappelant plus que jamais à M. d'Arençai Octavie dans la première fraîcheur de sa jeunesse.

— Je vous devais une indemnité, lui dit-elle, car vous êtes venu bien des fois demander de mes nouvelles : aussi vais-je vous offrir de la fleur d'oranger, et tous les ennuis d'un tête-à-tête avec quelqu'un qui a manqué perdre la sienne, tant

j'y ai eu mal. Vous voyez que je ne me ruine pa en générosités.

— Ni moi en exigence, madame, car je n'en ambitionne pas davantage; mais comme vous avez dû souffrir! ajouta-t-il, en attachant sur elle un de ces regards dont on couvre la femme avec qui l'on sait souffrir quelquefois.

Madame de Rosanges rougit en s'en apercevant, et engagea M. d'Arançai à occuper un fauteuil placé près de sa chaise longue.

— Comme cette mise blanche vous va bien! et que de souvenirs elle évoque en un instant! les femmes devraient toujours se mettre en blanc; il me semble que cette couleur est une émanation de simplicité, de pureté, leurs charmes les plus touchants.

Et il fixait encore Octavie, qui éprouva un moment de ce gracieux embarras dont M. d'Arançai se plaisait à jouir.

— Afin de lui donner le change: j'ai eu tort de me mettre ainsi, reprit-elle; nous avons de si anciens souvenirs, qu'autant vaudrait les faire mourir de vieillesse une fois pour toutes, pour qu'il n'en fût plus question.

— Mais, madame, s'écria M. d'Arançai piqué, je les garde tous pour moi ; le long intervalle qui a suivi nos légers rapports a dû les faire mourir pour vous faute d'aliment.

Octavie répondit avec beaucoup de douceur que le plaisir qu'elle avait manifesté en le voyant était le meilleur garant de la force du lien qui attachait son départ à son retour.

M. d'Arançai n'osait se prosterner devant elle ; il l'eût fait volontiers : mais convenir sur-le-champ de son tort, est pour l'homme, ce tyran vaniteux, une sorte d'expiation.

— Pardon ! j'ai été un fou. Il est bien simple que vous me rendiez tel. Je ne sais ce que je prétendais, pas même vous faire une querelle, car je jouis trop de votre charme d'ange, de l'absence de tempête dans nos relations.

— Et cependant que de fois vous m'avez qualifiée *de femme orageuse* ! Oh ! si j'allais à mon tour souffler sur nos vieilles rancunes, il y aurait de quoi vous haïr.

— Hélas ! non, madame ; ai-je jamais été assez heureux de mériter un sentiment aussi vif de vo-

tre part. On dit généralement que pour être haï, il faudrait avoir été aimé.

M. d'Arençai s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit. Octavie, interdite, souriait cependant, et lui dit légèrement :

— Mais vous en êtes-vous jamais donné la peine ou le soin ?

— C'est une de mes belles actions ; je vous ai vue entourée de devoirs, et sincèrement attachée à les remplir. Honte à l'homme qui induit à leur oubli. Depuis... pardon, madame... le même respect, le même désir de vous voir à cette hauteur m'ont tenu éloigné de vous.

Une très-forte émotion colora les joues d'Octavie.

— Aussi, poursuivit M. d'Arançai, ai-je tous les regrets d'un bien perdu sans en éprouver de remords. Que de fois, enviant peut-être ceux qui osaient vous tenir un autre langage, j'ai eu l'héroïsme de m'en abstenir.

— Et moi, en opposition à tant d'héroïsme, j'aurai la lâcheté de tenir à votre opinion. Elle a été si longtemps une sorte de miroir pour mon

âme. Nous sommes seuls ; savez-vous que je suis tentée de vous faire ma confession.

— A quoi bon ? Que pourraient ajouter vos paroles aux impressions que votre transparente physionomie m'a autrefois révélées.

— Non ! non ! il vous faut l'entendre jusqu'au bout, quoique vous ayez tout l'air d'un abbé bien élégant qui redoute les aveux d'une commère. Savez-vous, ajoute-t-elle timidement, et rougissant beaucoup, que malgré que j'aie des choses bien innocentes à vous dire, mon courage faiblit ; venez à mon secours.

— Toujours ! s'écrie M. d'Arançai, mais il m'en coûtera un peu ; vous allez me parler d'un autre ?

— D'abord j'ai à remonter assez haut, cela me vieillit et augmente mon embarras. Puis je voudrais trouver le mot propre, et dire les choses justes comme elles sont, et elles sont d'un vague...

— Mais le vague chez vous, madame, finissait par devenir le ciel ; vous savez que je n'oublie rien.

— Si fait ! si fait ! vous allez vous en convaincre. Une seule impression a occupé ma vie, une

vie, jouet de mes passions, ou plutôt de celles des autres. Elle était là, au travers de tout, comme un ruisseau qui réfléchit le sombre nuage ou le rayon du soleil. Mais enfin, c'était bien elle, toujours seule, toujours unique; elle ne s'est jamais trouvée aux prises avec ce que vous appeliez tantôt mes devoirs, peut-être m'a-t-elle appris à les respecter davantage.

— Eh quoi? dit M. d'Arançai, sortant d'une très-pénible rêverie, vous qui m'avez confié tant de vos petits secrets, vous avez si longtemps gardé celui-là.

— Oh! aimeriez-vous à parler à tous du talisman qui recouvre votre cœur et le garde envers tous. Mon impression était mon talisman.

— Et lui! lui! qui en était l'heureux objet, n'avait-il point d'âme pour répondre à l'appel si tendre de la vôtre?

— Apparemment cette âme correspondait avec une autre âme que la mienne, dit Octavie en riant. Au reste c'était un petit mal, je donnais tant et tant, que je n'avais pas le droit de demander du retour.

— Mais lui, continua M. d'Arançai, se frap-

pant la tête à plusieurs reprises, posséder le virginal, l'infini de vos affections, et passer auprès.

— Allons, reprend Octavie gaiement, et les yeux pleins de larmes, n'en dites pas trop de mal, il pourrait vous entendre.

Et enfin, à la fin des fins, il l'avait entendue, car il était à ses pieds; il couvrait de baisers ses mains, ses blanches mousselines, et la pauvre Octavie pleurait tout doucement.

C'est qu'à tout prendre ce fil de la vie, soit dans la peine soit dans le bonheur, doit être mouillé de larmes.

Tout souriait à Octavie; c'était à l'effrayer. Son bonheur, si bonheur y a eu, était comme un soleil voilé de nuages depuis l'aurore. Il en perce l'épaisseur, projette son pâle rayon, entr'ouvre une ou deux fleurs; se cache, reparaît, hélas! c'est pour se voiler encore, peut-être à jamais. Non! non! voilà son reflet plus harmonieux que jamais; il va dissiper une fois pour toutes ce nuage noir qui me fait peur. Le nuage lutte avec lui. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre, il n'y aura de fixe ni lumières ni ténèbres.

Et elle! toujours courant après ses feux follets,

elle trompée, retrompée, qu'on croirait désillusionnée à jamais ; elle se prend à cette nouvelle amorce, elle aime ! On dirait que c'est pour la première fois. Sans entrer dans la définition de premier et dernier amour que le caractère et les circonstances placent si souvent en contradiction avec les données de mademoiselle Scudéry ; le fait est qu'elle avait mis là-dedans non-seulement son cœur, mais ce que ce cœur renfermait de meilleur, de plus généreux. Il lui était arrivé d'échanger ses idées, de donner ses dévouements, de faire jouer sa coquetterie, de voir sympathiser telle ou ou telle sensation de son âme ; mais concentrer ainsi dans un seul être ses facultés nobles et aimantes, les sentir si bien réfléchies, c'était la première fois que ce bien lui advenait. Il y a tant et tant de femmes qui ne l'ont jamais eu en partage! Et être à lui! appuyer sa tête contre son sein, ne penser que par lui, être soumise à lui, tendre pour lui, autant de bonheurs immenses qui l'oppressaient de leur poids.

Florville avait commencé par être un peu désappointé ; mais il se résigna de la meilleure grâce du monde à aimer la femme de son ami.

En présence même de M. d'Arançai Octavie gardait de ces longs silences qui résument les grandes félicités. Il l'en plaisantait parfois, car sur lui cet amour si doux à éprouver produisait un effet tout à fait opposé. C'est qu'à tout peser, je pense qu'il l'aimait moins qu'il n'en était chéri.

— Ainsi donc, vous êtes heureux, heureux par moi ! disait Octavie ; combien je jouis de vous l'entendre avouer !

— C'est tellement du nouveau pour vous, reprit en riant M. d'Arançai. Posséder une femme charmante dont, sans le savoir, on a occupé le cœur si virginal, la sentir à moi ici et au-delà ! Donnez un autre nom à cette ivresse, car je commence à penser que celui de bonheur ne la rend qu'imparfaitement. Elle absorbe si bien tout mon être, que j'oublie parfois, chère Octavie, que d'autres lèvres que les miennes ont pu toucher votre front. Peut-être le devoir a-t-il quelque chose de si sacré, que vous avoir vue soumise à un mari n'ôte rien au charme de votre possession.

— Que c'est subtil ce que vous dites là ! vous, l'être le moins jaloux qui eût jamais existé ! Vous savez que c'est un de mes tourments.

— Je n'aurai garde de vous l'ôter, fiez-vous à ma manière de vous adorer. Vous êtes la seule femme que je puisse presser avec transport contre mon cœur, lorsqu'elle a reposé sur celui d'un autre. Je vous le répète, c'était un mari.

— Ainsi, continue Octavie, poussée par son mauvais génie à couler à fond une question si délicate, et appuyant ses joues sur ses mains, vous n'auriez jamais épousé une femme qui... qui... qui aurait... mon Dieu! comme vous êtes lent à comprendre, une femme qui aurait aimé... beaucoup aimé.

— Je ne sais à mon tour ce que vous entendez par *beaucoup aimé*. Je crois, chère Octavie, qu'en faveur de ce mot consacré j'ai eu à pardonner. N'y revenons plus, ajoute-t-il, souriant d'une manière forcée.

— Tout au contraire, dit-elle après avoir réfléchi. Je suis toujours avide de m'approprier votre plus intime pensée. Dites donc? vous, si indulgent, n'auriez-vous pas pardonné ce qu'on appelle une erreur, je suppose?

— Mille et une à la femme qui m'est indiffé-

rente ; pas une seule, eût-elle été instantanée, à celle qui posséderait mes affections.

Octavie poussa un cri étouffé. M. d'Arançai imagina simplement qu'elle venait de ressentir une douleur subite au côté, qui la prenait souvent. C'en était bien assez pour distraire ses idées de tout autre objet, et en concentrer la sollicitude sur elle.

— Oh ! qu'avez-vous donc, chère Octavie? s'écria-t-il alarmé. Où sont vos sels ? C'est nerveux. Cela vous arrive parfois, n'est-ce pas? Un moment de calme va vous remettre. Ne vaudrait-il pas mieux appeler vos femmes ?

Un avenir rêvé avec ivresse était encore aux mains d'Octavie. M. d'Arançai, à côté d'elle, était si touchant d'inquiétude, de parfaite bonté! Il l'entourait de ces soins qu'on prodigue à un enfant chéri ; il écartait ses cheveux, afin de se donner le bonheur d'effleurer son front, la priait de placer ses pieds sur la chaise longue, se mit à genoux auprès en les couvrant d'un châle, épiant constamment ses regards.

Pleine d'émotion, l'adorant de toute son âme, lui qui mettait la sienne dans des soins si délicieu-

sement offerts, Octavie céda à la généreuse impulsion de tout avouer au prix de sacrifier à jamais tant de tendresse, tant de bonté. Elle n'hésita pas, car peut-être eût-elle trompé.

— Non, non, dit à voix basse Octavie, attirant gentiment à elle la main adorée qui se donnait tout ce mouvement, ce n'était pas une douleur au côté que je venais de ressentir, mais bien le sentiment amer d'une faute que m'avait arraché ce cri. Monsieur d'Arançai! me pardonnerez-vous? cette faute fut celle d'une minute.

La tête de M. d'Arançai tomba sur les genoux d'Octavie; tout son corps frissonna. Il n'osa pas lever les yeux, il eût vu sa rougeur, ses larmes. Il ne songeait qu'à cet ange qui avait plané si haut pour tomber si bas.

Et cependant il restait dans la même position; car on se sentait bien aux pieds de cette femme-là. Octavie espérait quelque chose de son attitude, de cette main restée entre les siennes; elle eût voulu la porter à son front, à ses lèvres, non pour rallumer ainsi un culte aboli, mais pour laisser une dernière impression et la garder à son tour.

Enfin il releva la tête. Tout l'avenir d'Octavie était dans la tristesse et le calme de son regard. Elle tomba évanouie. Ils ne se revirent plus !

Quelques semaines après cette séparation, les personnes dont se composait la société habituelle de madame de Rosanges discutaient dans un salon les causes probables d'un incident qui prêtait à tant de suppositions diverses et bizarres.

— Je crois le deviner, dit un gros monsieur, qui avait passé sa vie à poursuivre Mammon sous toutes les formes, cette fortune dont on a fait tant de bruit n'était qu'une bulle de savon ; on eût pu la réduire à moitié, au tiers même, et encore en fût-il resté assez à madame de Rosanges. Une richesse qui vous tombe des nues n'a jamais de durée ni aucune base solide. M. d'Arançai s'en sera aperçu à temps ; un ami sincère l'en aura averti, et ma foi il l'a échappé belle !

— Je connais fort peu M. d'Arançai, dit madame de Revel ; mais ce ne serait pas d'un galant homme de renoncer ainsi à la main d'une femme à qui l'on a tout l'air d'être sincèrement dévoué, et jouer avec ses sentiments comme avec des actions que l'on aura témérairement prises dans une

entreprise offrant peu de chances de succès. Le culte de l'argent a assez envahi sur la terre pour laisser au moins au culte de l'idéal un seul refuge, celui d'un véritable attachement.

Ce défi jeté au siècle provoqua les sourires dédaigneux de tout ce qui était jeune dans le salon.

— C'est ainsi qu'on parlait au temps des croisades, madame, s'écria un de ces beaux esprits en herbe, cela pouvait être joli, et surtout très-touchant; mais chaque époque a ses couleurs, et le positif, qui nous procure tant de jouissances réelles, a étouffé pour toujours l'idéal sous la pression de la vapeur.

Le ton tranchant et satisfait avec lequel s'énonçait le jeune interlocuteur arracha M. de Lorency à son calme habituel, ou plutôt au sentiment pénible qu'il éprouvait en entendant la pauvre Octavie et son bonheur perdu servir d'aliment à la conversation de la malice ou de l'indifférence.

— Vous insultez gratuitement au siècle, mon cher monsieur, dit-il avec son aménité ordinaire; il a comme le passé sa masse d'égoïsme, d'immoralité et de misères; mais, au total, peu d'époques ont été marquées par de plus généreux dévouements, quelle

qu'ait été l'opinion à laquelle ils aient obéi. La société avance, rétrograde, mais la véritable lueur qui éclaire sa marche peu sûre est projetée par la flamme d'un feu sacré, auquel s'allument toutes les idées morales depuis Anaxagore jusqu'à nos jours, et qui ne meurt point dans l'univers. Les grandes découvertes matérielles ne sont que les agents de l'ordre moral qui règle tout.

— Merci, monsieur de Lorency, d'avoir combattu en faveur de l'idéal, reprit madame de Revel. Cela me prouve que la chevalerie se retrouve de temps en temps, en dépit du sarcasme de la jeunesse. Vous croyez donc tout comme moi que M. d'Arançai n'a pas agi dans des vues sordides d'intérêt personnel. J'ai besoin d'avoir bonne opinion de M. d'Arançai.

— J'ignore les motifs de cette rupture ; mais, de quelque nature que soient les raisons qui ont pu le porter à compromettre si cruellement madame de Rosanges, je me sens très-peu disposé pour le moment à vous en dire beaucoup de bien.

— Ce serait la première fois que vous auriez dit du mal de quelqu'un, même en faveur de votre prédilection décidée, madame de Rosanges. Au

fait, c'est vous qui devez savoir le mieux ce qui a amené une si étrange histoire.

M. de Lorency, qui s'était accroché à Anaxagore pour échapper à des questions directes auxquelles il ne savait trop que répondre, se vit forcé dans ses derniers retranchements par madame de Revel, et fut vraiment embarrassé, soit qu'il n'aimât pas à en parler, soit qu'il fût piqué de n'être pour rien dans cette affaire, car il est un temps de la vie où les confidences que l'on reçoit tiennent lieu de celles qu'on ne fait plus.

— Je vois, dit en riant madame de Seran, que les adorateurs de madame de Rosanges se sont mis à l'abri d'un silence farouche. Une personne arrivée dernièrement de Londres y a rencontré Florville, et lui a fait les mêmes questions, curiosité très-naturelle, ce me semble. Florville, ordinairement bon enfant, a manqué mettre flamberge au vent; et c'est dommage, car, vu la grande amitié de madame de Rosanges pour lui, il doit en savoir plus que tous, plus que vous, monsieur de Lorency, ajouta-t-elle avec intention.

— Posons le cas, reprit M. de Lorency, qui avait retrouvé tout son sang-froid pour attaquer

ses adversaires à son tour, que je fusse même instruit de tout ce qui s'est passé entre madame de Rosanges et monsieur d'Arançai, auriez-vous bonne opinion de moi, madame, si j'allais révéler à tous un secret de femme?

— Bien, dit-elle avec un malicieux sourire qu'elle promena tour à tour sur tous ses auditeurs, je vous ai tenu tous en suspens pour savoir ce que vous en pensiez, et c'est à présent moi qui vous dirai ce qui en est. Madame de Rosanges, comme toutes ces femmes romanesques à imagination brillante, n'a pas toujours mené une conduite exemplaire, et M. d'Arançai est une sorte de dragon préposé à la garde de la vertu des femmes. On lui aura dit à temps ce qui en était, et il n'a pas balancé, comme de raison, à rompre; car enfin on ne va pas donner ainsi un beau nom à une femme contre laquelle il y a quelque chose à dire.

— Mais c'est impossible, impossible! s'écria madame de Revel, qui jusqu'alors avait gardé le silence, mais qui eut le généreux courage de tirer son épée hors du fourreau, même en présence d'un aussi redoutable adversaire que l'était madame de Seran lorsqu'il s'agissait d'infliger

de la peine. Oh ! monsieur de Lorency, ajouta-t-elle en se tournant vers ce dernier, vous vous joindrez à moi pour penser qu'Octavie n'a jamais pu faire le moindre mal.

— Je me joindrai toujours à vous, madame, et dans cet instant plus que jamais, si l'on pouvait se figurer une semblable chose, repliqua M. de Lorency qui se voyait mis au pied du mur.

— Décidemment il faut que vous rendiez les armes, quoi que le cœur vous en dise, continua madame de Seran, charmée de faire mal à plus d'une personne en déchirant ainsi Octavie, qui de sa vie ne lui en avait fait. On dit plus, et si cela n'était si fort improbable, j'y ajouterais presque foi, tant cela ressemblerait à ce qu'on qualifiait d'*originalité*, et qui n'était à tout prendre que l'*affectation du vrai*; on dit que c'est elle-même qui en a fait l'aveu à M. d'Arançai. Or pareille chose ne saurait se concevoir.

— Eh bien ! s'écria courageusement madame de Revel, de tout ce que l'on m'a dit de la pauvre Octavie, c'est le seul incident qui rentrerait dans ce que je connais d'elle. Si le malheur ou la fata-

lité l'eussent brisée contre un écueil de ce genre, et si elle n'eût pas succombé à la honte et au remords, jamais son front candide ne se fût paré du masque de la vertu. Elle eût trompé M. d'Arançai moins que tout autre, précisément parce qu'il y allait de son propre bonheur à elle.

—Vous lui supposez gratuitement de fort beaux sentiments, reprit madame de Seran, mais qui ne seraient que ridicules; car enfin c'est la dernière chose qu'il importait à M. d'Arençai de connaître, et dont il ne lui revenait rien. On ne pourrait l'expliquer qu'en l'attribuant à un excès d'amour-propre qui tire vanité de tout, et même d'une erreur.

— Brisons donc là-dessus à jamais, reprit madame de Revel presque les larmes aux yeux, et que le même voile qui recouvre le bonheur perdu d'Octavie reste étendu sur ce qui a pu y donner lieu.

— Mais n'allez pas imaginer qu'on ne se console pas de ces choses-là en se préparant tout au plus un nouvel aveu à faire, dit M^me^ de Seran.

— Eh bien! reprit un jeune lion qui professait pour le mariage le plus parfait mépris, s'il existe

dans le monde une seule femme capable d'avouer une faute, ma foi, c'est celle-là que j'épouse.

Voilà comme madame de Rosanges devint le texte d'une nouvelle discussion jusqu'à ce qu'on l'eût perdue de vue en moins d'une demi-heure, et cela pour toujours.

M. de Lorency et madame de Revel furent persuadés d'avoir poussé jusqu'à l'héroïsme la défense d'une amie qui avait encouru la censure de la société, et se turent de concert.

— Ma chère Laurette, dit madame de Revel à sa nièce, qui avait écouté en silence toute cette histoire, je ne prétends entre nous ni blâmer ni excuser madame de Rosanges, Dieu seul est notre juge à tous; mais s'il est vrai qu'elle eût commis une faute dans le cours de sa vie, le châtiment ne s'est pas fait attendre, car celui en présence duquel le mal a été commis en redemande tôt ou tard le triste salaire. Après tout, il n'est rien de tel pour une femme qu'une conduite constamment irréprochable et pure.

ELLE L'AIMAIT.

Chère Mrs. Trollope,

Vous permettrez, n'est-ce pas? que je vous dédie cette petite nouvelle, ayant pour toute excuse ce mot, que je suis heureuse et fière de lui appliquer : *vous l'aimiez!*

ELLE L'AIMAIT.

Quoi ! me quitter déjà ! disait madame Valbelle, avec sa plus douce inflexion de voix, à un jeune homme debout devant elle.

Il murmura timidement une excuse; Madame de Valbelle lui tendit la main. Il se retira ; elle eut l'air contrariée et garda le silence.

— Vous ne m'en soutiendrez pas moins que vous ne préférez pas ce jeune Breton à tous ceux qui

viennent chez vous, lui dit en souriant le vieux comte d'Ossonne qui s'était plu à étudier le jeu de sa physionomie.

— Je vous dirai toujours *à vous* ce qui est vrai. Je ne préfère pas ce jeune Breton dont il vous est si difficile de prononcer le très-joli nom *à tous ceux* qui viennent chez moi.

— Pourquoi lui tendre toujours la main ?

— Je me tue à vous dire que c'est une manière anglaise. Je suis anglomane comme on l'était de votre temps, avant 89, comme on l'est à présent.

— Prendre la main d'une femme est si peu respectueux ! Le Kain disait qu'il faut craindre de toucher sa robe.

— *Nous avons changé tout cela.* J'en suis tout aussi fâchée que vous pouvez l'être. Tout ce que j'en disais n'était que plaisanterie ; j'eusse aimé naître soixante ans plus tôt.

— Oh ! pour le coup, Eugénie, j'abjure la foi placée en vous. C'est de l'impossible.

— Pourquoi ? J'avance souvent des choses mille fois plus extraordinaires, vous ne doutez jamais de leur véracité.

— Si, en présence de vos vingt-six ans, vous m'ayiez dit que vous en désiriez dix de moins, je n'aurais pas balancé à l'admettre ; mais...

— D'abord, j'en ai vingt-sept; puis, me voilà désolée que vous ne vouliez plus me servir de conscience, la mienne ne me suffit pas.

— Parfaitement bien dit, car je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

— Hélas! s'il en était ainsi, vous ne m'auriez pas tant tourmentée tout-à-l'heure. Je vous prie, je vous prie de croire que c'est vous que je préfère.

— J'en serais tenté, en dépit de mes soixante-douze ans, si vous ne le confessiez avec une telle franchise.

— Car je me perdrais dans des détours.... des détours avec vous.

— L'amour, ma chère enfant, est un dieu comme le Méandre, les chemins droits ne lui vont pas.

— Toujours cet amour!... Je vous parle de ce qu'une femme a de culte et de dévouement à donner.

— Encore ceci est-il à votre promis... Pauvre

Ernest! faut-il que ce soit moi qui vous rappelle à vos devoirs.

— Vous avez du mérite ; car, de votre temps, on n'en usait pas ainsi. Mais cela prouve tout ce que je suis capable d'oublier près de vous.

Il y avait dans la voix d'Eugénie un laisser-aller si tendre que M. d'Ossonne tressaillit involontairement et rassembla toutes ses forces pour se mettre en garde contre une si dangereuse plaisanterie.

Eugénie, les coudes appuyés sur la table et la tête sur ses deux mains, attachait sur M. d'Ossonne un de ces regards qui disent tant à qui veut l'entendre, et malgré elle une larme indiscrète s'était arrêtée sur ses cils.

— Pauvre petite! dit-il, très-ému lui-même, on ne gâte pas ainsi un grand-père, car décidément vous êtes ma petite fille, si ce sentiment comporte plus d'affection.

— Votre petite-fille, à ce titre, reprend Eugénie en posant une main caressante sur le bras de M. d'Ossonne, et y appuyant sa tête afin de cacher cette larme, donnez-moi tel nom qui veu

plaise pourvu qu'il mette un lien intime, sacré entre vous et moi.

M. d'Ossonne écarta doucement les boucles qui lui cachaient le front d'Eugénie dont le cœur palpitait si fort et si vite, qu'on devait seulement regretter que ces battements fussent mystérieux comme la mousse qui croît ou les feuilles qui s'épanouissent.

Une malheureuse visite, annoncée en cet instant, ajourna pour quelque temps encore les aveux qu'Eugénie était au moment de laisser deviner; car jamais, jamais elle n'aurait eu le courage de les faire. M. d'Ossonne se retirait toujours à onze heures. Le dernier mot qu'Eugénie lui adressait était invariablement : A demain, n'est-ce pas?

La dame que le vieux comte d'Ossonne intéressait si vivement était veuve depuis près de deux années, et elle en comptait cinq écoulées dans cette intimité de tous les jours dont nous venons de présenter le tableau. Le père d'Eugénie, un des braves de la république française, était lié par une promesse de mariage à mademoiselle de Vernon; mais, comme à cette époque les campagnes se succédaient rapidement, il se trouva sur tant de

champs de bataille qu'il n'eut pas le temps de penser à remplir ses engagements. L'idée de les rompre ne se présenta pas à mademoiselle de Vernon, elle lui voua une fidélité romanesque, et compta sur la sienne comme au temps de la table ronde. Quelle fut sa surprise d'en recevoir un jour une lettre où il lui faisait l'aveu d'un mariage contracté à la légère avec une femme espagnole qui n'avait que ses attraits pour toute fortune, et qu'il allait envoyer en France pour la mettre à l'abri des horreurs d'un pays aussi bouleversé que l'était l'Espagne à cette époque. Mais cette malheureuse femme ne devait trouver aucune amitié dans la famille de son mari à laquelle elle était totalement étrangère, tandis que mademoiselle de Vernon, leur favorite à tous, venait d'être abandonnée à cause d'elle. Ce furent cependant les bras de cette généreuse fille qui s'ouvrirent pour elle, et Engénie reçut le jour sous le toit de cette rivale si peu haineuse qu'elle s'attacha passionnément à la petite fille qui reçut son nom, et qui fut réduite, par la mort prématurée de sa mère, à cette seule protection. On n'entendit plus parler de son père qui, comme tant d'autres, périt en Espagne;

et, orpheline presque en naissant, Eugénie n'en connut ni les misères ni l'isolement, grâces à la tendresse providentielle qui veilla depuis sur elle. L'âme aimante de mademoiselle de Vernon recélait un foyer d'amour qu'elle épancha sur Eugénie dont les traits lui rappelaient le bel infidèle qu'elle ne cessa jamais de regretter; mais dont la confiance et la constante amitié avaient affaibli les torts. Peu de femmes eussent agi ainsi : car, c'est en général la dernière chose qu'elles pardonnent; et, sous ce rapport, mademoiselle de Vernon formait un cas exceptionnel qui contribua à son propre bonheur en lui conservant le calme précieux que l'on doit à l'absence des passions orageuses. Eugénie grandit sous l'influence salutaire d'un aussi aimable modèle, élevée par elle seule, et soigneusement préservée de tout contact qui eût pu être pernicieux à sa jeune moralité. Mademoiselle de Vernon jouissait d'une fortune qui allait au-delà de leurs besoins; mais devait revenir à sa mort à un jeune neveu qu'elle désira dès lors unir à Eugénie à laquelle elle ne pouvait assurer un sort. Ernest (c'était le nom du neveu) comptait quatre années de plus qu'Eugénie. Il passait or-

dinairement les vacances chez sa tante; mais ce fut en vain que cette dernière essaya de lui inspirer de bonne heure des sentiments affectueux pour la jeune orpheline. Il est possible que les attentions qu'on lui dictait et les soins qu'on exigeait de lui aient amené un résultat tout à fait opposé; car, à la première insinuation de sa tante, la répugnance d'Ernest éclata d'une manière si brusque et si imprévue que mademoiselle de Vernon dût se féliciter de n'avoir pas compromis la paix de l'âme d'Eugénie en lui présentant la perspective de tenir à elle par une relation si intime. Ernest, destiné au barreau, ne se souciait nullement de s'engager, à l'âge de vingt-deux ans, à une petite fille boudeuse, insignifiante, gâtée à tel point par la tendresse indiscrète de sa tante, qu'elle devait se croire une idole, et qui donnerait toujours raison à Eugénie dans leur sdisputes de ménage. La jeune personne, à laquelle il ne plaisait pas, ne fit rien de son côté pour vaincre un éloignement aussi bizarre qu'injuste. Elle n'en parut ni peinée ni blessée, le traitant avec une douceur pleine d'indifference, et n'admettant jamais l'idée que leurs rapports pussent changer de nature. En

voyant la chute des plus belles espérances qu'elle eût caressées depuis l'infidélité de son colonel des hussards de la garde, mademoiselle de Vernon sentit une peine vive et profonde augmentée par l'impossibilité d'établir convenablement Eugénie, mais elle ne perdit pas courage et dirigea ses batteries d'un autre côté. Quoique toutes ses affections eussent suivi la course victorieuse du drapeau tricolore, d'anciennes relations de famille furent retrouvées à l'époque de la restauration et cultivées avec soin par une personne dont le caractère bienveillant ne comprenait rien à l'âcreté des haines politiques. Une dame de ses amies, que sa dévotion rendait influente au château, disposait entièrement d'un petit neveu qu'un emploi dans la maison de l'une des princesses rendait un parti à désirer. Ces deux dames négocièrent si bien, et mademoiselle de Vernon se résigna si généreusement à s'établir en province auprès d'un vieux parent qui la voulait auprès de lui, que, moyennant ce sacrifice, le mariage d'Eugénie pût se faire, et l'on se hâta de le conclure. Née et élevée dans l'idée qu'on ne venait en ce monde que pour être mariée, Eugénie eut cependant l'esprit de dire à ma-

demoiselle de Vernon qu'elle eût été heureuse de passer sa vie auprès d'elle, sauf à n'avoir jamais de mari.

— Et vivre et mourir vieille fille! s'écria son amie, voilà qui est joli, en vérité !

— Mais oui, joli ! car ce serait vous ressembler.

— Ah ! mon enfant, si j'eusse pu reporter sur toute autre que sur vous l'attachement dont votre père a été l'objet, croyez-vous que je fusse demeurée solitaire en ce monde ?

— J'élèverai une petite fille ; elle m'appartiendra, et je l'aimerai.

— Les circonstances qui ont décidé de ma destinée ne se reproduisent pas tous les jours. D'ailleurs, ma chère enfant, vous êtes sans fortune, et vous dépendez d'un établissement pour votre existence. M. Charles de Valbelle est un parti fort sortable, et je suis ravie que les choses aient pu s'arranger au gré de nos souhaits.

— C'est cependant bien triste de songer qu'il faille vous quitter pour un autre ; mais n'importe, ma bonne amie, soyez tranquille, je ferais tout pour vous plaire, je serais même heureuse...

Et ce mariage si vivement désiré se fit aussitôt.

Mademoiselle de Vernon partit ; Eugénie resta seule, ou plutôt mille fois pis que seule, car ce fut avec ce tyran domestique auquel on donne par courtoisie le nom de mari. A vrai dire, l'épithète de tyran ne pouvait s'appliquer à lui qu'en tant qu'il pesait du poids de toute sa nullité sur sa pauvre femme. Il la tourmenta fort peu, mais il ne prit pas le soin de la rendre heureuse, car il l'avait épousée pour satisfaire au vœu de sa grand'-tante, s'en soucia fort peu, et ne se mit pas en peine d'étudier son caractère. Alors elle refoula sa vie morale tout au fond de son âme, et, incapable de l'y découvrir, M. de Valbelle l'abandonna à elle-même : c'était la livrer à ses rêves. A côté de sa romanesque amie, Eugénie avait embrassé toutes les idéalités que l'imagination puisse seulement concevoir ; et comme M. de Valbelle n'en réalisait aucune, elle continua de vaguer dans ce cercle, désireuse du je ne sais quoi, et tremblant de le rencontrer. Elle vécut avec ses livres, ses crayons, amassant au fond de son âme des trésors cachés d'émotions, de sentiments, dont personne pendant fort longtemps ne soupçonna l'existence. Les relations de la grand'tante de M. de Valbelle,

avec laquelle ils demeuraient, se bornaient à un cercle de relations très-rétréci. Eugénie vit peu de personnes, des vieilles gens pour la plupart, n'alla pas dans un monde où rien ne l'intéressait, et se soumit avec douceur à ce genre d'existence.

Ce même Ernest de Vernon, qui l'avait dédaignée, se présentait de temps en temps chez elle. En présence de sa grand'tante, dont l'âge et la sécheresse lui en imposaient, en présence de ce mari qui ne comprenait rien, Eugénie se taisait généralement, ou disait des choses absolument insignifiantes. Ernest s'applaudit pendant longtemps d'avoir évité le malheur d'épouser une femme insipide. Il arriva un jour qu'il la trouva toute seule; deux mots dits en passant lui révélèrent les abîmes qu'il y avait dans l'âme de cette Eugénie que l'on jugeait si mal parce qu'elle s'ignorait elle-même. Mais Ernest, qui étudiait les replis de la nature humaine pour saisir au vol tous ses secrets, lui qui s'était voué à la fonction la plus délicate que l'homme puisse confier, celle de condamner ou d'absoudre son semblable, lui, le phrénologiste moral, pouvait même deviner ce Prothée aux mille couleurs qui a revêtu la forme d'une femme.

La deviner, l'adorer, fut une seule et même chose. Il eût peut-être osé en faire l'aveu à madame de Valbelle; mais il ne voulut pas déchirer le saint voile que la tendresse de sa tante étendait sur cette Eugénie élevée sous leur toit, protégée dans sa faiblesse et dans son isolement. C'était bien fait à lui de ne pas faire rougir les pénates de ce foyer domestique qui avait réchauffé la jeune orpheline. Ce bien ou ce danger passèrent inaperçus devant elle. Ernest quitta Paris; elle retomba dans un complet abandon.

Il lui vint alors un consolateur... le plus dangereux de tous en un sens, car il eut toute sa pensée et en compléta l'incomplet... le moins à redouter, selon l'idée de la plupart des personnes qu'on rencontre dans le monde, car c'était un homme de soixante-dix ans, ce même comte d'Ossonne avec qui elle cause avec tant d'abandon. Uni par des liens de parenté à la grand'tante de M. de Valbelle, tout concourut à établir l'intimité de leurs rapports, et pendant plusieurs années Eugénie connut la douceur infinie d'ouvrir chaque page de son cœur à l'homme du monde qui la traduit si bien, et vous entoure de ces soins dont rien n'é-

gale la grâce et la délicatesse. Je ne sais si Pygmalion était jeune ou vieux, beau ou hideux, mais je n'ai nul doute que Galathée l'aima passionnément, car il lui révéla et la vie et son propre cœur, car il fit rayonner devant ses sens charmés cette céleste étincelle qui nous identifie à quelque chose de mieux que ce que nous rencontrons ici-bas. Si Eugénie eût été élevée dans le cercle oisif et frivole où les jeunes filles vont tourbillonner, peut-être eût-elle ressemblé à la plupart d'entre elles en sacrifiant à la vanité et au mensonge. Mais aucun souffle impur n'avait effleuré son front candide, et, en concentrant ses affections sur M. d'Ossonne, peut-être comprit-elle, quoique confusément, qu'il l'avait sauvée des piéges qu'un séducteur habile eût pu lui tendre, et surtout qu'il l'avait sauvée d'elle-même. Toujours occupé d'elle, toujours exact à ne pas manquer l'heure à laquelle il était attendu, M. d'Ossonne créa mille intérêts nouveaux dans sa journée, jusque là si triste, si ennuyeuse. Elle se fit élégante pour qu'il lui parlât de sa toilette, elle soigna ses expressions pour être à son niveau, elle crut qu'il lui avait donné de l'esprit depuis qu'il lui en trouvait, et

chercha même à plaire aux autres dès qu'elle eut découvert que c'était un moyen de lui paraître plus agréable encore. L'aimait-elle ?

Je dirai oui sans balancer; car qu'est-ce que l'amour? Labruyère a dit : *Être avec des gens que l'on aime.* Eugénie ne se souciait de personne lorsque M. d'Ossonne était établi dans son salon; présent, il absorbait tous ses soins; absent, il jouissait de tous ses souvenirs. Elle l'aimait de toutes les manières, et y allait de si bonne foi, qu'elle s'imaginait ne tenir à lui que comme à un vieil ami auquel on dit tout.

La révolution de juillet bouleversa la destinée jusqu'alors si paisible de madame de Valbelle. Elle perdit son mari, qui, fidèle à ses principes, avait combattu dans les rangs du maréchal Marmont, et fut blessé d'un coup mortel. Eugénie sentit alors ce bonheur suprême de n'avoir pas à se reprocher une seule pensée qui eût été contraire à ses devoirs envers son mari, et bientôt après sa vieille tante le suivit au tombeau, en assurant la parfaite indépendance d'Eugénie. Le comte d'Ossonne, quoique profondément accablé des malheurs de la famille royale, et ruiné par la révolu-

tion de juillet, n'en fut pas moins assidu à la combler de soins. Pouvait-elle d'ailleurs rester longtemps inconsolable d'être séparée pour toujours d'un mari qui, s'il ne lui préférait rien, ne l'avait aussi jamais préférée à rien ? tandis qu'une si tendre amitié la couvrait de ses ailes. Noble comme son malheur, M. d'Ossonne, réduit au strict nécessaire, y proportionna ses dépenses, ne demanda rien, et put quelquefois venir au secours de moins sages que lui. Eugénie se prit à l'aimer d'admiration : aller au-delà n'était plus possible.

Ernest, qui venait de se distinguer dans les rangs de la révolution, se trouvait alors à l'apogée de sa réputation et de sa fortune. Il écrivit à mademoiselle de Vernon pour lui dire ce qu'il lui avait tu jusqu'alors, son long attachement pour Eugénie, et le désir de lui consacrer désormais sa vie. Il suppliait mademoiselle de Vernon de venir à Paris, afin de s'établir chez lui pour passer ses jours avec la nièce, ou plutôt la fille adoptive dont tous deux désormais allaient tenir leur bonheur. Il confiait à son amitié la réussite d'une espérance réveillée avec ivresse dans un homme qui semblait y avoir renoncé à jamais, et s'était consacré à

d'aussi sérieuses poursuites afin d'échapper à l'amertume des regrets. Mademoiselle de Vernon laissa tomber la lettre de ses mains. Ernest, son froid Ernest, aux pieds d'Eugénie! cette dernière devenant sa nièce! C'en était trop pour la bonne et sensible dame; elle délirait. Sans se donner le temps de terminer ses affaires, elle accourut à Paris, et, prenant Eugénie dans ses bras, s'écrie tout d'une haleine :

— Ma fille, toujours, ma fille, tu y consens, n'est-ce-pas ?

La surprise et la reconnaissance d'avoir été si longtemps et si bien aimée, furent les sentiments prédominants d'Eugénie. De toutes ces obligations à Ernest, la dernière fut certainement le mieux appréciée. Mais lorsque, la tenant toujours pressée sur son sein, mademoiselle de Vernon lui demanda de fixer l'heureux jour de leur union, Eugénie, tremblante à l'idée de donner le coup de mort aux illusions de sa vive et toujours jeune amie, lui dit à demi-voix :

— Vous me parlez de mariage. Vous ai-je jamais dit que j'ai gémi cinq ans sous son poids. Qu'Ernest me donne le temps de vaincre ma répugnance

à cet égard. Elle doit être bien forte, puisque je crains de confier ma destinée à votre neveu, qui m'est cher, bien cher à ce titre-là.

— Non ! non ! pas ainsi ; il faut qu'il soit préféré pour lui-même.

— Pas à présent, pas de sitôt, reprenait Eugénie prête à défaillir.

Mademoiselle de Vernon était très-attachée à son neveu, mais par suite du romanesque de son caractère et de sa vie, Eugénie, sa chère orpheline, concentrait son premier intérêt. Elle fut douloureusement frappée de lui entendre dire qu'elle avait été malheureuse ; elle lui tint compte du sentiment délicat qui l'avait détournée de lui en parler ; son imagination alla galopant, elle se figura une série d'infortunes sur lesquelles devait passer un temps donné d'oubli. Ernest mettrait, en attendant, tout en œuvre pour la convaincre qu'on pouvait être heureuse, même en ménage. Confiante dans la parfaite candeur d'Eugénie, il ne lui vint jamais à l'idée qu'une autre inclination dictait les désirs opposés aux souhaits de son neveu. M. d'Ossonne était une vieille connaissance qu'elle retrouva avec plaisir près de la chaise lon-

gue de madame de Valbelle, et lorsque cette dernière la mit au fait de tous les procédés du vieux comte, mademoiselle de Vernon se prit de passion pour lui. Douée de cette pénétration naturelle, si rarement refusée à son sexe, cette dame la nullifiait par la vivacité de ses entraînements, et dépendait absolument de leur impulsion. Il n'était pas besoin de l'aveugler, il fallait lui laisser ce soin à elle-même. Ainsi, sans avoir de reproches à se faire, se retranchant seulement dans un silence absolu, Eugénie ne risqua aucune confidence qui eût renversé des projets pleins de charmes pour son amie.

— Malheureuse pendant cinq ans! disait un jour mademoiselle de Vernon, chez qui c'était une idée dominante. O mon enfant chérie! quel bon génie a donc veillé sur vous pour détourner tous les dangers qui entourent une femme dans une position si scabreuse.

Un sourire plein d'innocence fut la réponse d'Eugénie.

— Comment se fait-il que vous n'ayez rien écrit, continue mademoiselle de Vernon. C'est la

ressource des femmes qui, faute de pouvoir donner leurs pensées à un seul, les font lire à tous.

— Je ne voudrais pas donner mes secrets à tous, reprit Eugénie. Je m'étais créé une si douce vie intérieure, que jusqu'à présent elle proteste contre toute intrusion.

Mademoiselle de Vernon trouvait cependant tout cela assez étrange, et examinait les entours d'Eugénie. Tout lui confirma la vérité de ses assertions. Elle vit qu'elle avait traversé ce monde dur, aride, comme il vous arrive quelquefois de parcourir une plaine nue, rocailleuse, où votre pied peu exercé se fait mal contre chaque pierre, et où contre toute attente vous rencontrez, dans le lit du torrent, une touffe de germandré, telle autre oasis dont vous composez le bouquet de vos plus jolis souvenirs, sans y joindre rien d'immortel.

Il en était ainsi de la rencontre d'Eugénie avec M. de Treneuil. On le trouvait si bien; et en effet, il ne ressemblait à personne, ne disait jamais un lieu commun, ne se servait d'une expression rebattue. Près de lui on se surprenait rêvant les anges; il était bon, sensible comme l'un d'entre

eux ; aussi parlait-il du ciel ; la terre le fatiguait ou le faisait souffrir, pas comme quelqu'un qui se voit forcé de la haïr, mais plutôt un être soupirant de ne pouvoir l'aimer, de manquer ainsi une mission d'amour ou d'espérance.

Et le mal et le vice appelaient un si profond mépris sur sa physionomie, qu'il fallait y lire une nuance si prononcée de douleur, qui seule empêchait qu'il n'en dénaturât la douce harmonie. Dans le monde où le contact des hommes le froissait à chaque pas, son sourire exprimait une amère ironie, ou plutôt une dédaigneuse indifférence. Dominant le mal d'une telle hauteur, il ne lui opposait que son mépris, mais il épargnait rarement une moquerie piquante aux médiocrités, à leurs rampantes prétentions, à la bêtise arrogante ou à la vanité ridicule ; et alors il m'arrivait de croire que cet ange si gracieux avait tiré de son carquois des flèches assez acérées. Mais le voilà couvrant de ses ailes d'azur la faiblesse, l'ignorance, la faute, l'erreur, les couvrant d indulgence, d'amour, car je mets ce mot-là à défaut d'équivalent pour tant de charité.

On s'étonnait qu'il n'allât pas glaner des succès

dans le monde. Lui ! lui ! et qu'y aurait-il fait ? Avec qui aurait-il échangé une de ces pensées qui rafraîchissent le cœur le plus altéré ? Je lui ai entendu dire qu'on s'en souciait si peu lorsqu'on possédait des amis, et j'ai depuis appliqué maintes fois la vérité de cette observation.

Mon Dieu ! que l'on tient peu de compte de ces bonheurs si marquants cependant, ici-bas. On parle de l'ouragan, de l'avalanche qui désola tel ou tel hameau, et on oublie toujours le ruisseau qui en fait le charme journalier, on oublie en général le bonheur de détail, le seul qui en vaille le nom.

Madame de Valbelle ne pensait pas ainsi. Elle avait son culte à elle ; c'était le bien, quelque forme qu'il empruntât. Autant vaut admirer le beau moral que le coloris des Murillo, ou les touches de Raphaël. C'est un rapprochement avec le ciel.

Paris, à cette époque, était plein de troubles, et à force de suspecter les non suspects, M. d'Ossonne et M. de Treneuil se trouvèrent compris et arrêtés au moment où ils s'y attendaient le moins. Cette nouvelle, annoncée sans précaution à Eugénie, lui

donna une attaque de nerfs si violente, que mademoiselle de Vernon alarmée vola près d'elle et ne la quitta plus. Son neveu, dès le matin, s'était mis à débrouiller une affaire assez compliquée, mais qu'il savait bien ne devoir aboutir à rien. Aussi au bout de deux jours M. d'Ossonne et son ami furent mis en liberté. Un billet d'Ernest l'apprit aussitôt à madame de Valbelle. M. d'Ossonne ne perdit pas une minute, et se rendit près d'elle.

Il la trouva sur sa chaise longue, très-pâle et très-souffrante encore. Du plus loin qu'elle l'aperçut, elle lui tendit les deux mains, et manifesta une joie pleine d'émotion. Lui-même était ému d'une façon qui protestait contre les glaces amoncelées durant soixante-douze ans; il s'assit près d'elle, exprimant les plus vives inquiétudes sur sa santé.

— C'est fini, dit Eugénie, quelques jours de repos et de réclusion absolue, dont je ne permets qu'à vous de troubler la quiétude, m'auront rétablie. Parlez-moi de vous.

Et M. d'Ossonne, imaginant à tort ou à raison que jamais il n'était plus égoïste qu'en s'occupant d'elle, retomba dans la thèse des sollicitudes dont

elle était l'objet, car c'est avec abnégation qu'on aime à cette époque de la vie. On tient moins à soi qu'à ce beau rayon de soleil qui vient si subitement illuminer les ténèbres de la vieillesse. Ce ne sont pas les jeunes jardiniers qui arrosent avec le plus d'anxiété la plante délicate confiée à leurs soins. On en sait tant sur la fragilité de nos jouissances, qu'on les surveille avec un craintif amour. Et si c'est alors qu'on se porte avec tant de tendresse vers ses petits enfants, que doit inspirer la douce et gracieuse femme qui vient vous rendre votre jeunesse, ses illusions, ses enchantements.

M. d'Ossonne, à qui la précieuse faculté de sentir avec ivresse n'avait pas été ravie, écoutait en silence les insinuants accents d'Eugénie, lui racontant ses anxiétés, le bonheur dont elles étaient suivies.

Tout d'un coup il se leva, parcourut la chambre à grands pas, et prenant une forte résolution, vint se rasseoir près d'Eugénie, dont les regards n'avaient cessé de l'interroger et dont la respiration était suspendue. Le comte d'Ossonne porta sa main à ses lèvres et posa un baiser sur son front.

Les joues si pâles d'Eugénie se couvrirent du

plus brillant incarnat. Le comte, l'heureux comte, ne conserva plus de doute. Il y avait là bien de l'amour, puisqu'il y avait tant de pudeur.

— Eugénie, lui dit-il, je n'abuserai pas un ange tel que vous. Mon orageux avenir ne me permet pas de vous y associer; il est possible que je quitte à jamais la France si mon devoir m'appelle ailleurs.

— N'importe, j'irai partout avec vous.

— Je le sais, vous êtes créée pour le dévouement; en jouir serait un crime de ma part; laissez-moi vous dire tout: il m'a toujours semblé que vous étiez un ange placé si haut, que vous toucher serait vous souiller. Interrogez toutes les femmes, être adorée avec ce culte leur fait une assez belle destinée.

— Adorée de vous, de quelque manière que vous l'entendiez, me suffira toujours.

Une lutte violente rendait en ce moment à M. d'Ossonne le tourbillon des sensations du jeune âge.

— Votre enthousiasme vous égare, bien chère, bien-aimée Eugénie, c'est à moi de vous éclairer. Je crains même que mon âge ne comporte pas

une passion assez forte pour combler les besoins de votre âme avide d'elle. Je passerai le reste de ma vie à vos pieds, et vous verrai sans jalousie l'heureuse femme d'Ernest.

O mon Dieu ! s'écrie Eugénie, en pleurant, quel moment avez-vous choisi pour me reparler de lui ?

M. d'Ossonne redoutait ses larmes plus que toutes les fureurs d'une Hermione. Il se leva et alla dans l'embrâsure d'une fenêtre.

Eugénie pleurait toujours. Elle qui donnait tant, elle, forte d'abnégation et de pureté, se sentait le droit de faire agréer ses sacrifices.

M. d'Ossonne se mit à ses genoux; il essuya des pleurs contre lesquels échouait tout son courage, et la conjura, au nom du sentiment qu'elle devait lui porter, de combler les vœux d'Ernest, et de rester sa fille chérie.

Eugénie, agonisante de douleur, s'attacha à l'idée exaltée de faire la volonté de M. d'Ossonne, dût-il lui en coûter plus qu'elle ne pouvait l'imaginer. Si quelque chose devait la consoler, c'est qu'elle voyait par quels généreux efforts M. d'Ossonne renonçait à elle.

— Mon adorée Eugénie, disait-il, ma carrière a été marquée par des revers, des sacrifices de toute espèce. Ce dernier me coûte le plus; il est fait.

M. d'Ossonne se retira. Lui, à qui tant d'infortunes n'avait pas arraché de murmure, se trouvait sans forces contre ce combat avec une passion, se présentant sous de si douces couleurs.

Mais, plus il lisait dans le caractère exalté de madame de Valbelle, moins il admettait la possibilité de la rendre heureuse dans l'acception qu'elle attacherait à ce mot, plus il prévoyait de mécomptes, de déceptions, et le malheur qu'ils entraînent. A l'âge où le repos est un si grand besoin, il redoutait de confier le sien à la barque fragile de ce joli nautonier que l'on appelle l'amour. Il peut bien guider la jeunesse au travers des écueils qu'elle recherche avec tant d'ardeur; mais le vieillard fatigué succomberait au premier orage.

La pauvre Eugénie avait passé une nuit bien inquiète et sans sommeil. Mademoiselle de Vernon et son neveu, occupés de leurs préparatifs de départ pour la province, vinrent la voir dans la matinée. Mademoiselle de Vernon lui demanda ten-

drement, en présence d'Ernest jusqu'à quand elle différerait l'accomplissement de leurs vœux ? Cette question était faite d'une voix si agitée, il y avait un avenir si cher de compromis dans son refus, mademoiselle de Vernon avait mis tant de délicatesse à ne jamais user des droits de sa longue amitié, qu'Eugénie s'accusa intérieurement d'ingratitude et crut voir dans le refus de M. d'Ossonne un juste châtiment de sa faute. En présence de mademoide Vernon et de vingt-sept années d'affection, elle pensait ordinairement moins à M. d'Ossonne ; car ces deux attachements se balançaient mutuellement.

— Pardon, ma bien-aimée, continue mademoiselle de Vernon, dans quel état êtes-vous ce matin ? Je m'en veux d'avoir touché une corde qui vous agite ainsi. N'en parlons plus, n'en parlons jamais, ajoute-t-elle avec un pénible effort.

— Au contraire, reprend Eugénie, subjuguée par tant de bonté, j'ai été longtemps méchante et ingrate, je ne le suis plus. Ernest, si la main d'une ancienne amie peut vous donner le bonheur que vous en attendez; tenez, elle est à vous. Ma tendresse pour votre tante domine si fort mes autres

sentiments que je puis seulement vous promettre l'amitié d'une sœur.

Mademoiselle de Vernon, transportée, la couvrait de caresses. Ernest, plus clairvoyant, prit entre ses mains celle d'Eugénie. Il sentit à son froid contact qu'elle se laissait prendre, mais ne se donnait pas.

Eugénie, dit-il, je la reçois avec sensibilité, mais seulement comme un dépôt que vous êtes libre jusqu'au dernier moment de retirer à votre gré. Ce n'est ni un amour-propre offensé de vos délais et de votre froideur qui dicte ma résolution; c'est le même sentiment désintéressé qui se condamna au silence pour ne pas exposer votre repos.

Si Ernest eût partagé la joie expansive de sa tante, peut-être que madame de Valbelle y eût accordé moins d'attention. La manière calme et digne avec laquelle il s'énonçait piqua sa vanité; elle sut être aimable, presque tendre, afin de lui faire apprécier la valeur du don qu'elle allait lui accorder. Elle était bien femme madame Valbelle.

Lorsque M. d'Ossonne arriva le soir, il la trouva avec eux; et, mademoiselle de Vernon, le prenant à part, lui raconta tout ce qui venait de se

passer. M. d'Ossonne en fut plus affecté qu'il n'eut garde de le laisser paraître. Il se retira de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

— Oh! les femmes! les femmes! se disait-il, toutes jetées dans le même moule depuis la création jusqu'à nos jours. Elle, elle! si différente de toutes, si passionnée hier, et donnant aujourd'hui sa main à ce jeune homme... vrai parfum de violette qui nous énivre un moment et s'évapore aussitôt. Je la croyais si exaltée, si vraie... Allons, n'y songeons plus... Je l'ai échappé belle.

Il soupirait, ce bon monsieur d'Ossonne, et trouva en rentrant chez lui une invitation d'aller passer quelques jours à la campagne de la part d'une dame qui, peu au fait de ses habitudes, ignorait que depuis le retour de Gand il ne s'était pas déplacé. M. d'Ossonne se décida à partir, et le dit à son vieux domestique qui, muet d'étonnement, croisa les bras et resta debout devant lui.

— Vous aurez tout le temps de faire vos paquets, mon cher Giffard, continue le comte avec sa quiétude ordinaire, c'est pour trois ou quatre jours, et près de Fontainebleau. Quand on a été à Mittau, ce voyage-ci est une bagatelle.

A Fontainebleau, reprend Giffard tout surpris, M. le comte n'ira donc pas ce soir-là chez madame de Valbelle ?

—Eh ! mais, mon cher Giffard, il serait impossible que je fusse ici et là en même temps.

Giffard, n'y comprenant rien, se sentit tellement en dehors de ses habitudes qu'il eut toutes les peines du monde à rassembler et à mettre en ordre les effets de son maître et les siens, et à coup sûr il oublia quelque chose.

— Fantaisie de vieillard, se disait-il à lui-même; voilà dix-sept ans que nous n'avons perdu de vue les clochers de Notre-Dame, et voilà M. le comte qui s'avise de voyager à son âge. Que fera-t-il de ses soirées ! ! !

Qu'en fera Eugénie, aurait dû demander Giffard ? Mademoiselle de Vernon venait de la quitter ainsi qu'Ernest après les plus tendres adieux de part et d'autre. Leur retour était fixé à peu de mois, et alors, alors disait M^lle^ de Vernon, plus de ces séparations dont nous avons tant gémi toutes les deux ; le même foyer nous réunira tous. Soutenue par la présence de son amie, électrisée par l'action que l'entraînement exerce toujours sur

nous, heureuse de lui donner à son tour une preuve d'amitié, Eugénie, en proie à une fièvre intérieure, n'avait rien approfondi. Son sein palpitait sous la pression du sentiment qui venait d'en combler les vides et les douleurs. Elle en comprenait tous les charmes et rendait grâces à Dieu d'avoir jeté, dans une profusion de bonté, l'amitié sur la terre, l'amitié d'une femme pour une autre, le très-saint du cœur, sanctuaire où l'on va se réfugier et dont les voiles recouvrent toutes les douleurs.

Cependant six heures avaient sonné, puis ces quarts d'heure si cruels à compter. Pour la première fois, depuis cinq ans, M. d'Ossonne n'arrivait pas. Eugénie, pleine d'anxiété, tressaillait à chaque bruit; mais elle connaissait si bien les pas, la démarche de M. d'Ossonne qu'elle n'eut pas le répit d'un moment d'erreur. Enfin, on annonça M. de Treneuil, qui, voyant le fauteuil du vieux comte inoccupé, demanda à Eugénie ce qu'elle pensait de la licence poétique de M. d'Ossonne qui s'était mis à courir les champs si loin d'elle.

— Et où est-il donc? demande Eugénie, comprimant la violence de ses émotions.

— Comment, c'était un secret! Madame, prenez-

y garde, je crois que la vieille marquise de Mauny est décidée à vous l'enlever. Il y a là parité, ce me semble.

— Aussi loin que commencent mes souvenirs, je ne me rappelle pas avoir vu M. d'Ossonne quitter Paris.

—Ni moi non plus, madame, cela vous menace d'un adorateur de moins.

Eugénie s'efforça de sourire, de plaisanter, elle le fit gauchement. M. de Treneuil la trouva si peu aimable qu'il l'a quitta pour aller s'amuser ailleurs.

Eugénie fit fermer sa porte à tout le monde, pleura, cria, se désola et se réveilla le lendemain avec une fièvre si violente qu'il fallut envoyer chercher un médecin. Elle défendit à sa femme de chambre d'en écrire à mademoiselle de Vernon ou d'en instruire qui que ce fût. Ramené, le lendemain, à sa porte par le repentir de l'avoir quittée un peu brusquement, M. de Treneuil apprit qu'elle était mal au plus haut point. Il l'écrivit aussitôt à M. d'Ossonne qui, malgré l'empressement qu'il y mit, ne put arriver que dans la soi-

rée du troisième jour, et se rendit aussitôt chez elle.

A la bonne heure! pensait Giffard en retrouvant son coin de feu de la rue du Bac. Voilà M. le comte rentré dans ses habitudes, et allant aussitôt chez cette bonne dame, ajoutait-t-il en souriant d'un air de célibataire malin.

Hélas! qu'y venait-il chercher? La terrible annonce que le médecin ne répondait de rien tant la fièvre et le délire allaient augmentant.

— Elle ne ressemblait point au reste de son sexe, pensait le comte dont le cœur brisé lui rendait un hommage mille fois plus tendre encore.

Ne pouvant plus se dissimuler, malgré sa modestie à cet égard, que lui seul avait porté la mort dans le sein de cette femme qu'il sentait chérir à l'égal de ce qu'il lui inspirait, M. d'Ossonne, au grand étonnement de Giffard, s'établit près de madame de Valbelle, résolu de la veiller, et de ne plus la quitter. Quelque chose qui arrivât, M. d'Ossonne n'en avait pas moins la conviction que désormais la mort même ne le séparerait pas d'elle.

Tant que dura le danger, les tortures de

M. d'Ossonne ne sont point à décrire. Quoique sa main seule lui présentât les médecines et qu'il ne quittât point le pied de son lit, il ne jouissait qu'avec terreur de chaque instant si précieux, imaginant que c'était le dernier. Huit jours s'étaient passés ainsi.

La nuit du huitième, Eugénie se réveilla de l'assoupissement qui même, durant les intervalles du mieux, ne lui avait pas permis de distinguer ce qui se passait autour d'elle. Rafraîchie par un sommeil bienfaisant, elle porte des regards moins confus sur les objets qui l'entourent et entrevoit, à la clarté de sa lampe, un homme assis au pied de son lit, plongé dans une profonde rêverie. Est-ce un des jeux continus de son imagination encore en délire que cette image flottant toujours devant ses sens éperdus ? Mais est-ce donc une illusion que que le voir se lever, se mettre à genoux près d'elle, épier sa respiration et effleurer son souffle fiévreux. Non ! non ! ce n'en est point une, jamais illusion n'a apporté une sensation si douce et si rafraîchissante. Il l'a soignée, il a veillé près d'elle et sur ell

Se soulevant à demi, et penchant la tête sur l'épaule de M. d'Ossonne, elle dit :

— Si je m'en vais, vous me regretterez, dites-le moi?

Je n'aurai plus de regrets à donner, réplique M. d'Ossonne,

— Et si je vis, me permettrez-vous de vivre pour vous.

— Eugénie, s'écrie le comte, dans la vie, dans la mort, vous seule disposerez de moi.

Et ces simples mots rendirent à Eugénie le charme, la jeunesse d'une existence qu'elle croyait flétries. Elle voulut rester sur son séant; cet effort était impossible. Appuyant sa joue contre la main chérie qui devait la guider désormais, elle la couvrit de baisers et l'inonda de larmes.

—Du calme, amie chérie, car je meurs d'anxiété.

— Non! non! j'ai besoin de toute votre vie, et jamais vous n'avez rien refusé à votre Eugénie. Je me sens si bien. Vous m'avez veillée; pour veiller ainsi il a fallu un peu aimer. Oh! je suis si heureuse!

Eugénie divagua, s'assoupit, se réveilla et finit par s'endormir complètement, la tête toujours appuyée sur la main de M. d'Ossonne, comme si elle eût craint qu'il ne lui échappât encore.

La surprise, le bonheur opérèrent une crise qui lui permit d'espérer encore quelques moments heureux dans sa vie. Elle se confiait si pleinement à la tendresse de mademoiselle Vernon, à la délicatesse d'Ernest de ne pas se soucier d'une femme se donnant à lui avec répugnance, qu'elle pouvait se créer un avenir dont la présence de M. d'Ossonne concentrerait les jouissances. Et en attendant elle se plaisait à lui retracer, dans les longs entretiens qui suivirent sa convalescence, les souvenirs pleins de bonheur et de mélancolie qui nous ramènent aux jours de notre enfance. Tableau ravissant dont le temps lui-même respecte toujours le suave coloris! En avançant dans la vie, ses illusions, ses douleurs, ses joies roulent dans un abîme qui les engloutit sans retour, et leurs images confuses finissent par s'effacer, tandis que nos premiers souvenirs sont encore la source où nous puisons nos dernières émotions. Eugénie éprouvait un plaisir sans nom à les raconter à M. d'Ossonne. L'immense différence de leur âge lui donnait aux yeux de ce dernier ce caractère de jeune fille que les vieillards prodiguent à toute

femme agréable, et il écoutait avec délices ce qu'elle peignait avec amour.

— Croiriez-vous, lui disait-elle, que je retrouve quelquefois jusque dans mes rêves la rivière que nous voyons couler de nos fenêtres, et alors une sensation, remplie d'inexprimable délice, fait palpiter mon cœur si doucement, si doucement, que je voudrais qu'il palpitât toujours ainsi... Ce serait, vraiment je crois que ce serait ce qu'on appelle félicité. Et puis je me surprends en prière devant l'image miraculeuse du Christ de notre cathédrale, cette image vers laquelle je pousse de si loin d'ardents soupirs. Quand je me réveille, l'impression de ce rêve m'accompagne toute la journée, je respire plus librement, et tout me paraît plus joli en ce monde; et après toutes ces belles choses, ajouta-t-elle en le regardant d'une manière douce et un peu coquette, savez-vous bien ce qu'il me faut encore?

— Mais on ne désire pas ce que l'on possède; autrement, j'eusse osé deviner que c'est de me voir en esclave à vos pieds.

— Ah! vous me parlez comme à l'hôtel de Rambouillet; mais allez toujours, c'était plus joli que

ce qu'on dit à présent. Et puis vous voir deviner si juste une énigme si difficile, c'est ce qui me rend une heureuse femme, et je vous remercie.

— Cela ne me suffit pas. Il me faut le retour de toute votre santé; jusque-là je jouis imparfaitement du son de votre douce voix et même du charme de votre regard.

— C'est être par trop exigeant, et vous parlez d'une chose dont je n'ai nul souci. Ma santé est ce qui m'inquiète le moins dans ce bas-monde. Je lui préfère une foule de bonnes et même de mauvaises choses, tenez, à commencer par vous, ajouta-t-elle en riant.

— Je n'en doute pas, car j'ai trop longtemps douté, et je vous dois amende honorable. Ainsi ce qui paraîtra un paradoxe bizarre, inconcevable de la part d'une autre, ne sera chez vous que l'expression de ce que vous sentez véritablement. Vous voyez que je commence à vous comprendre.

— Hélas! il en était bien temps; mais ce mépris coupable de la santé s'adresse à moi seule. Quand je pense que vous pourriez souffrir, mon courage m'abandonne.

— Je craindrais de souffrir doublement en vous

voyant vivement agitée; mais il faut bien se dire, après tout, que la vie n'est pas un sentier fleuri, comme en cet instant où je vous vois hors de tout danger, et où je puis vous consacrer tous mes soins.

— Et après cela irais-je me plaindre d'avoir été malade? Que de fois ne m'est-il pas arrivé de le désirer pour vous garder auprès de moi du matin au soir! Vous voyez que je ne vous ai pas révélé tout, et que mon existence se composait d'un culte de mystères inconnu à celui qui en était l'objet.

Quoique effrayé de cette immensité d'affection, le comte sentit en cet instant qu'il y avait en lui de quoi la payer de retour. Il prit la main d'Eugénie, se demandant toutefois ce qu'il avait pu faire pour mériter tant d'amour, tant de bonheur.

— Ah! pour moi je n'y entends rien. Peut-être est-ce comme disait Montaigne : « *Je l'aimais parce que c'était lui, parce que c'était moi*; parce que si tant il y est qu'il faille aimer sur cette terre, autant vaut s'attacher à ce qui est bon qu'à ce qui ne l'est pas. Voilà mon explication; mais elle est parfaitement inutile entre nous. A-t-on

besoin d'approfondir ce que l'on sait si bien ? vous est-il jamais venu à l'idée d'aller demander au lys d'où il tirait ses parfums ?

— Parce que je vous préfère à tous les lys du monde, reprit M. d'Ossonne.

— Même aux lys ? s'écria Eugénie toute transportée, c'est un triomphe auquel je ne m'attendais presque pas.

Et une fois encore le sein d'Eugénie fut inondé de bonheur en embrassant dans sa pensée l'idée de pouvoir dévouer toute sa vie à quelqu'un qui l'aimait si bien.

— Je serai donc heureuse ! continua-t-elle ; mais, chose étrange, cette idée m'effraie, m'étonne et jette le trouble dans mon âme. Cependant j'ai de quoi comprendre le bonheur, car il a éclairé ma jeune enfance ; et le seul chagrin vif et douloureux dont je conserve le souvenir a eu la perte d'une alose pour motif.

— Une alose ! reprit le comte, intéressé aussitôt à elle ; faites-moi le confident des premières larmes qui obscurcirent vos beaux yeux.

— Volontiers, car aussi bien je tiens à vous raconter cette histoire, dont les moindres circon-

stances sont présentes à ma mémoire, et, après tant d'années écoulées, on dirait que ce n'est que d'hier. Nous demeurions au bord d'une grande et belle rivière, comme vous le savez, et un jour on y pêcha une alose, dont on me fit présent; je la mis aussitôt dans un grand bocal de verre; et le recouvris de gaze. Mon alose prospéra, et rien n'était joli comme de la voir s'épanouir sous les rayons d'un beau soleil du midi, qui venait dilater tous ses organes. Mais après l'alose rien n'était gai et heureux comme la petite fille, pour lors âgée de quatre ans, qui n'avait nul souci sur la terre que celui d'aller et de venir pour recueillir un baiser ou un morceau de sucre, et que l'on n'avait jamais fait pâlir sur les livres, car il faut avouer que mon éducation a commencé bien tard, et que le bonheur de l'ignorance a été longtemps le mien. Toutes mes joies d'enfant ont été sans mélange, et je ne vois jamais de petites filles savantes et tourmentées pour paraître telles sans remercier le Ciel de m'avoir épargné l'initiation précoce aux mystères de la science. Mon alose fut donc une nouveauté, un plaisir dont je ne me lassai jamais, et chaque jour ajoutait à mon attache-

ment pour elle : c'était ma première pensée à mon réveil, la dernière en me couchant. Un jour que je rentrais après avoir beaucoup couru, je rencontrai le regard inquiet de mademoiselle de Vernon, qui me frappa de surprise ; il y eut comme quelque chose qui me fit mal intérieurement, et, sans me rendre compte de ce qui m'agitait ainsi, je courus à mon alose. Hélas ! hélas ! elle n'y était plus, un méchant chat l'avait dévorée ! Vous peindre mes cris, mes pleurs, et surtout cette douleur que je ressentis alors, serait chose impossible ; et je fis remporter bien vite l'alose qui devait remplacer celle que j'avais perdue. Je redemandai la mienne, et celle-là, on ne pouvait plus me la rendre. Avec ma première peine commencent mes premiers souvenirs ; le secret de la vie venait de m'être révélé, j'avais appris que beaucoup aimer, c'est beaucoup souffrir !

— Pauvre petite chatte, dit le comte, que n'étais-je là pour vous prendre sur mes genoux et essuyer vos larmes ?

— Je suis sûre que vous m'auriez consolée, mais encore ne m'auriez-vous pas rendu mon alose.

N'ayant pas le moindre doute d'obtenir le consentement de son amie, et bien sûre aussi qu'Ernest ne serait ni blessé, ni inconsolable de son refus, Eugénie différa de leur en écrire, et se contenta simplement de parler en peu de mots de sa maladie, de sa convalescence, et des soins dont l'entourait M. d'Ossonne. Toute entière au présent, elle fermait les yeux sur l'avenir qui pourrait peut-être ne pas réaliser tant de promesses, et thésaurisait avec une avidité d'avare toutes les heures que lui donnait M. d'Ossonne qui, à vrai dire, ne la quittait plus. La voyant entièrement rendue à la santé, ce fut lui qui la sollicita avec ardeur de fixer l'heureux moment où il pourrait lui donner son nom, car, du reste, tout son être ne lui appartenait-il pas? Eugénie, avec quelque embarras, écrivit à mademoiselle de Vernon pour lui révéler le seul secret qu'elle eût dérobé à sa tendresse, lui demandant de s'interposer entre elle et Ernest, mais bien sûre au fond qu'on lui pardonnerait en faveur de son bonheur. Une réponse tendre, indulgente, y mit le complément, et aussitôt Eugénie fixa le jour qui devait l'unir à M. d'Ossonne. Elle se leva radieuse dans la

matinée de ce jour qui lui semblait le plus beau de sa vie, et comme le mariage devait se faire à neuf heures du matin, pour se rendre de là à Chantilly, Eugénie était prête avant que la demie eut sonné, tant elle comptait sur l'empressement de M. d'Ossonne à devancer l'horloge. Rayonnant de ce bonheur qu'il n'est donné d'éprouver qu'à la femme qui aime et qui est payée de retour, à la femme qui donne tout avec amour, elle croyait que le ciel même lui souriait en ce jour, tant son azur était beau et sa lumière brillante. Elle venait d'oublier cette triste loi de la nature qui brise même le roc de granite si nous y avons ancré nos affections, et les siennes tenaient au fil fragile de l'existence d'un homme qui comptait soixante-treize ans. Quand les trois quarts eurent sonné sans que M. d'Ossonne eut paru, Eugénie sentit un frisson qui agitait toutes ses fibres, que le malheur l'attendait sur le seuil de l'espérance; sa poitrine se gonfla, et lorsque M. de Treneuil entra, un seul regard lui apprit que l'objet de son culte si pur, si saint, n'existait plus dans ce monde pour elle. Aucune question ne sortit de ses lèvres et M. de Treneuil eût en vain

cherché le courage de lui répondre. Une demi-heure auparavant, un coup d'apoplexie foudroyante venait de terminer l'existence du comte d'Ossonne, lorsqu'il se disposait à aller au-devant de l'heureuse femme dont peut-être il partageait les transports!

Ce nom ne dépassa jamais les lèvres d'Eugénie; elle le garda dans un sein inondé de larmes; elle désira, espéra le suivre au tombeau, comme si l'on mourait jamais à propos. Elle vécut,... pourquoi faire?... pour devenir deux années après la femme d'Ernest.

— J'avais toujours pensé que cela finirait ainsi, disait ce dernier, en pressant dans ses bras la pâle Eugénie, et cependant il manque quelque chose à mon bonheur, elle ne m'aime pas *comme elle l'aimait!*

LA

FÊTE DU ROI.

Nota. La scrupuleuse probité de mon éditeur, pour ne pas faire payer du papier blanc à nos lecteurs, m'a mis au dépourvu. Au moment de terminer le 2e volume, Mme de Colmache est venue généreusement à mon secours en me donnant une de ses nouvelles à insérer ici, et je m'empresse de lui en marquer ma reconnaissance, et ce n'est pas ma première obligation à cette charmante amie.

Cette dame a écrit en anglais un ouvrage intitulé *Chantilly*, qui a eu un succès complet. Elle est également appréciée à Paris de toutes les personnes qui ont été à même de lui voir faire avec tant de grâce les honneurs de son salon.

LA

FÊTE DU ROI.

Tout Paris semblait plongé dans les fêtes et les réjouissances, le jour qu'on célébrait la saint Louis, la fête de ce prince, le plus puissant des monarques, le plus beau des mortels, Louis-le-Grand, en un mot. Les dignes bourgeois de Paris s'étaient distingués, comme à leur ordinaire, par leur empressement à chaumer ce grand jour, et à offrir au Seigneur des vœux ardents pour le bonheur et

la prospérité du règne de leur gracieux souverain. Tout était mouvement dans la vieille capitale du royaume. Les rues retentissaient de cris de joie, on voyait les fenêtres ornées de guirlandes et de drapeaux ; les cloches sonnaient à pleine volée ; le canon tirait du haut de la Bastille, et les noires murailles de la vieille citadelle tremblaient jusque dans leurs fondements. Le bruit même en parvint, dit-on, aux oreilles des malheureux prisonniers qui, depuis longues années, languissaient dans ses sombres cachots ; mais, le tumulte et l'agitation, au dehors, étaient de nature à ne pas laisser distinguer si des vœux ou des malédictions s'échappaient vers le ciel du fond de ces tristes réduits.

Le jour était sur son déclin, la nuit approchait, et les plaisirs et les divertissements ne faisaient que redoubler. Le peuple accourait de tous côtés pour voir le feu d'artifice dont l'éclat fugitif allait, pour quelques instants, remplacer la lumière du jour. Les illuminations s'étendaient dans les rues, et éclairaient, comme en plein midi, les toilettes et les physionomies joyeuses des promeneurs. De toutes parts on entendait le peuple mêler au choc

des verres, le cri de *vive le Roi!* Heureuses gens, qui, sans doute, n'avaient jamais senti le poids du despotisme du Grand Roi!

Les faubourgs seuls ne participaient pas à ce mouvement général. Ils n'avaient rien perdu de leur tranquillité accoutumée, et semblaient, au contraire, plus calmes et plus déserts qu'à l'ordinaire. Toute la population s'était portée vers le cœur de Paris pour prendre part aux amusements de la journée; seulement, de distance en distance, une faible lumière, qu'on apercevait à travers la croisée de quelque étage élevé, disait assez que la maladie ou le chagrin veillaient solitaires dans dans cette modeste demeure.

Un de ces quartiers retirés, et encore plus silencieux et plus abandonnés que les autres, était alors celui de la rue de Vaugirard; là s'élevait un de ces grands et tristes hôtels, comme on en voit encore aujourd'hui dans Paris, qui portent l'empreinte de leur ancienne grandeur, et dont l'imposante décadence semble rester immuable au milieu des changements et des embellissements qui ont lieu autour d'eux. Cet hôtel avait évidemment servi de résidence à quelque noble famille. Deux

lions sculptés en pierre, couchés et étendant leurs griffes sur les deux pilastres de chaque côté de la grande porte, semblaient en défendre l'entrée. De beaux arbres, qu'on apercevait derrière la maison, indiquaient que le propriétaire avait autrefois, joui de ce luxe si rare et si recherché dans les grandes villes, d'un vaste et magnifique jardin avec de majestueuses allées.

La maison paraissait inhabitée; les volets des fenêtres qui donnaient sur la rue étaient constamment fermés, et l'herbe qui poussait haute et touffue derrière la porte cochère, laissait juger du temps qui s'était écoulé depuis qu'elle n'avait été ouverte. On aurait donc pu être tenté de croire cette maison abandonnée des vivants, si le brillant poli du marteau de cuivre, et la blancheur éclatante de la marche de la petite porte de côté n'eussent témoigné des soins journaliers dont ils étaient l'objet.

Cette maison qui, en apparence semblait ainsi déserte et abandonnée, servait de point de mire à la curiosité oisive et aux observations de tout le voisinage, par suite de quelques circonstances particulières propres à les faire naître. L'un disait

avoir entendu, dans une belle soirée d'été, derrière le long mur du jardin, comme des voix de jeunes enfants. Un autre assurait avoir même aperçu, à travers le feuillage d'un marronnier dont les branches passaient pardessus l'étroit passage contigu à la maison, la figure fraîche et riante d'un petit garçon. Peu de gens faisaient attention à ces bruits, lorsqu'on remarqua cependant, quelque temps après, qu'on avait coupé les branches, et que tout moyen de monter à l'arbre venait d'être soigneusement ôté.

Quoi qu'il en fût de tous ces récits, et des conjectures plus ou moins fondées qu'on se plût à en déduire, on commençait à s'occuper d'autre chose, lorsque l'apparition inaccoutumée du médecin de la cour dans ce quartier, et ses fréquentes visites à l'hôtel réveillèrent la curiosité endormie. Il ne pouvait y avoir de doute à l'égard du docteur. Sa voiture était bien connue, et chaque jour on la voyait s'arrêter pendant quelques minutes devant la petite porte de la maison. Les conjectures, dès lors, ne tarirent plus; suivant les uns, ce serait quelque grande dame de la cour, retirée dans ce quartier éloigné, pour de bonnes raisons connues

d'elle seule ; suivant les autres, il n'y avait que de faux-monnayeurs, ou pis encore, des hommes s'occupant de magie et de sorcellerie, qui eussent ainsi besoin de se cacher. On allait même jusqu'à parler de conspiration.

Quels que fussent les gens qui habitaient cette maison, il y avait à leur égard une seule chose bien certaine, c'est qu'ils tenaient en effet à se cacher. Le vieux domestique et la vieille servante qu'on apercevait quelquefois à la porte étaient l'un et l'autre d'une discrétion extraordinaire ; et si par hasard on leur adressait quelque question, ils répondaient d'un ton si sec et si laconique, qu'ils ôtaient aux questionneurs toute envie de revenir à la charge.

Cependant il y a lieu de croire que le soir du jour dont nous parlons, lorsque tout Paris courait aux fêtes et aux plaisirs, le vieil hôtel et ses habitants n'occupaient pas, à beaucoup près, l'attention de leurs voisins. Ce jour-là, ces derniers avaient mieux à faire, et ils étaient allés, comme autres, se divertir dans les gais quartiers où se donnaient les fêtes.

Quant à la vieille maison, jamais elle n'avait en-

core présenté une apparence plus triste et plus solitaire : point de lumières aux fenêtres, dont les volets, comme d'habitude, étaient hermétiquement fermés. Il ne fallait que voir cette demeure pour deviner qu'elle devait renfermer dans son sein quelque grande et mystérieuse infortune. Là, en effet, un jeune et noble enfant succombait aux angoisses de la maladie. Déjà la mort planait sur sa tête, et bientôt elle allait sans doute ravir sa victime, à en juger par le spectacle douloureux qui s'offrait dans une vaste et triste chambre de cet hôtel, dont la solitude et le silence absolu présentaient en ce moment quelque chose qui effrayait l'imagination.

Quel est en effet l'homme assez malheureux, assez abandonné de ses semblables, pour chercher vainement sur son lit de mort la main amie qui doit fermer ses yeux, pour tendre inutilement ses bras, et ne point recueillir à cette heure suprême, dans une douce et cruelle étreinte, les derniers, les tendres adieux de quelque être chéri; cependant dans cette chambre toute lambrissée en or, sur un lit dont les riches draperies de damas retombaient jusqu'à terre, sur ce lit, dis-je, un

pauvre enfant allait mourir sans qu'une voix amie vînt le consoler et le soutenir, sans qu'un parent veillât sur lui, prêt au moins à lui rendre les derniers devoirs. Tous avaient fui, et le laissaient s'éteindre dans la solitude et un délaissement absolu, comme une lampe qui périt faute d'aliment. Les rideaux étaient soigneusement tirés autour de lui; en vain le jeune malade s'efforçait d'élever la voix pour obtenir un peu d'air, cette voix presque éteinte ne laissait plus entendre qu'un faible et sourd gémissement. Hormis ce son inarticulé, rien ne troublait le silence profond de la chambre, et la vieille garde s'était jetée, épuisée de fatigues, dans la grande bergère placée devant une de ces immenses cheminées telles qu'elles existaient alors, où d'énormes bûches, entassées les unes sur les autres, lui assuraient pour la nuit une douce et agréable chaleur. La lampe ne donnait plus qu'une lueur pâle et tremblante, et indiquait par son pétillement qu'elle allait bientôt s'éteindre. Au dehors, tout était calme et silencieux; rarement, après la tombée de la nuit, le bruit des voitures se faisait entendre dans ce quartier retiré, et l'absence des habitants, ce soir-là, ajou-

tait encore à la tranquillité habituelle qui régnait dans ses rues. Tout semblait donc promettre à la vieille garde quelques heures de repos et de sommeil. Établie au fond de sa bergère, devant un bon feu, elle venait de s'endormir profondément sans s'inquiéter des plaintes du malade, familières depuis longtemps à sa dure oreille. Nous ne saurions dire combien de temps cet état eût pu durer, tant était complète la béatitude où elle restait plongée, si un coup de marteau frappé à la petite porte de la rue ne fût venu bientôt la réveiller en sursaut. Pouvant à peine en croire ses oreilles, elle se demandait si par hasard ce n'était pas un rêve, lorsqu'elle entendit bien distinctement refrapper de nouveau.

— Jésus-Marie! s'écria-t-elle, toute tremblante de peur, qui peut venir à une heure si avancée? Ce n'est certes pas François; il n'est pas possible qu'il revienne déjà de la fête... Mon Dieu! mais voilà qu'on frappe encore. Bonté du Ciel! serait-ce déjà ma maîtresse? Mais non ; elle entrerait par le jardin. Ah! Dieu il faut que je me sois endormie juste dans ce moment!

Comme on avait encore frappé, elle vit bien

qu'il n'y avait pas à hésiter plus longtemps, et se hâta de descendre l'escalier aussi vite qu'elle put pour aller enfin ouvrir; mais en reconnaissant, à la lumière de sa lampe, la personne qui se présentait ainsi, un cri de surprise lui échappa, et, posant à terre sa lampe, pour donner un plus libre cours à son étonnement :

— Saints du bon Dieu! s'écria-t-elle en joignant les mains, notre bonne et sainte sœur Louise ici à cette heure! Digne madame, continua-t-elle en accompagnant chacune de ses paroles d'une révérence, j'espère que vous me pardonnerez de vous avoir fait attendre; mais, en conscience, pouvions-nous espérer ce soir le bonheur de votre visite? Nous pensions que vous passeriez la journée dans les prières et la retraite, sachant que...

— Chut, chut, c'est bien, c'est bien, lui dit la religieuse à voix basse, je ne suis venue que pour un instant; je veux voir notre cher petit malade et m'en retourner aussitôt. Comment est-il?

— Ah! cela ne va pas mieux. Il baisse de moment en moment, et je crains fort que la maladie ne soit causée en partie par le désir violent qui l'a pris, depuis quelques jours, de quitter cette mai-

son et de courir le monde ; et, pour dire la vérité, il est bien dur, en effet, pour un bon et beau garçon comme lui d'être ainsi renfermé, quand, d'ailleurs.....

— Et mademoiselle, reprit la sœur, interrompant la vieille garde au milieu de ses réflexions verbeuses.

— Mademoiselle, ah! la pauvre enfant! après s'être presque tuée à force de regarder par la fenêtre pour apercevoir, s'il était possible, quelques fusées du feu d'artifice, ennuyée d'attendre inutilement, elle est allée se coucher toute en pleurs, regrettant de ne pas être un de ces pauvres enfants du peuple qui, au moins, ont la liberté de courir et d'aller voir les fêtes. Elle fait ordinairement sa prière avant de se coucher et ne manque jamais de prier pour le roi ; mais aujourd'hui elle a tout oublié et s'est endormie en sanglottant.

Après avoir réfléchi un instant, sœur Louise demanda :

— A-t-on envoyé savoir des nouvelles aujourd'hui ? Et cette question fut faite d'un ton qui exprimait quelque doute.

— Oui, madame ; mais assez tard. J'ai répondu,

comme vous me l'aviez ordonné, que la fièvre était diminuée, et qu'il n'y avait plus de danger à le venir voir.

— Et depuis, personne n'est venu? demanda encore la sœur, d'un ton étonné, en levant ses beaux yeux vers le ciel.

— Personne; mais était-il probable que dans un jour comme celui-ci, où chacun ne pense qu'à s'amuser, on songeât à venir auprès d'un pauvre enfant mourant.

Sœur Louise ne répondit rien; mais elle franchit rapidement l'escalier qui conduisait à la chambre où gisait l'objet de sa tendre sollicitude.

L'enfant malade avait évidemment reconnu le son de sa voix, pendant qu'elle parlait avec la garde; car, au moment où elle entrait dans la chambre, il fit un léger mouvement pour tâcher d'écarter les rideaux de son lit; et, retombant sur son oreiller, il murmura faiblement le nom de *sœur Louise.*

La religieuse s'élance à son chevet; sans rien dire, elle tire doucement les rideaux du lit pour que le malade puisse respirer plus librement. Elle prend sa main dans les siennes, et sent de douces

larmes couler de ses paupières en le voyant porter sur elle un regard de joie et de reconnaissance.

— Je croyais que vous ne reviendriez plus, dit-il enfin en écartant les longues boucles de cheveux blonds qui gênaient sa vue. Je croyais que vous aussi, ma mère, vous m'aviez abandonné, et qu'ainsi je n'avais plus qu'à mourir.

— Non, non, mon enfant; tu ne mourras point. Le ciel te réserve encore de longues et heureuses années; tu vivras pour remplir les destinées auxquelles il peut t'appeler.

— Ne parlez pas de la sorte, ma mère, s'écria tristement l'enfant. Ne vaudrait-il pas mieux pour moi en finir tout d'un coup; pourquoi désirerais-je de vivre? De quelle utilité mon existence serait-elle jamais à qui ce soit au monde? N'avez-vous pas entendu les deux messieurs dont dépend mon avenir, à ce que dit la vieille bonne, déclarer que d'ici à longtemps on ne me permettrait pas de quitter cette maison. C'est bien vrai; j'ai tout entendu, et j'ai senti qu'ils avaient prononcé mon arrêt de mort. Cette idée m'a ôté tout courage, et je voyais venir, je vous assure, sans regret le moment qui allait terminer une existence si triste.

Cette douleur violente, ce profond désespoir dans un enfant si jeune effrayèrent sœur Louise et la remplirent comme d'une sorte de terreur. Elle croyait venir soigner un enfant qu'une maladie contagieuse conduisait au tombeau, et cet enfant se mourait de douleur et de désespoir. Quoi! si jeune et déjà atteint du souffle mortel des passions, se disait-elle! Elle ne perdit cependant pas tout espoir de donner quelque consolation à ce jeune cœur flétri; elle voulut essayer de relever, par ses tendres et sages remontrances, cette âme si fière et qui rêvait déjà un avenir. Il y avait dans le son seul de sa voix quelque chose de si doux, de si pur, que l'enfant sentait insensiblement se calmer les pensées tumultueuses de son cœur, et cependant, avec cette bouderie qui appartient aux enfants et aux malades, il cherchait à cacher le plaisir qu'il éprouvait pour entendre, et entendre encore cette voix suave, céleste.

Sœur Louise se pencha sur le malade, essuya légèrement la sueur qui inondait front; et, passant ses doigts effilés dans les boucles de cheveux blonds qui retombaient sur son cou, elle lui dit

tout bas et avec une adorable expression de tendresse :

— Et tu crois, Louis, que tu es seul et sans ami sur la terre?

— Non pas en ce moment, répondit l'enfant.

— Il me semble, continua la sœur, qu'au lieu de murmurer, tu devrais admirer la bonté de la providence, qui, au moment même où tu te crois abandonné de tous, t'envoie en moi une amie, en moi, pauvre carmélite qui ne te connaissais point, qui ne t'avais jamais vu, et qui, cependant, sur le récit qu'on m'a fait de ta cruelle maladie, ai remué ciel et terre pour obtenir la permission de venir te voir, te soigner, t'entourer de toutes les preuves de mon affection.

Ces mots émurent vivement l'enfant ; il sentit toute son ingratitude de se plaindre si amèrement de sa destinée à la seule personne qui semblât y prendre un intérêt véritable, et il lui montra par un doux sourire qu'il n'était pas insensible à des soins si tendres.

En voyant ce sourire, la religieuse ne put s'empêcher de jeter son bras autour du cou de l'enfant et de le presser tendrement contre son sein.

Quelle espèce de sympathie mystérieuse existait entre sœur Louise et le jeune malade ?... C'est ce qu'il eût été difficile de dire. Au premier abord, on aurait pu s'imaginer que l'amour maternel seul avait eu le pouvoir de tirer la carmélite de son cloître pour la conduire auprès de cette couche solitaire et abandonnée. Mais c'eût été une erreur. Il y avait bien dans les manières de la religieuse avec l'enfant, une douceur et une affection bien tendres ; mais quant à ces effusions de tendresse, à ces transports vifs et violents, à ces étreintes déchirantes qui, certainement, après une longue séparation, n'eussent pas manqué de briser le cœur d'une mère à la vue de son enfant mourant ; ces symptômes d'amour maternel ne se lisaient pas sur le front paisible de sœur Louise. Rien, au contraire, ne semblait, jusqu'ici, avoir troublé le calme et la paix intérieure de la religieuse. D'ailleurs, quelle ressemblance aurait-on pu trouver entre le regard d'aigle, le front ouvert et majestueux de l'enfant, et cette figure angélique, dont les traits délicats et à peine indiqués, semblaient, par leur pâleur, se confondre avec le voile qui les ombrageait. Le contraste entre ces deux êtres

était frappant, et il ne fallait que les voir pour juger aussitôt que le titre de mère donné par l'enfant à la religieuse, n'était qu'une expression de reconnaissance et de respect que semblaient justifier les soins affectueux de la sœur pour lui, et le saint habit qu'elle portait.

Il y eut entre elle et l'enfant un moment de silence. Le jeune malade eût donné tout au monde pour rattraper les paroles injustes et amères qu'il avait laissé échapper; mais sœur Louise, sans lui donner le temps de se justifier :

— N'est-ce pas, mon cher Louis, tu ne perdras plus courage ; tout ira bien ; bientôt tu quitteras cette maison, mais ne sois pas surpris si un jour, au milieu des plaisirs et de la gloire après lesquels ton cœur soupire déjà, tu te rappelles, en les regrettant, les moments que tu auras passés ici dans la paix et la solitude. Oui, ton cœur, plus d'une fois, se soulèvera de dégoût à la vue de la fausseté et de la perfidie des hommes. Que ne donnerais-tu alors pour retrouver la retraite paisible de ton enfance, pour respirer l'air pur!.. Mais non, je me trompe... Parce que mon existence, à moi, a été de bonne heure flétrie et brisée, pourquoi vien-

drais-je jeter sur ton jeune et brillant avenir un voile de tristesse et de malheur ? Non, non, n'en crois rien, ce que je t'ai dit n'est point vrai, ou du moins, ce n'est vrai que pour ceux qui abandonnent le sentier de la vertu pour suivre leurs mauvaises passions. Voilà ceux que poursuit sans pitié le remords ou la douleur. Quant aux autres, oui, ils sont heureux, tranquilles.

En disant ces mots, elle fut obligée de s'arrêter, comme accablée par quelque souvenir pénible ; mais elle se remit bientôt, et passant légèrement sa main blanche sur son front, elle reprit vivement, comme pour donner un autre cours aux pensées, qui, évidemment, l'avaient entraînée malgré elle en parlant :

— Et Louis sera du nombre de ces êtres heureux et tranquilles; car, jamais il ne s'écartera du droit chemin ; il évitera les piéges qu'on lui tendra à son entrée dans le monde. Qu'il ait donc bon courage ; il touche au moment de sa délivrance ! N'y a-t-il pas d'ailleurs, mon cher ami, des moyens aussi faciles qu'agréables d'occuper le temps et de charmer les heures d'ennui ? Autrefois tu aimais tant à dessiner ; et n'as-tu pas dans la lecture une

distraction toujours sûre à tes peines? C'est dans les livres seulement que tu trouveras de sincères conseillers, de véritables amis; ils t'apprendront à supporter ton sort avec patience, et lorsque...

En entendant ces mots, l'enfant se dressa tout à coup sur sa couche, et interrompant la religieuse, il s'écria d'un ton de reproche :

— Ah ! si vous m'aimez véritablement, bonne mère ! ne me parlez jamais de livres ; mais, vous ne savez donc pas ? ce sont les livres qui m'ont perdu ! ce sont eux qui, pour mon malheur, m'ont donné ce désir, qui depuis quelque temps me tue, de jouir de la liberté. Non, je ne veux plus toucher à un livre. Si je n'avais pas lu ce voyage qui, par hasard m'est tombé sous la main dans la bibliothèque, je ne serais pas tourmenté comme je le suis, par cette inquiétude secrète qui ne me laisse pas un instant de repos, par le besoin de voyager, de traverser les mers, de visiter les régions éloignées; ô mère ! tu ne pourras jamais te faire une idée des heures de joie amère que j'ai passées, les yeux fixés sur la vieille tapisserie du salon, à me figurer, en imagination, les vagues soulevées de l'Océan, et les longues lignes de vaisseaux rangés

en bataille. Du matin au soir je n'avais d'autre pensée, d'autre occupation; je ne voyais rien de ce qui se passait autour de moi, car j'étais en idée, bien loin de ces murs, et je me figurais que j'allais bondissant sur les flots agités; je respirais avec délices la brise rafraîchissante des mers; mais, hélas! tout cela n'était qu'un rêve, qu'un accès de délire qui s'évanouissait avec la fièvre; et, quand je revenais à moi, jugez de ma douleur de me retrouver encore captif dans ces murs. Non, j'aurais voulu être mort! En disant ces derniers mots, il se cacha la tête sous son oreiller, comme pour éviter le regard attristé de la religieuse, et il éclata en pleurs et en sanglots.

Bien que le spectacle d'une douleur aussi profonde émût grièvement le tendre cœur de sœur Louise, il était facile de voir cependant que sa pensée se reportait ailleurs en ce moment, car elle laissa échapper à demi-voix, oomme se parlant à elle-même :

— C'est bien là son caractère, c'est bien là sa passion ardente pour la gloire; en vérité, c'est jusqu'à l'éclair de son regard. Plût au Ciel qu'il le vît en ce moment; ah! s'il savait quel trésor il y a

dans cet enfant, il ne le laisserait pas mourir ainsi dans l'oubli et l'abandon.

Cette fois elle n'essaya pas de consoler l'enfant; elle savait qu'il y a dans le cœur des plaies que la main de l'homme ne saurait guérir. Mais elle attendit que cet accès de douleur se calmât de lui-même; elle prit une de ses mains dans les siennes, et, s'agenouillant devant le lit, elle le regarda quelques moments en silence avec une expression singulière de pitié et de tendresse.

Enfin elle lui dit bien bas, bien bas, comme si elle eût craint de réveiller sa douleur :

— Mais, mon enfant, je ne parle point de livres de cette espèce; vois, je t'en apporte un qui calmera, j'en suis sûre, l'excitation maladive où tu es : c'est un livre que depuis bien longtemps je me suis promis de te donner.

Et elle tira de dessous les amples plis de sa robe de bure un petit volume richement relié en or, et le posa devant lui.

— Je suis sûre, continua-t-elle d'une voix qu'altérait l'émotion secrète qui l'agitait, je suis sûre que tu le garderas en souvenir de sœur Louise. Ce livre, pendant bien des années, a été l'unique,

le dernier bien qui m'attachât encore à ce monde que j'ai quitté pour toujours. Ce livre a été pour moi un guide aussi sûr qu'aimable ; car si par hasard, troublée par les souvenirs trop chers qu'il me rappelait, je sentais mon cœur murmurer contre sa destinée, je n'avais qu'à l'ouvrir, et j'étais sûre d'y trouver aide et soutien contre ma propre faiblesse. C'était le seul souvenir que j'eusse conservé de mes jours de bonheur, si courts et si rapidement écoulés. Car moi aussi, Louis, j'ai été jeune, heureuse, et, comme tous les jeunes cœurs heureux, j'avais rêvé, hélas! que mon bonheur ne passerait pas, ou que, si tout passait dans ce monde, du moins la constance et la fidélité de ceux que j'aimais me resteraient à jamais.

Elle s'arrêta, car la douleur la suffoquait, et ses yeux étaient remplis de larmes. Elle prit le livre dans ses mains, en retourna lentement tous les feuillets, comme pour dire un dernier adieu à ce souvenir qu'évidemment elle avait jusque-là précieusement conservé. Il y avait sur la première page quelques mots écrits à la plume; elle les considéra un moment avec une sorte de recueillement. Ces mots avaient sans doute été tracés par

quelque main bien chérie, car trois fois elle essaya de les porter jusqu'à ses lèvres pour y imprimer un dernier baiser ; mais sa main tremblait tellement, qu'elle ne put y parvenir. Elle ferma alors le livre avec précipitation, et, le serrant dans ses mains avec un mouvement convulsif, elle dit d'une voix presque étouffée par ses soupirs :

— Oui, il faut absolument m'en séparer, et sur le champ. Certes, je ne m'imaginais point que mon cœur renfermât encore autant d'attachement pour le monde et pour ses vains bonheurs, et cependant, Dieu le sait, que d'efforts j'ai faits, que de combats j'ai soutenus pour arracher de mon cœur jusqu'à la pensée de ces moments trop chers! Un seul souvenir me restait de cet amour... mais c'est encore trop, puisque ce souvenir, à lui seul, me rappelle une époque que je devrais désirer n'avoir jamais connue.

Elle reprit encore le livre, et sembla l'examiner avec une attention singulière, comme si elle ne l'eût jamais vu. Elle jeta encore une fois les yeux sur les lignes écrites sur la page de titre, et en lut chaque mot lentement et à voix basse.

— Et c'était à pareil jour le jour de sa fête! s'é-

cria-t-elle, comme si elle eût tout à coup été frappée de la date.

« Je me souviens encore comme mon cœur battait quand... mais quelle folie ! ô mon Dieu, mon Dieu ! à quelles pensées est-ce que je m'arrête ! même à cette heure, mon cœur n'est guère moins agité... Je suis bien aise d'avoir pénétré dans les replis cachés de ce cœur rebelle... autrement je n'aurais jamais cru que le souvenir du passé fût encore aussi vivant dans mon âme ; mon lâche cœur s'est bien vite ouvert à de coupables regrets, et il me faudra passer bien des nuits dans le repentir et la douleur avant d'avoir expié les émotions criminelles auxquelles ce soir je me suis laissée aller. J'avais gardé ce souvenir terrestre et fragile comme un remède céleste qui devait guérir mon cœur, et je ne m'étais pas aperçue que je n'y attachais tant de prix qu'à cause de *celui* qui me l'avait donné. Mais je ne veux plus le voir ; je ne veux plus même revenir ici, car puis-je regarder cet enfant et ne point me rappeler de qui il tient cet œil d'où sort l'éclair, et cette bouche qui sourit d'une manière si suave!

Tout en parlant ainsi, sœur Louise laissa tom-

ber sur le lit le livre dont la reliure toute dorée avait un moment attiré l'attention de l'enfant, sans qu'il se fût aperçu qu'elle était toute trempée des pleurs de la religieuse. A l'excitation de la fièvre qui un instant auparavant l'avait si violemment agité, un abattement complet venait de succéder. Ses paupières, appesanties par la fatigue, s'étaient fermées, et un sommeil profond et bienfaisant s'emparait de lui. Il n'entendit donc ni les soupirs brûlants, ni les sanglots étouffés qui s'échappaient du sein agité de sœur Louise, encore qu'elle tremblât de tous ses membres et avec une telle violence, qu'on eût dit que chaque effort qu'elle faisait allait rompre le fil qui semblait retenir à peine cette frêle et délicate existence. En cet instant, en effet, elle avait senti se réveiller en elle tous les chagrins poignants, tous les regrets amers qui pendant tant d'années avaient si cruellement empoisonné son existence. La lutte fut courte, mais terrible. Dans son angoisse, elle pressait convulsivement son front de ses mains délicates comme pour en arracher de dangereux souvenirs. Enfin la crise se calma peu à peu, et d'abondantes larmes, se faisant jour à travers ses doigts

longs et effilés, soulagèrent ce cœur si oppressé. Épuisée par ce combat intérieur, elle laissa retomber ses mains sur le lit, et, à la vue de l'enfant qui dormait paisiblement, elle tourna vers le ciel un regard où se peignaient la résignation et la reconnaissance. Elle s'agenouilla alors de nouveau auprès du lit, et resta ainsi pendant quelque temps comme absorbée dans la prière. Lorsqu'elle se releva, ses traits avaient repris leur expression habituelle de calme et de sérénité ; et si ce n'eût été ses yeux encore rouges et un peu gonflés, et la teinte un peu animée qui colorait ses joues, ordinairement si pâles, personne n'eût pu se douter de ce qu'elle avait souffert dans cette dernière et terrible épreuve.

Il est à croire qu'elle tenait fortement à ne plus revenir auprès de ce lit de douleur, s'il en faut juger par la peine qu'elle ressentait à s'en séparer. Elle se pencha sur le front de l'enfant qui continuait à dormir ; elle le regarda d'un œil fixe et avide comme si elle eût voulu imprimer dans sa mémoire chacun de ses traits ; elle écarta les cheveux qui ombrageaient les joues brûlantes du malade, comme pour rassasier encore une fois ses yeux de la vue de

l'image vivante de celui qui autrefois était tout pour elle, tandis qu'aujourd'hui elle devait en détourner jusqu'à sa pensée même. En ce moment elle sentit plus que jamais combien ce courage lui serait difficile ; et, déposant un dernier baiser sur le front moite de l'enfant, elle s'arrache d'auprès de lui par un dernier effort, et s'éloigne du lit sans oser se retourner pour lui jeter un regard de plus.

Mais, avant de quitter tout à fait la chambre de l'enfant, elle voulut, comme à l'ordinaire, préparer tout ce qui pouvait lui être nécessaire pendant la nuit. Elle semblait se complaire dans ces petits soins que son affection pour lui rendait si doux. Elle y mettait même plus de temps et d'attention que de coutume, regrettant peut-être de les lui donner pour la dernière fois. Cependant elle avait fini ; il ne lui restait plus rien à faire, et elle se disposait à sortir doucement de la chambre, lorsque tout à coup elle entend la garde monter précipitamment l'escalier. Sœur Louise court à la porte pour l'avertir que l'enfant dort profondément, et qu'il serait dangereux de le réveiller. Mais la vieille servante, sans même écouter ses recommandations,

se jette toute effarée dans la chambre; et, lui montrant de la main l'escalier, se hâte de dire :

— On vient, on vient; on sera ici dans un instant : c'est ma maîtresse. Elle est venue par le jardin dans sa chaise à porteurs, et ses valets l'accompagnent avec des flambeaux. Si je m'étais endormie, comme tant d'autres gardes l'eussent fait, nous aurions été surprises; mais, Dieu merci, il m'a suffi d'entendre le bruit de la porte pour être avertie de leur arrivée. Vous voyez, ma digne sœur, que je n'oublie point vos ordres, et que je viens vous prévenir.

A ces mots, sœur Louise pâlit. D'abord, elle prêta l'oreille, comme pour s'assurer de la vérité; mais, dans le même moment, le bruit des pas des valets, le retentissement de la porte du vestibule dont on ouvrait les deux battants, et enfin la lumière des flambeaux qui tout à coup éclaira l'escalier, ne permirent plus à la religieuse de douter de l'approche des étrangers.

On entendait le frôlement des robes de soie des personnes qui montaient, et sœur Louise restait immobile et comme clouée à sa place, lorsque le son d'une voix qu'elle reconnut vint frapper

son oreille. Cette voix n'avait rien de terrible ni d'effrayant; on eût dit plutôt quelque chose de doux et de sonore. C'était celle d'une femme qui se plaignait avec impatience de la raideur de l'escalier; néanmoins cette voix eut la puissance de tirer sœur Louise de l'espèce de stupeur où elle semblait plongée et de la faire tressaillir comme si elle eût tout à coup été saisie d'une douleur aiguë. Elle regarda autour d'elle cherchant par quelle issue elle pourrait s'échapper; mais, n'en trouvant aucune, elle se vit réduite à se cacher précipitamment derrière les rideaux du lit. A peine eut-elle le temps de s'envelopper dans leurs larges plis, que l'une des deux personnes qui montaient entra dans la chambre.

C'était une femme d'un extérieur et d'une tournure véritablement remarquables. Elle tenait évidemment à la cour, et malgré l'ample manteau qui cachait sa taille, il était facile de reconnaître la dignité de ses manières. Était-elle jeune, était-elle belle? C'est ce qu'il n'eût pas été aussi facile de discerner; car, une espèce de masque, tel que le portaient à cette époque la plupart des femmes à la mode, et qu'on appelait *loup*, cachait en grande

partie ses traits. Elle se dirigea droit vers la cheminée, et la riche toilette, qu'en marchant elle laissa voir sous son manteau, ainsi que son élégante coiffure, firent comprendre à sœur Louise qne la noble étrangère n'était pas sortie de chez elle, à cette heure et dans cette parure, uniquement pour visiter la couche d'un enfant mourant. En effet, sa robe de brocard, toute étincelante d'or, et les diamants qui ornaient ses cheveux retombant en longues boucles sur son cou, indiquaient assez qu'elle revenait de quelque fête de la cour ou qu'elle y allait, et formaient un contraste pénible avec cette chambre si triste, et portant un tel caractère d'isolement.

Arrivée près de la cheminée, l'étrangère jeta autour d'elle un regard inquiet et soucieux. Sœur Louise sentit sa respiration presque suspendue quand elle la vit arrêter ses yeux sur le lit et les rideaux derrière lesquels elle se tenait cachée. Il lui sembla un moment que ses regards allaient pénétrer au travers de leurs replis et la découvraient dans l'obscurité qui la dérobait à sa vue. C'était une crainte purement imaginaire: car l'étrangère retourna bientôt les yeux d'un autre côté; et, regardant vers la porte

d'entrée, elle frappa du pied avec un mouvement d'impatience en entendant dans l'escalier un bruit confus de paroles qui lui annonçait que la personne qu'elle paraissait attendre allait enfin monter. En effet, un instant après, cette seconde personne entra dans l'appartement, et sœur Louise aperçut une femme d'une taille un peu plus élevée que la première, et dont la tournure, moins gracieuse peut-être, offrait une plus grande dignité.

Elle portait, comme sa compagne, une toilette de bal, mais infiniment plus simple, et certes moins riche. Elle n'avait pas à ce qu'il paraissait les mêmes motifs pour se tenir cachée; car son visage était à découvert et laissait voir des traits dont le calme et la dignité rachetaient ce qui pouvait leur manquer sous le rapport de cette régularité parfaite que l'on demande à la beauté. Elle ne parut point remarquer l'impatience qui agitait sa compagne, mais écouta avec un sang froid impassible et sans répondre les reproches que cette dernière ne lui ménageait pas sur son peu d'empressement. La nouvelle venue attendit patiemment qu'elle eût fini; puis, indiquant le lit du geste, elle répondit en modérant la portée de sa voix :

— Le malade dort; il faut attendre qu'il se réveille. La garde m'a assuré que c'était la première fois qu'il reposait aussi tranquillement, et ce serait lui donner la mort que de le réveiller en sursaut.

— Ah! Dieu! quelle contrariété, s'écria vivement la première inconnue. En entrant ici, j'ai entendu sonner dix heures à l'horloge des Carmélites, et je ne doute pas que notre absence ne soit déjà devenue, au château, le sujet de toutes les remarques et de toutes les conjectures. Vous savez que l'humeur chagrine et capricieuse du roi n'est que trop disposée à prêter l'oreille à tous les contes absurdes que mes ennemis ne cessent de débiter sur moi.

— N'en croyez donc rien, madame, reprit l'autre. Le petit mouvement d'humeur de sa majesté n'aura pas de suite. Le roi est généreux; il a le cœur tendre; et, soyez en sûre, son mécontentement ne tiendra pas contre la marque d'attention que vous lui donnez en ce moment, en venant voir cet enfant d'après le désir qu'il vous en a lui-même manifesté dans le courant de la journée.

— C'est assurément bien aimable de votre part, Madame, de chercher à me consoler, répondit sé-

chement la dame au masque; mais c'est bien vous qui m'avez portée à cette démarche dont le résultat peut me coûter cher. Sans ce malheureux conseil, je serais à cette heure-ci à mon poste, auprès du roi, je pourrais veiller sur lui et le tenir en garde contre les intrigues de ces gens envieux qui n'attendent que le moment de se placer entre sa majesté et l'affection qu'elle a pour moi et pour les miens. Ils n'ont déjà que trop réussi. N'avez-vous pas remarqué l'air d'indifférence avec lequel le roi m'a saluée ce matin à la chapelle. Ses yeux, pendant tout le temps de l'office, n'ont point quitté la place où Madame se place ordinairement avec mademoiselle de Blois que je suis toujours sûre de rencontrer dans toutes les occasions où elle peut disputer à mes enfants le cœur de leur père.

Un sourire fin et légèrement moqueur passa en cet instant comme un éclair sur la physionomie ordinairement soucieuse de madame Scarron; car c'était elle en personne. Sa réponse fut faite avec cette réserve qui lui était habituelle.

— Je ne puis rien vous dire à cet égard; j'ai peu observé le roi ce matin, parce que mon attention était entièrement tournée vers le manége de made-

moiselle de Fontanges, la fille d'honneur de Madame, qui paraissait ne rien négliger pour attirer de son côté les regards de sa majesté.

A ces mots, la belle inconnue fit un mouvement de surprise. Elle réfléchit un instant comme pour recueillir toutes ses pensées; et, s'efforçant d'écarter les soupçons que cette remarque venait d'élever subitement dans son esprit, elle s'écria d'un ton impatient et saccadé :

Non... non... cela n'est pas possible... Madame est trop fière, trop altière, pour souffrir qu'une de ses filles d'honneur donne, sous ses yeux, un pareil scandale... Non... c'est impossible... et le roi ne consentirait jamais à descendre si bas... Vous n'y êtes pas... C'est bien mademoiselle de Blois et son frère, ce petit comte de Vermandois, ces enfants de son cœur, comme Sa Majesté se plaît à les appeler, qui, ce matin, attiraient ainsi toute son attention. Mais il faut que tout ceci finisse... Il faut que le roi soit instruit de la conduite scandaleuse du comte et de ses déportements, sur lesquels son amour de père lui a, trop longtemps, fermé les yeux. Il faut que ce jeune présomptueux quitte la Cour et n'y reparaisse que

lorsqu'il aura perdu un peu de son arrogance, et que, moi... j'aurai repris toute mon influence auprès de Sa Majesté.

Qui peut prévoir combien de temps ce débordement de la vanité blessée eût duré, si un soupir profond et douloureux, qui semblait partir du côté opposé de la chambre n'eût, en cet instant, attiré l'attention des deux dames.

— Il est reveillé, dit madame Scarron, en s'approchant du lit : elle prit alors la lampe, et la tenant au-dessus de la figure de l'enfant, elle le fixa quelques moments avec sollicitude; mais les paupières fermées du malade, et la respiration régulière qui soulevait sa poitrine, lui prouvèrent aussitôt qu'il continuait à dormir profondément.

— Je me suis trompée, reprit-elle à voix basse, il dort bien tranquillement; cependant, à en juger par ce long soupir que nous venons d'entendre, les rêves du pauvre enfant, ne sont pas des rêves de bonheur.

Tandis que madame Scarron parlait, sa compagne s'était approchée du lit à son tour et contemplait, en silence, l'enfant toujours endormi. Il sembla qu'en ce moment toutes les vanités du

monde, toutes les petites et misérables jalousies cédaient place dans son cœur, à l'orgueil de l'amour maternel.

— Comme il est embelli, depuis la dernière fois que je l'ai vu, dit-elle enfin, d'une voix émue, et en joignant les mains; quel changement s'est opéré en lui en si peu de temps. Tenez, madame, maintenant il sourit. Dites-moi, n'avez-vous jamais vu ce sourire-là à personne? En disant ces mots elle se prit à rire elle-même d'une manière franche et douce, mais reprenant un ton sérieux :

— L'Évêque de Meaux est par trop dur, j'espère qu'en voyant cet enfant, le roi sourira de dédain en écoutant désormais ces choses ridicules et exagérées. Madame Scarron, il faut le faire venir à la Cour, continua-t-elle, en montrant du doigt l'enfant; sa présence nous y servira mieux que tous nos plans incertains et éloignés de vengeance. Vous le savez, il n'est personne d'aussi facile que le roi à se laisser séduire par labeauté. Le comte de Vermandois restera. Ce sera pour madame un coup mortel que de voir et de rencontrer à tous les instants ce bel enfant à côté de la personne si grêle et si chétive

du comte. J'en parlerai ce soir même au roi, et je reviendrai ici demain matin avec lui. Maintenant, il me semble que le temps que nous restons ici est autant de perdu pour notre réussite. Vraiment, madame, je dois vous remercier de m'avoir amenée en cet endroit. Cette visite me vaudra les bonnes grâces de Sa Majesté ; mais, attendez un instant encore, car je n'ai pas fini. Vous savez les ennemis que j'ai à la Cour, combien ils sont violents et pleins d'acharnement. Il ne faut pas sortir d'ici sans rapporter quelque preuve qui puisse ôter au roi toute espèce de doute sur la réalité de notre visite. — Prenez ce que vous voulez, n'importe ; voyons ! Il y a ici des ciseaux, et m'en vais couper une de ces mèches de cheveux blonds qui tombent sur son oreiller.

Déjà elle tenait dans ses doigts une des boucles de l'enfant, lorsqu'elle aperçoit ouvert sur le lit le livre que sœur Louise y avait laissé ; et sans donner à madame Scarron le temps de lui répondre, avec cette vivacité qui la caractérisait en tout, elle abandonna la mèche de cheveux et se saisit du livre.

— Tenez, madame, je n'ai plus besoin de ciseaux, dit-elle en lui montrant le livre, ceci fera parfaitement notre affaire ; c'est un livre de prières à la Vierge, et il me semble qu'il est d'un heureux présage en faveur de sa guérison. L'aimable enfant se sera endormi en prononçant le saint nom de la Mère de Dieu ! Écoutez : voilà la demie qui sonne, nous sommes restées ici bien assez de temps ; allons, partons vite, on aura déjà commencé les danses. Pour tout au monde, je ne voudrais pas, maintenant, perdre un instant. Demain matin je reviendrai ici et je resterai plus longtemps. Vous pouvez être sûre, madame Scarron, qu'en dépit de Louvois et de madame, avant demain soir cet enfant sera confié à vos seuls soins. Mais, allons, allons, je vous en prie, venez vite, ajouta-t-elle d'un ton d'impatience, en voyant sa compagne comme plongée dans la méditation, et les yeux toujours fixés sur l'enfant endormi.

— Il nous est impossible de tarder davantage ; il ne manquerait plus que Sa Majesté fût à danser son menuet, sans que je fusse là pour applaudir à chacun de ses pas ; ce serait encore un nouveau

grief à ajouter à la liste de tous mes crimes, dit-elle en riant et en descendant l'escalier à la hâte. Madame Scarron la suivit.

Un instant après, les deux dames traversaient le jardin dans leurs chaises à porteurs et escortées de leurs valets, comme cela s'était passé à leur arrivée. La chambre se trouva subitement éclairée par l'éclat des torches venant du dehors; mais bientôt cette lumière s'affaiblit graduellement à mesure que les deux chaises s'éloignaient, et enfin, lorsqu'on eut franchi le seuil de la petite porte du jardin, tout rentra dans le silence; la chambre reprit son aspect de tristesse et de solitude, tandis que les deux dames de la cour s'acheminaient du côté où les attendaient les plaisirs et les fêtes.

Sœur Louise partit presque en même temps qu'elles pour regagner son couvent et rentrer dans sa petite cellule, le sein en larmes, tout émue de ce qu'elle venait d'entendre, et cependant en cet état même elle pouvait peut-être encore exciter l'envie de celle qui, sans s'en douter, venait de torturer ce cœur si tendre en y rouvrant une blessure qu'on eût dit fermée depuis si longtemps.

Qui sait si la grande dame n'eût pas trouvé les regrets de la pauvre carmélite mille fois moins amers que le trait empoisonné lancé par les paroles de madame Scarron, paroles qui prenaient involontairement plus de force et de consistance dans son esprit à mesure qu'elle approchait du château et qu'elle entendait plus distinctement le mouvement et le bruit de la fête.

Mais chez cette femme aucune impression ne durait longtemps, excepté celle de le vanité inquiète ou blessée. A peine eut-elle franchi le large escalier tout étincelant de lumières qui conduisait à la salle du bal, à peine eut-elle entendu autour d'elle ce mouvement flatteur d'admiration que sa beauté ne manquait jamais d'exciter partout où elle paraissait, que son front s'éclaircit, et que ses traits reprirent ce charme ravissant, ce sourire irrésistible, qui mirent à ses pieds le plus despote des monarques, et portèrent la douleur et la honte dans le sein d'un époux trop confiant. Elle entra d'un air de triomphe, et, au moment où les huissiers annoncèrent : Madame la marquise de Montespan ! tous les groupes de causeurs se dispersent, tous les courtisans volent à sa rencontre ; à me-

sure qu'elle avance, la foule grossit et se presse sur ses pas. Cependant on pouvait remarquer dans son regard quelque chose d'inquiet et de pénible; ses yeux allaient de tous côtés avec une sorte d'anxiété, et, sans s'arrêter sur aucun de ceux qui l'entouraient, on voyait qu'ils cherchaient quelqu'un qu'ils ne rencontraient pas assez tôt au gré de leurs désirs. En effet, elle se trouvait dans la pièce où le roi avait coutume d'attendre son arrivée, et ce soir-là le roi n'y était point. Elle poursuit sa marche, et entre avec une sorte de pressentiment fâcheux dans la salle de danse. Les quadrilles étaient déjà formés, et il lui sembla que la foule des spectateurs qui regardaient danser se rangeaient devant elle avec moins de déférence et de respect que de coutume. Le seigneur à qui elle donnait le bras parvint, non sans quelque peine, à lui ouvrir un passage; elle n'eût pu dire à qui elle devait attention, tant l'idée de rencontrer enfin le roi la préoccupait en ce moment. Tout à coup un frisson mortel parcourt tous ses membres; elle sent ses genoux se dérober sous elle, et son front devient pâle comme le marbre. Elle voit Louis mêlé aux quadrilles, dont les regards sont

attachés avec une expression d'admiration passionnée sur la taille ravissante et sur les mouvements pleins de grâce de sa danseuse. Madame de Montespan se sentit près de s'évanouir en reconnaissant la justesse des conjectures de madame de Scarron, car cette danseuse n'était autre que mademoiselle de Fontanges.

Le roi, qui, au bruit de l'arrivée de madame de Montespan, s'était retourné, ne put s'empêcher de rougir en rencontrant les yeux de la marquise; toutefois il lui sourit et lui fit un salut gracieux ; mais, voyant qu'à ce sourire et à ce salut elle ne répondait que par un regard où se peignaient le reproche et la colère, il lui lance à son tour un coup d'œil hautain et dédaigneux, dont l'effet, plus prompt que celui de la foudre, terrasse en un instant toute la fierté de la marquise.

C'était précisément à pareil jour, et dans une fête semblable, qu'elle aussi fit éprouver pour la première fois à une autre femme tous les tourments de la jalousie et de l'amour dédaigné. Elle dut reporter sa pensée sur la destinée de celle qui fut condamnée par elle aux pleurs et au désespoir. Elle dut alors se repentir de sa cruauté, et sentir

tout ce qu'il y avait eu de peu délicat et de dur dans sa conduite envers mademoiselle de La Vallière.

Cependant la danse venait de cesser, et la marquise se contint assez pour dissimuler son trouble et causer d'un air d'indifférence avec les personnes qui l'entouraient. Ses traits seuls trahissaient un peu d'émotion; mais sa voix avait repris sa fermeté habituelle. Elle espérait que le roi la rejoindrait aussitôt après la danse; mais elle fut encore déçue dans cet espoir. Il serait impossible de peindre le serrement de cœur qu'elle éprouva lorsqu'elle le vit s'asseoir auprès de mademoiselle de Fontanges après qu'il l'eut ramenée à sa place. Cette circonstance n'échappa à personne, et on ne douta plus de la faveur de la nouvelle maîtresse et de la disgrâce de la marquise. Au même instant, tous les yeux se tournèrent vers cette dernière, et elle put lire la joie et le triomphe des uns ou la pitié bien plus insultante des autres.

Cependant le roi continuait de causer avec mademoiselle de Fontanges; et, à la rougeur qui colorait les joues de la belle danseuse et aux ondulations précipitées de son sein que trahissait le lé-

ger corsage qui le recouvrait, on pouvait aisément se figurer l'intérêt de leur conversation. Le supplice qu'éprouvait la marquise devenait intolérable; son cœur semblait près d'éclater, son orgueil était brisé, et elle se sentait hors d'état de soutenir cette lutte.

Enfin, le roi, comme s'il se fût aperçu de ce que cet *a parte* avait de singulier, se leva pour aller rejoindre le reste de la compagnie, lorsque la rose que mademoiselle de Fontanges portait à sa ceinture tombe à terre. Louis se baisse aussitôt, la relève; et, avec un regard passionné qui porte le trouble et la rougeur sur le front de mademoiselle de Fontanges, il presse la fleur sur ses lèvres et la cache dans sa veste brodée.

Cette scène muette, mais qui en disait plus que tout le reste, se passait sous les yeux de la marquise. Elle vit que, sans un effort désespéré, tout était perdu pour elle; et, se levant, elle aborda le roi avec son sourire accoutumé.

— Je crains bien que Votre Majesté ne soit fâchée contre moi de m'avoir vue arriver si tard, lui dit-elle d'une voix suppliante et presque tremblante; car elle attendait sa réponse avec anxiété.

Mais Louis, sans lui répondre, la regarde tout étonné et comme sans trop comprendre ce qu'elle voulait lui dire; car il ne s'était pas même aperçu de son absence. La fierté de la marquise ne tient pas contre ce dernier coup, elle se sent défaillir et peut à peine trouver la force d'ajouter :

— Si je ne suis pas venue plus tôt, c'est que j'ai été rue de Vaugirard voir notre enfant malade, comme vous m'en aviez manifesté le désir.

Ces paroles eurent un effet plus prompt que celui de la foudre. Louis, quittant aussitôt des yeux la glace où se réfléchissait le profil charmant de mademoiselle de Fontanges, se retourne vivement du côté de madame de Montespan, qui se méprit sur l'idée qui occupait le roi en ce moment; et, imaginant qu'il doutait de la vérité de ses paroles, elle ajouta :

— Vous croyez peut-être que je vous trompe, sire; mais, tenez, voyez plutôt ce livre que j'ai rapporté; c'est celui dans lequel il a fait ses prières avant de s'endormir. Qui sait? Peut-être qu'il a imploré le Seigneur pour ses coupables parents.

L'émotion, la colère l'empêchèrent d'en dire davantage; et, sans donner au roi le temps de re-

venir de son étonnement, elle quitte le bal, ne se souciant pas de l'effet que pourrait produire une retraite si précipitée. Retirée dans son appartement, elle s'y abandonna sans contrainte à ses pleurs et à son désespoir.

— Je suis fatigué de tous ses caprices et de toutes ces scènes, se dit le roi à lui-même, quand tous les gens de son service se furent retirés et qu'ils l'eurent laissé seul dans sa chambre livré à ses réflexions. Il faut que madame de Montespan apprenne à se dominer si elle veut que je lui rende mes bonnes grâces. Je suis las de ses emportements et de ses airs hautains et impérieux. Je veux qu'elle sache maîtriser sa mauvaise humeur devant moi, même quand il me plairait d'adresser quelques paroles à d'autres femmes tout aussi jeunes, tout aussi belles qu'elle l'a jamais été. Sans la présence d'esprit vraiment admirable de madame Scarron, à trouver une excuse à la conduite de la marquise, et à dire à tout le monde qu'elle s'était tout à coup trouvée mal, cette femme m'eût couvert de ridicule aux yeux de tous ces gens aussi malins que curieux, pour qui cette scène commençait à devenir assez plaisante; mais, par Dieu,

elle verra si nous ne sommes pas aussi fier, aussi intraitable qu'elle, et demain elle reconnaîtra humblement tous ses torts, ou bien je lui ferai voir qui de nous deux est le maître. Quelques mois passés à Compiègne calmeront sa tête et la rendront à la raison.

En disant ces mots, il se leva du fauteuil où il était assis, et poussa du pied, avec un mouvement d'impatience, le tabouret de tapisserie brodée qui se trouvait devant lui. Ce mouvement fit tomber à terre le livre que madame de Montespan avait mis entre ses mains et qu'il garda dans une de ses poches sans y penser davantage.

— Voyons !... C'est le livre que la marquise m'a remis en s'en allant, dit-il, tout en le ramassant. Madame Scarron, qu'on serait tenté parfois de croire notre bon ange à tous, m'a dit qu'une religieuse en avait fait présent à ce pauvre enfant de la rue de Vaugirard, qu'elle seule a, dit-on, sauvé par ses soins charitables, d'une mort presque certaine. Demain, Fagon ira à la recherche de cette religieuse ; nous la ferons remercier, nous accorderons quelque faveur à son couvent, enfin, nous saurons être reconnaissant.

En parlant ainsi, il ouvrit le livre en l'approchant de la lumière, mais, à peine y eut-il jeté les yeux, qu'une pâleur subite couvrit son front, et qu'il retomba dans son fauteuil, où il resta plongé dans une pénible rêverie. Enfin, revenant à lui, il regarda tout autour de l'appartement, pour s'assurer si personne n'aurait été le témoin de sa faiblesse ni de ses larmes. A mesure que sa main tremblante tournait les feuillets de ce livre, il s'attendrissait davantage; le souvenir des jours passés se retraçait à son esprit à la vue des lignes écrites sur la page du titre. Voici les mots que ces lignes contenaient :

« Offert par Louis de Bourbon à *Louise de La Vallière,* le jour de la fête de leur saint patron. »

Il se souvint aussi du serment qui avait été écrit au-dessous de ces mots, serment auquel il avait tant de fois juré de rester fidèle. Mais ces mots n'étaient plus lisibles, des pleurs les avaient effacés, des pleurs dont les pages portaient la trace. Cette écriture longue, droite et ferme, il ne pouvait la méconnaître, car c'était la sienne. En vain, durant tant d'années qui s'étaient écoulées depuis le jour qu'il avait tracé ces lignes, l'orgueil,

l'ambition et toutes les passions égoïstes s'étaient disputé son cœur ; il pleurait comme un enfant au souvenir de cet amour si pur, si frais, si désintéressé, que cette fois, cette seule fois, durant tout le cours de sa vie, il avait rencontré, dans le cœur trop tendre et trop généreux de Louise de Lavallière.

Ses souvenirs dominèrent tellement son imagination, qu'ils calmèrent l'état d'irritation où l'avait mis la conduite de madame de Montespan. Il se sentit porté à l'indulgence, et il oublia tous ses projets de vengeance et d'exil. Il lui semblait entendre la douce voix de sœur Louise sortir de sa tombe vivante et lui rappeler que la marquise n'était pas la seule qui méritât les reproches d'ingratitude et d'orgueil.

Telle fut la cause, toute accidentelle, qui, dans cette occasion, ferma les yeux du roi sur la conduite de madame de Montespan, et arrêta pendant quelque temps encore le coup terrible qui la menaçait. Et pour être juste, il faut dire que ce ne fut qu'après avoir été poussé à bout, par ses caprices continuels, et les accès répétés d'humeur et de jalousie, que le roi l'abandonna, et qu'elle se

vit réduite à passer sa vie dans les regrets et dans l'obscurité.

Peu de temps après cette fête la nouvelle se répandit que le plus jeune des fils de Sa Majesté allait paraître à la cour. La beauté remarquable de cet enfant, et sa précoce intelligence, devinrent bientôt l'objet de l'admiration générale. Mais, quelque recherché, quelque courtisé qu'il fût dans la suite, de quelque faveur que le comblât la tendresse d'un roi dont il était devenu l'idole, à quelques titres, à quelques honneurs qu'il parvînt, le comte de Toulouse, le grand amiral de France n'oublia jamais les soins affectueux, le tendre et saint dévouement de celle qui, comme un ange gardien, avait veillé sur son enfance.

Et quand, bien des années après, monté sur le tillac de son noble vaisseau, on le voyait debout, immobile et silencieux, appuyé contre le mât, les regards errants sur l'immensité des mers, et que ses officiers le croyaient occupé à préparer le plan d'un de ces combats où la victoire suivait souvent ses pas, éloigné de ces idées ambitieuses, il reportait ses pensées vers cet hôtel abandonné de la rue de Vaugirard; de douces larmes coulaient de ses

yeux ; il sentait son cœur rempli de reconnaissance, et ôtant avec respect de son front le chapeau garni de larges plumes, il invoquait tout bas la mémoire sainte et chérie de sœur Louise (de la Miséricorde)

ASH WEDNESDAY

OU

LE MERCREDI DES CENDRES.

NOUVELLE

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

ASH WEDNESDAY

OU

LE MERCREDI DES CENDRES.

CHAPITRE I^er^.

« Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien
» pensé ; mais quand une fois j'ai pris ma résolu-
» tion, je vais à mon but, je renverse tout, je fau-
» che tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane
» rouge. »

(Propres paroles du cardinal de RICHELIEU au marquis de VIEUVILLE.)

Que les gens du monde se font une fausse idée du genre de bonheur attaché à la vie monastique. Ils s'imaginent que c'est une vie tout entière de loisir et d'indolence; ils ignorent les épreuves auxquelles se soumet celui qui, dans la retraite sainte,

a consacré à Dieu son existence. On dirait, à les entendre, que le cœur du moine ne puisse plus s'ouvrir à d'autre sentiment qu'à celui de la dévotion : combien, cependant, de qualités nobles et brillantes y sont venues souvent chercher un refuge : la grandeur d'âme, le pardon généreux, la franchise, l'honneur et le courage même s'y sont plus d'une fois rencontrés; car, pour une bonne et sainte cause, un cœur généreux n'en bat pas moins vivement, caché sous un froc de moine, que revêtu d'un pourpoint brodé ou d'un habit tout étincelant d'or.

Telles étaient les réflexions qui préoccupaient Isidore de Mireville, jeune novice du couvent de Saint-Firmin, à l'heure silencieuse de minuit, en quittant l'église du couvent pour regagner son humble couche dans la petite cellule qui lui était tombée en partage. C'était vers le saint temps du Carême, époque de l'année à laquelle le village de Saint-Firmin prenait une importance qu'il n'avait pas d'ordinaire, parce que le couvent étant situé le plus près de Chantilly, le roi, toutes les fois qu'il habitait ce château, avait coutume de venir passer dans cette pieuse retraite le mercredi des cendres,

dans ces temps, jour de jeûne et de pénitence pour tous les fidèles. Or, Louis-Treize, qui peut-être était de tous les monarques celui qui observait le plus strictement les règles et les coutumes établies, aurait regardé comme un crime de manquer à cette pieuse tradition : il avait déjà fait annoncer au vénérable prieur de Saint-Firmin son intention de faire la visite accoutumée, et cette nouvelle avait rempli de joie toute la communauté. Les bons pères étaient charmés de déployer en cette occasion aux yeux du voisinage toute la pompe et toutes les richesses de leur couvent. Cette fête (car c'en était réellement une) ne durait qu'un jour ; mais tout le reste de l'année se ressentait des peines et du mouvement qu'ils se donnaient pour faire à leur hôte royal une réception digne de lui. Le village de Saint-Firmin, dans ce temps, n'avait rien, par lui-même, de bien remarquable. C'était un petit hameau situé au milieu même de la forêt, et aujourd'hui les étrangers vont bien rarement le visiter, si ce n'est ceux que le hasard a égarés de ce côté. Mais on se figurerait difficilement la joie dont était transporté le prieur, quand son couvent devait être honoré de la présence royale. C'é-

tait pour lui une occasion qu'il négligeait bien rarement, de se donner plus de poids et plus d'importance auprès de la communauté.

Au temps ou commence notre histoire, le bon père Eugène de Rochat était prieur du couvent de Saint-Firmin. Il se réjouissait, et avec raison, de l'honneur insigne qu'il attendait, qui faisait depuis longtemps l'objet de tous ses vœux. Mais il avait alors un motif tout particulier de désirer cette faveur. Il espérait que cette journée déciderait de la fortune et de l'avenir de son neveu, le jeune Isidore de Mireville, reçu depuis quelque temps novice dans le couvent. Il ne doutait pas que le roi ne remarquât ce pieux jeune homme, dont la grace angélique et la beauté singulière attiraient l'attention de tous ceux qui le voyaient; car, il faut l'avouer, au milieu de ces bons religieux, la plupart vieux et infirmes, ce jeune et beau novice semblait un ange descendu du ciel.

Isidore de Mireville était orphelin, et son avenir, comme celui de tant d'autres, dans ces temps-là, fut sacrifié à l'honneur de la maison et à la nécessité de maintenir dans sa famille des biens et des dignités auxquels il lui était pour jamais inter-

dit de prétendre. Il voyait sans regrets et sans envie son frère aîné jouir de toutes les richesses et de tout l'éclat que peuvent donner une haute naissance jointe à une grande fortune, tandis qu'on le condamnait à passer sa vie au fond d'un cloître : mais il ne connaissait ni soucis ni chagrins ; la providence l'avait jeté dès son enfance parmi ces bons religieux dont il faisait la joie et le bonheur, et ses désirs n'allaient pas au-delà. Son oncle, le bon prieur de Saint-Firmin, le chérissait pardessus tout dans ce monde, et c'était bien naturel ; car pouvait-on voir le jeune novice de Saint-Firmin sans l'aimer. Les bons habitants du village eux-mêmes le regardaient avec admiration lorsqu'il assistait le père prieur aux jours de fête, et l'on dit même que les jeunes villageoises n'étaient jamais plus assidues à l'église que les jours qu'elles devaient y voir le bel abbé (car c'est ainsi qu'elles le désignaient entre elles) ; mais Isidore avait une piété trop sincère pour s'apercevoir de ces succès mondains. Son cœur n'était rempli que d'une sainte ambition. La seule femme qui occupât quelquefois sa pensée était sa sœur, la jeune et tendre Aline, et si parfois quelques soupirs s'échappaient de son

sein, si quelque chagrin venait troubler le repos de ses nuits, l'idée du triste sort, réservé à cette sœur bien-aimée, préoccupait sa pensée. Il tremblait en songeant à l'imprudent arrêt qui allait la condamner, elle, si jeune, si belle, si bien faite pour orner le monde, à vivre confinée dans les tristes murs d'un cloître. Ce n'était pas sur lui qu'il gémissait. Élevé dès son enfance dans la retraite, il pouvait à force de zèle et de persévérance parvenir aux honneurs et aux premières dignités de l'église. Mais Aline, hélas! nourrie dans la splendeur et le luxe de la cour, se voir ainsi tout à coup arrachée au monde et à ses plaisirs, sans espoir, sans retour, cette réflexion l'accablait, et bien souvent, au milieu des rêves de grandeurs et d'avenir qui l'occupaient, il s'arrêtait tout à coup pour reporter sur Aline toutes ses pensées, ou pour adresser au ciel une prière pour son bonheur.

Cette même nuit, sur laquelle nous avons déjà appelé l'attention du lecteur, Isidore avait veillé bien au-delà de l'heure accoutumée, devant la châsse de son saint patron. Avait-il employé tout ce temps à prier, ou l'approche de la visite du roi à Saint-Firmin ne l'occupait-elle pas d'idées aussi

extravagantes que celles qui troublaient la tête de son digne oncle, c'est ce que nous ne pouvons pas précisément dire; mais la promotion subite de l'évêque de Luçon au cardinalat, sa rapide élévation aux premières dignités de l'Etat, sa gloire et son immense pouvoir exaltaient l'ambition naissante du novice. Isidore était jeune et sans expérience; il connaissait peu le monde, et encore moins les intrigues de la cour; il s'imaginait que Richelieu ne devait qu'à son mérite et à sa vertu le succès étonnant qui couronnait toutes ses entreprises. — Il contemplait cette fortune inouïe avec une naïve admiration; il ne savait pas que le cardinal avait depuis longtemps sacrifié à son ambition l'estime de tous les gens de bien, et qu'il payait ces grandeurs tant enviées, de la paix de son cœur, en ce monde, et de toutes ses espérances de bonheur au-delà de la tombe.

Mais Isidore se doutait à peine que les choses se passassent ainsi sur la terre. Il se jeta sur son lit pour se reposer et s'endormit profondément la tête encore toute remplie de ces visions séduisantes auxquelles il aimait tant à s'abandonner. Bientôt ces rêves d'ambition, qui avaient si souvent visité

son chevet solitaire, vinrent encore cette nuit voltiger devant son imagination exaltée. La belle chevelure flottante et toute bouclée du novice tombait pour faire place à la sainte tonsure et au capuchon du moine. Le capuchon à son tour se transformait en mître d'évêque, remplacée par le chapeau rouge, le rochet et le camail écarlate ; ceux-ci disparaissaient encore pour ne plus laisser voir enfin que la tiare sacrée surmontée du diadême à la triple croix. Son imagination brûlante et passionnée semblait enfin se reposer avec délices sur ce glorieux emblême ; il se voyait assis dans la chaire des souverains pontifes, revêtu de la robe blanche des papes et environné de gardes richement habillés ; tout un peuple se prosternait à ses pieds ; dans la main gauche, il tenait les saintes clés, et de la droite, sur laquelle brillait l'anneau mystérieux, il bénissait l'univers. La lueur des flambeaux, le parfum de l'encens, la chaleur, la foule, tout l'éblouissait, tout l'enivrait..... Hélas ! n'était-ce qu'un rêve ? Tout à coup il est réveillé en sursaut ; mais, tenant toujours les yeux fermés, il s'efforça de rappeler la douce illusion ; pendant un moment il crut encore à la réalité ; car il en-

tendit une voix prononcer doucement ces mots à son oreille : « Isidore, ta fortune dépend de toi. » Ces paroles suspendirent tout à coup la respiration du jeune novice; elles lui parurent comme l'avertissement mystérieux de quelque être surnaturel pour le punir de son orgueil et de ses rêves ambitieux. Mais il entendit de nouveau la même voix prononcer encore plus doucement les mêmes paroles : « Isidore, ta fortune dépend de toi. » Il se crut d'abord le jouet de quelque vision ; il balbutia quelques mots de prière pour tâcher de la repousser ; enfin, il ouvrit les yeux et tous ses doutes, toutes ses craintes disparurent. Il vit son oncle, dont la figure riante et où se peignait la joie, s'avançait vers sa modeste couche, et qui lui répéta, pour la troisième fois : « Isidore, lève-toi ; ta for-» tune est faite, te dis-je, mon enfant, tu es en » chemin de devenir évêque. Allons habille-toi » vite, et suis-moi en silence. »

Isidore ne put s'empêcher de rire de la frayeur qu'il avait eue en voyant la mine joviale et rubiconde du bon prieur ; mais ce dernier, sans laisser à son neveu le temps d'exprimer son étonnement de le voir à cette heure de la nuit, le pressa de

s'habiller en toute hâte, et l'entraîna hors de sa cellule avant même que ses yeux fussent parfaitement ouverts. Ils s'avancèrent sans bruit en silence, sur la pointe du pied, l'un à côté de l'autre, tout le long du corridor. Le prieur ne put d'abord se défendre d'un léger mouvement de peur en entendant le bruit étrange qui partait de chaque cellule; mais il se rassura bientôt en reconnaissant que c'était le ronflement des moines qui, accablés des fatigues de la veille, dormaient d'un profond sommeil. Ils continuèrent ainsi à marcher, sans autre accident, jusqu'à la porte du cabinet du prieur. Là, le bon père s'arrêta pour regarder Isidore; si le jeune homme eût pu ressentir encore quelque inquiétude sur le motif qui avait déterminé son oncle à venir le chercher à une heure aussi indue, ce regard seul eût suffi pour dissiper toutes ses craintes. Le bon père, l'air radieux et satisfait, ses petits yeux gris pétillant de joie, riait en lui-même, mais de manière à être entendu d'Isidore; enfin, il lui dit tout bas en s'approchant de son oreille : « Isidore, tu es loin d'imagi- » ner la bonne fortune qui t'arrive, ne vas pas » avoir peur, au moins; l'étranger qui est là-de-

» dans te dira... Mais, chut! dépêchons-nous; il » est vif et impatient; entends-tu le bruit de ses » pas qui résonnent; il s'ennuie déjà d'attendre. » A ces mots le prieur leva sur Isidore la lanterne qu'il tenait à la main; il écarta, en souriant, de son front éclatant de jeunesse et de blancheur les boucles touffues de cheveux châtains que les ciseaux avaient encore épargnées, il chercha à donner à sa modeste soutane des plis plus gracieux, il lui arrangea son petit collet, fit descendre avec plus de coquetterie sur sa poitrine son rabat de batiste toute blanche, et il aurait peut-être continué à rajuster ainsi la toilette du jeune novice, si une toux sèche et rauque suivie d'un léger coup de pied sur le plancher ne se fussent en ce moment fait entendre de l'intérieur du cabinet, signes certains que la patience de l'étranger était à bout.

« Entends-tu, dit le prieur, il est à bout; je l'avais cependant bien prévenu que je ne voulais pas te réveiller en sursaut, de peur de t'effrayer. Je pourrais d'ailleurs jurer sur la sainte croix que nous n'avons pas été plus de... » Un second trépignement de pied, accompagné cette fois d'une ex-

clamation énergique, vint encore interrompre le discours du prieur qui, de sa nature, aimait à discourir longuement. Mais ce nouvel avertissement l'arrêta tout court; il ouvrit la porte avec précipitation et entra dans le cabinet suivi d'Isidore. Le novice tremblait de tous ses membres, sans savoir pourquoi, lorsqu'il se vit en face d'un étranger installé dans le propre fauteuil du prieur, meuble antique et vénérable que la communauté respectait comme l'emblème du pouvoir abbatial. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre Isidore que cet étranger était quelque personnage important pour oser prendre ainsi la place d'honneur. L'appartement était froid et peu commode. L'étranger restait assis devant une énorme cheminée qui ne contenait plus qu'un monceau de cendres mourantes, car le père prieur venait de se coucher lorsque l'étranger troubla son sommeil à une heure si avancée de la nuit. Une lampe placée sur la table ne donnait qu'une lumière faible et incertaine, et il fut d'abord impossible à Isidore de distinguer les traits de l'étranger. Cette circonstance acheva de le déconcerter, il restait en arrière, immobile, la contenance timide et embarrassée; son oncle,

s'étant avancé près de l'étranger, rompit enfin le silence.

« Voici le jeune homme dont je viens de parler à votre Ém... — Qu'il s'avance, interrompit l'autre d'un ton sévère, en jetant les yeux du côté où se tenait Isidore, puis il ajouta, avec un air de hauteur : « Que craignez-vous donc, monsieur le novice, que vous n'osez pas vous avancer. » Le ton rude et sec avec lequel ces paroles avaient été prononcées semblait peu fait pour rassurer la timidité du jeune homme. Le prieur, qui craignait de provoquer la colère de son hôte, prit doucement son neveu par la main et s'empressa de le conduire devant la table.

« Approchez-vous, jeune homme, lui répéta l'étranger avec plus de douceur, mais toujours d'un ton de commandement. Isidore obéit et s'approcha; l'étranger prit la lampe et, la levant de façon à ce que la lumière tombât directement sur les traits du novice, le regarda fixement de son œil perçant et scrutateur. Isidore soutint ce regard sans sourciller, et bien que l'éclat subit de la lumière lui fît faire un léger mouvement et que ses joues prissent une teinte plus colorée, il avait

recouvré toute son assurance, et il regarda à son tour l'étranger avec une expression marquée de curiosité. Mais, lorsqu'il vit l'extrême jeunesse de cet être redoutable, son teint hâve et décoloré, sa complexion si frêle et si délicate, sa taille au-dessous de l'ordinaire, et n'ayant d'ailleurs rien sur lui qui parût justifier le ton d'autorité qu'il avait pris avec le révérend père, et auquel le bon abbé semblait se soumettre avec tant de déférence, il ne put retenir une légère exclamation de surprise, et son étonnement ne diminua pas lorsqu'il examina avec attention toute sa personne. Sa mise était riche et magnifique comme celle d'un seigneur de la cour; mais il avait l'air gêné en la portant, et il manquait évidemment de cette aisance et de ces manières libres et dégagées qui distinguaient les gentilshommes de cette époque. Son chapeau à l'espagnole était suivant la mode orné de longues plumes blanches et plusieurs diamants de grand prix relevaient ses larges bords. Quoique placé en avant sur le front avec toute la grâce convenable, il faisait assez mauvais effet avec le menton rasé et la lèvre nue de celui qui le portait, dans un temps où la barbe taillée en pointe et la mous-

tache frisée étaient regardées comme l'ornement indispensable de tout homme de condition. Le reste de son habillement restait caché sous un large manteau brun qui l'enveloppait entièrement, et tel qu'en portaient alors les gens de guerre. Mais on apercevait une longue rapière pendue à son côté qui semblait l'embarrasser beaucoup en venant se jeter à travers ses jambes; enfin, il portait de larges bottes d'écuyer, et il se tenait assis, les pieds écartés, comme pour éviter que ses longs éperons ne s'accrochassent dans son manteau, ce qui fit penser à Isidore qu'il en faisait rarement usage. Ses traits, comme nous l'avons déjà observé, étaient pâles et délicats, et rien ne semblait motiver ce ton de supériorité qu'il affectait avec le prieur de Saint-Firmin; ses yeux seuls révélaient quelque chose d'extraordinaire et en disaient plus que des volumes entiers. Ils se reposèrent avec complaisance sur la douce et naïve figure d'Isidore; mais ce regard fit frissonner le jeune novice, et il recula involontairement de quelques pas.

— C'est donc là votre neveu, mon père, dit enfin l'étranger, en promenant ses yeux de l'un à

l'autre comme s'il eût eu quelque doute sur la véracité du récit du bon prieur.

— Oui, monseigneur, c'est mon neveu, et votre émi.... heim ! votre excellence, je veux dire, n'aura, je suis sûr, qu'à s'en louer; je ne doute pas qu'il n'exécute vos gracieux ordres à votre pleine et entière satisfaction. C'est un bon jeune homme, aussi pieux et aussi savant qu'il en fut jamais dans la confrérie de la Vierge ; votre em... votre excellence, je veux dire, croirait-elle qu'il sait tout son Saint Thomas d'Aquin, et qu'il a fait des commentaires sur l'Imitation ; je vais les chercher, afin que votre excellence puisse en juger par elle-même. Ce jeune homme, je vous assure, ferait presque déjà un fort bon évêque, et la crosse et la mître ne lui iraient pas trop mal et il aurait encore meilleur air ! Combien d'autres, avec seulement la moitié de son mérite, sont arrivés au cardinalat, et....

— C'est bien, c'est bien, mon père, mais.....

— Que votre excellence daigne m'écouter jusqu'au bout : c'est que réellement c'est la plus douce créature et la plus heureusement née qui soit au monde. C'est l'enfant gâté, l'orgueil de la

communauté, et votre excellence avouera elle-même que c'est un joli garcon ; voyez, monseigneur, n'aurait-il pas bon air avec le chapeau rouge : sa mère était ma propre sœur, et s'il est vrai qu'il y en ait tant qui n'ont dû leur fortune qu'à leur bonne grâce et à leurs. . . .

— Nous perdons là notre temps, monsieur le prieur; interrompit froidement l'étranger.

Mais le bon prieur ne s'arrêtait pas facilement une fois qu'il entamait l'éloge de son cher neveu ; sujet sur lequel il était intarissable, et il s'imaginait, dans l'illusion de sa tendresse, que les autres devaient s'y intéresser comme lui : il continua donc sans se déconcerter :

— Oui, monseigneur, mon neveu, à ce qu'on trouve, n'est pas mal tourné, et. . . .

— Bon, bon, je le vois bien, interrompit de nouveau l'étranger, en frappant d'impatience la pierre de l'âtre avec le talon de sa botte.

— Oui, monseigneur, cela, tout le monde peut bien le voir, mais ses excellentes qualités sont cachées ; d'abord sa mère était ma propre sœur ; et . . . . .

— Allons, monsieur le prieur, en voila assez ; je voudrais.. . .

Sa mère, vous dis-je, monseigneur, était ma propre sœur, et ce que j'en dis, ce n'est pas comme une preuve de son bon sens et de son intelligence ; mais je veux seulement faire voir par là à votre altesse que je suis bien sûr de la vérité de tout ce que je dis ; que je dois bien connaître ce jeune homme, et que pour rien au monde je ne voudrais avancer à son sujet la moindre chose qui ne serait pas l'exacte vérité.

— Vous raisonnez admirablement bien, monsieur le prieur, mais laissez-nous, je vous prie un moment ensemble ; votre présence ici. . . .

— Je voulais simplement faire observer à votre excellence. . . .

— Ah ! partez enfin et laissez-nous, s'écria l'étranger dont la patience était épuisée, et que la colère commençait à gagner.

— Mais, monseigneur. . . . .

— Partez, vous dis-je, ou je m'en vais d'ici, et irai chercher ailleurs.

Cette menace eut tout l'effet désiré. Le prieur craignit de voir échapper toutes les brillantes espé-

rances qu'il avait conçues pour son neveu ; il ne se le fit pas dire une troisième fois et se retira sur-le-champ, laissant le novice seul avec l'étranger. Celui-ci fut quelque instants sans parler. Il attendit évidemment que le bruit des pas du bon prieur l'eût averti de son éloignement. Quand il s'en fut bien assuré, il se pencha lentement en avant de son fauteuil, puis prenant le novice par la main, il l'attira vers la lampe, et considéra longtemps et attentivement sa physionomie, comme si son œil noir et perçant eût cherché à lire jusqu'au fond de son âme.

— Jeune homme, lui dit-il enfin, d'un ton grave et imposant, vous sentez-vous de la confiance et du courage ?

Le novice ne répondit rien. Il baissa doucement la tête sur sa poitrine et salua avec humilité.

— On dit que vous êtes ardent et ambitieux, et que vous désirez parvenir dans l'Église ?

Le sourire qui tout à coup brilla sur les traits du jeune novice, et la vive rougeur qui dans le même instant colora ses joues furent probablement pour l'étranger une réponse suffisante, car il ne le pressa pas davantage et continua :

— Il ne faut pas croire cependant que vous parveniez sans vous donner de la peine. Écoutez ce que j'ai à vous proposer. Le temps presse et je dois m'expliquer en peu de mots. Il faut que vous me rendiez le petit service que je m'en vais vous demander. La récompense, soyez-en sûr, dépassera de beaucoup vos espérances même les plus élevées. J'ai à ma disposition des honneurs et des distinctions ; et avec mon appui, il n'y a rien à quoi votre ambition ne puisse aspirer.

A ce discours, les grands yeux du novice semblaient s'ouvrir encore davantage, et ils demeurèrent comme attachés sur l'étranger, avec un mélange de surprise et de ravissement. Les lèvres légèrement entr'ouvertes, il écoutait avec une muette attention, et sa respiration restait comme suspendue, tandis que son oreille s'enivrait avec délire de ces douces et séduisantes paroles.

L'étranger en voyant l'avantage qu'il prenait sur l'esprit du jeune novice ressentit cette sombre joie que l'on peut supposer au crocodile, lorsqu'il aperçoit la timide gazelle s'approcher des bords

du fleuve pour se désaltérer dans ses eaux transparentes.

Le service que je vous demande, continua-t-il, est vraiment bien peu de chose. Il serait même plus juste de dire que c'est un service que vous rendrez à notre sainte mère l'Église, puisque vous serez l'instrument dont se servira le ciel pour châtier un odieux coupable. Avez-vous jamais entendu parler du jeune marquis de Croix ?

Oui, vraiment, et qui n'a pas entendu parler de ce digne gentilhomme? C'est lui qui a fondé, tout proche d'ici, le chapitre des Blancs-Manteaux.

Chut ! ne parlez point de cela; son hypocrisie aggrave encore sa faute. Il a mortellement offensé le roi qui l'a exilé dans sa terre, à Croix. Et dans son exil, à quoi pensez-vous qu'il ait employé son temps? Le croiriez-vous? A enlever de son couvent une novice qu'il a épousée au mépris des lois de notre sainte religion.

En disant ces mots, sa voix tremblait de fureur, mais un sourire affreux contracta tous ses traits lorsqu'il vit la naïve horreur dont, à ce récit, Isidore parut saisi.

Maintenant, poursuivit-il, écoutez; la justice

veut qu'un pareil attentat ne demeure pas impuni. Nous, ... vous, veux-je dire, vous appartenez à l'Église, et vous devez veiller à ce que tous ses droits soient rigoureusement maintenus; mais voilà ce que le roi ne veut pas comprendre ; d'un caractère naturellement doux et facile, il ne sent pas la nécessité d'un exemple de sévérité fait à propos; il a toujours eu du faible pour ce jeune marquis de Croix; l'éloignement où il le tient lui pèse déjà, et il désire ardemment le revoir auprès de lui. Il lui a même écrit pour l'engager à se rendre le mercredi des cendres dans ce couvent où toute la cour doit se réunir pour y passer, suivant l'usage, ce saint jour de pénitence ; il n'attend que cette occasion pour lui pardonner et lui rendre son ancienne faveur. En achevant ces mots, l'étranger frappa avec violence la table de son poing, et regardant de nouveau fixement Isidore, il ajouta :

Derrière l'église du couvent, il y a un cachot; c'est là qu'il faut que le marquis reste enfermé jusqu'au moment où le roi partira d'ici. Son absence achèvera infailliblement d'exaspérer contre lui l'esprit de Sa Majesté; je connais le roi, je suis sûr de mon fait, ce mépris apparent de la

volonté royale perdra enfin et sans retour un favori présomptueux.

A cet aveu, la résolution du novice commença à faiblir un peu. Sa conscience se révoltait à l'idée d'agir ainsi en contradiction ouverte avec la volonté de son souverain ; et il murmura tout bas quelques excuses que l'étranger feignit de ne pas entendre, et reprenant la parole d'un ton plus élevé et plein d'autorité.

Votre oncle, le prieur de Saint-Firmin, vous donnera toutes les instructions nécessaires relativement à ce cachot ; allez, jeune homme ; vous êtes né sous une heureuse étoile ; car le service que j'attends de vous aurait pu présenter des difficultés, des dangers ; vous auriez pu courir le risque de votre vie dans cette entreprise ; mais ici rien de semblable, ce qu'on vous demande est aussi sûr que facile. Demain, au coucher du soleil, vous vous rendrez dans la forêt, au fond de ce ravin noir et profond, situé à l'est du château de Chantilly. Vous le connaissez sans doute. On l'appelle le *Sombre repaire.* Là, vous trouverez des hommes armés et tous dévoués à mes ordres. Ils seront munis de tout ce qu'il faut pour s'assurer du

coupable. Tout ce que vous aurez à faire sera de les conduire ici secrètement et en silence ; car, sachez-le bien, je n'aime pas que ceux que j'emploie aient trop de relations ensemble ; or, ces hommes ne savent pas un mot de l'affaire à laquelle ils doivent prêter les mains ; néanmoins, ils obéiront sans hésiter à tout ce que vous leur ordonnerez ; et ils vous suivront avec leur prisonnier jusqu'au cachot. En voici la clé ; c'est à vous, jeune homme, que je la confie.

En disant ces mots, il mit une énorme clé dans les mains tremblantes d'Isidore. Le novice étourdi par la rapidité et le ton imposant avec lequel le cavalier lui avait intimé ses ordres, séduit d'ailleurs par l'air d'étrangeté et de mystère qui les enveloppait, ne réfléchit pas dans le moment à la difficulté de l'entreprise ; il se sentait comme asphyxié par le regard sévère et glacé de l'étranger, et il restait plongé dans un effroi silencieux. Les yeux baissés vers la terre, il se détourna pour balbutier avec un trouble visible!! Mais le marquis saura-t-il... ?

Ah ! n'en parlons plus, ne vous ai-je pas dit que vous étiez trop heureux. J'aurais pu vous lais-

ser tout l'embarras de l'exécution ; mais j'ai bien voulu vous en aplanir les difficultés ; jeune homme, en voilà assez ; le marquis ne manquera pas de s'y rendre, parce que, ah, ah, ma foi, c'est parfait, parce que l'honneur... Mais... et il se mit à rire affreusement, on dirait avec une gaieté diabolique. Ce rire éclaira Isidore ; il soupira amèrement ; il devinait enfin la nature du service qu'on lui demandait, et auquel le prieur, son oncle, semblait l'avoir engagé d'avance. L'idée de refuser lui vint bien à l'esprit ; mais chaque fois qu'il voulait parler, le regard perçant de l'étranger qui ne le quittait pas semblait lire dans son âme, et la parole expirait sur ses lèvres. L'étranger s'aperçut de son irrésolution et voulut en profiter. « Maintenant, lui dit-il, en se levant brusquement, vous connaissez mes intentions, monsieur le novice ; je ne me donne pas la peine, ordinairement, de les expliquer ainsi ; mais vous êtes jeune ; il vous reste, à ce que je vois, quelques préjugés à surmonter ; à cet âge, tout le monde en a. J'en ai eu aussi, moi ; mais l'expérience et l'usage du monde m'ont bientôt appris à les fouler aux pieds.

En parlant ainsi, sa voix avait une expression

singulière de douceur ; il fit quelques pas vers la porte ; mais, comme si quelque idée soudaine l'eût arrêté, il se retourna tout à coup, et, se parlant à lui-même : « Il est toujours bon de prendre ses précautions ; on ne peut se fier à personne ; un air simple et innocent n'est pas toujours preuve de fidélité et de vertu. » Puis il continua d'une voix élevée, et avec sa hauteur accoutumée : « Encore un mot, monsieur le novice ; vous me verrez avec le roi, mercredi, à la cérémonie des Cendres. Ne témoignez aucune surprise sous quelque costume que vous me retrouviez ; souvenez-vous que dans le monde souvent les hommes sont forcés à des actions, et entraînés malgré eux dans des plans dont vous ne pouvez dans votre paisible retraite apprécier les vrais motifs. Vous me rendrez la clef quand vous me reverrez ; je saurai par là si notre prisonnier est en lieu de sûreté ; il y a dans le cachot un tour au moyen duquel vous lui passerez sa nourriture ; vous seul la lui donnerez, et personne au monde, excepté vous, ne doit seulement se douter de son existence. Vos chercherez une occasion de me parler en particulier. Allez, ne craignez rien. C'est une épreuve dont vous

vous tirerez, j'en suis sûr, avec succès. » Puis, posant sa main avec dignité sur l'épaule du jeune homme, il ajouta : « La récompense qui vous attend sera magnifique, et se ressentira plus de la grandeur de celui que vous aurez servi que de l'importance même du service : car, réellement, ce qu'on vous demande est bien peu de chose. Je suis par ma position à même de réaliser vos espérances les plus ambitieuses. Tout ce que j'exige de vous en retour, c'est de m'être fidèle, et de garder une inviolable silence sur tout ce qui se sera passé. Que de gens voudraient aller à la fortune par une route aussi facile que celle qui s'offre à vous ! Adieu ; du courage et de la résolution, et vous verrez bientôt vos rêves de gloire et d'ambition réalisés ! »

A ces mots il se tourna encore une fois vers la porte, et, sans donner au novice le temps de lui répondre, il lui fit signe de le suivre. Isidore, dans le trouble où étaient ses idées, ne pouvait comprendre comment cet impérieux étranger avait pris en quelques moments un tel ascendant sur lui, que ses moindres gestes devenaient des ordres absolus. Il n'osait pas non plus examiner les vrais motifs

qui semblaient le déterminer comme à son insu. Il prit donc machinalement la lanterne que le prieur avait laissée à la porte de la chambre, et s'empressa de suivre les pas du cavalier. Ils traversèrent de longs corridors obscurs, bas et voûtés, et passèrent tout le long du cloître de la grande cour. L'étranger marchait sans dire mot ni sans regarder son jeune compagnon. Le hennissement d'un cheval dans l'éloignement lui fit presser le pas; il semblait parfaitement connaître son chemin, et il se dirigea vers une petite porte basse du cloître qui donnait dans le jardin du couvent. Il l'ouvrit, et laissa échapper quelques mots d'impatience en entendant un nouveau hennissement plus fort que le premier. Le novice le suivait en silence dans les allées sablées et à travers les pièces de gazon du jardin. Dans ce moment la lune parut sur l'horizon, et leur rendit la lumière de la lanterne inutile. On était au mois de mars, la nuit était claire, mais le vent soufflait avec violence, et de temps en temps il en venait une rafale qui faisait plier jusqu'à terre les arbustes qui bordaient les plates-bandes de fleurs. Ce jardin vaste et spacieux avait une entrée sur le village et

une autre sur la forêt. Lorsque Isidore vit l'étranger prendre la longue et sombre avenue qui menait à cette dernière porte, son cœur battit avec violence, et un tremblement involontaire le saisit. Le secours de la lanterne leur devint de nouveau indispensable. L'allée qu'ils suivaient était bordée de vieux châtaigniers dont les branches, bien qu'à peine revêtues de la légère parure du printemps, se présentaient en quelques endroits si épaisses et si serrées, qu'elles interceptaient entièrement les rayons de la lune. L'étranger continuait toujours son chemin en silence, semblable à une apparition nocturne. Le large manteau qui l'enveloppait de la tête aux pieds, les longues plumes blanches de son chapeau qui volaient çà et là au vent dans l'obscurité, l'éclat des diamants attachés à son chapeau et qui réfléchissaient au travers du feuillage agité les rayons de la lune, le bruit des branches entre lesquelles murmurait tristement le vent qui soufflait dans la vieille avenue en se mêlant aux hurlements sourds et prolongés qui partaient du fond de la forêt, tout semblait se réunir pour donner à cette scène quelque chose de terrible et de surnaturel.

Ils arrivèrent enfin à la porte du jardin. La clé était dans la serrure. L'étranger l'ouvrit, s'approcha des deux chevaux attachés à un arbre ; puis il appela à haute voix : « Holà ! Desnoyers, où es-tu ! » Et l'on vit sortir de l'ombre que projettait le mur un homme qui paraissait tout étourdi, comme s'il venait de se réveiller en sursaut. Il murmura quelques mots d'excuse, auxquels l'autre sembla ne pas faire attention, et, détachant en toute hâte la bride de l'un des deux chevaux, il le conduisit près de la porte. Il tint ensuite le cheval par la bride pendant que l'étranger montait, et Isidore lui présenta l'étrier avec une respectueuse déférence. Lorsque le cavalier fut en selle, il se baissa, se pencha vers le novice, et lui dit à l'oreille :

« Jeune homme, faites bien attention, je ne vous ai parlé que de récompenses, parce que je n'ai pas mis un moment en doute votre bonne volonté. Je n'ajouterai qu'une chose : Trahissez la confiance que je vous ai montrée, soufflez un seul mot du service que vous venez de vous engager de rendre, ou bien reculez devant son exécution, et, par tous les saints du paradis, je vous jure que vous penserez avec envie au sort du marquis de Croix et à son

cachot solitaire. » Comme il achevait ces mots, il prit la lanterne de la main du novice, et la lui mettant sous le nez :

— Desnoyers, approche, regarde bien ce garçon-là, et dis-moi si tu pourrais le reconnaître ?

— Ah ! parbleu oui ! je le reconnaîtrai bien, répliqua l'écuyer qui, monté sur l'autre cheval, vint se placer à côté de son maître. Vraiment, c'est un joli garçon, et ce serait dommage qu'il fût condamné à porter le capuchon de bure et la ceinture de corde. Le pourpoint et le manteau iraient bien mieux à.... Allons, silence, bavard, s'écria l'étranger d'un ton sévère, en se tournant vers l'effronté discoureur, puis se penchant de nouveau il allait dire encore quelque chose à Isidore, lorsqu'un coup de vent violent fit rouler son chapeau aux pieds du cheval. Le novice se baissa pour le relever et le lui présenter, mais le lui arrachant vivement des mains, l'étranger le remit aussitôt sur sa tête; puis, entendant sonner l'heure à l'horloge du couvent : Chut ! dit-il, écoutez; déjà trois heures ; on s'appercevra de mon absence si je ne me dépêche de regagner la maison avant le point du jour. Mais, un moment, j'oubliais une chose;

quel est votre nom, jeune homme : vite, quel est votre nom ?

— Isidore de Mirville, répondit le novice, d'une voix mal assurée.

— Heim ! comment dites-vous ?

— Isidore de Mirville.

L'étranger regarda un moment le jeune homme fixement comme s'il eût douté d'avoir bien entendu.

— Ah ! ma foi, c'est à merveille ! s'écria-t-il. Par notre sainte mère l'Église, rien de meilleur ne pouvait arriver. Adieu, adieu, ah ah ! Isidore de Mirville ; ah ah ah ! dit-il, en riant de toutes ses forces. Puis piquant des deux, il partit au grand galop, laissant le jeune novice tout étourdi de ce rire moqueur et infernal.

Depuis longtemps le bruit du galop ne retentissait plus, et Isidore restait à la même place, immobile et comme frappé de stupeur, s'imaginant réellement avoir conversé avec quelque esprit des ténèbres ; hors de lui, il se hâta de regagner le couvent et courut s'enfermer dans sa chère cellule ; mais il ne put y retrouver cette douce tran-

quillité dont il y avait gouté jusque-là les douceurs. La lune qui passait à travers une petite lucarne éclairait de sa lumière faible et tremblante sa modeste couche : il s'y jeta, espérant s'endormir ; mais le sommeil pour la première fois sembla fuir loin de ses paupières ; car un souvenir, un souvenir importun l'obsédait incessamment : lorsque le chapeau du noble cavalier était tombé à terre, il se rappelait, à n'en pas douter, d'avoir vu sur son front la chevelure simple et sévère, la tonsure sainte, ce caractère distinctif des enfants de l'Église qui ont fait vœu au pied des autels de servir Dieu dans toute la sincérité et l'humilité de leur cœur.

CHAPITRE II.

Le lendemain Isidore de Mirville se réveilla l'esprit encore tout agité des souvenirs de la veille. C'était le mardi-gras, jour où les mômes observaient une retraite absolue. Il leur était alorsexpressément défendu de paraître dans le monde, au

milieu des mascarades et des divertissements profanes auxquels on se livrait généralement à cette époque de l'année qui précède le saint temps du carême. Ils demeuraient pendant ces jours de dissipation rigoureusement cloîtrés dans le couvent, et passaient tout leur temps à prier pour le salut de ceux qui s'abandonnaient ainsi aux plaisirs et aux excès du siècle. Cependant, après les longs exercices religieux de la matinée, les bons moines, exténués de jeûnes et de veilles, sentaient le besoin de donner quelque relâche à leur pieuse ardeur. Assis, à l'heure de midi, le dos appuyé aux longs cloîtres de la cour, ils devisaient entre eux, lorsque l'air défait et les cheveux en désordre du novice Isidore vinrent fournir à leur désœuvrement un sujet inépuisable de conjectures et de discussions; ils passèrent en revue le pauvre novice de la tête aux pieds. Chacun voulut donner son avis, le frère Placide assurait que le jeune homme étudiait trop et détruisait ainsi sa santé : le frère Justin soutint qu'il n'en était rien ; que le novice, au contraire, n'était pas resté un moment de la journée en repos ; et qu'il l'avait vu courir çà et là, dans la grande avenue des châtaigniers. Quant au

père Severin, il recommanda une discipline plus sévère et plus d'assiduité à la prière et à l'église. Mais il fut bien tancé par le père Clément qui prétendit qu'il serait cruel de gêner en rien ce cher enfant, et qu'il fallait lui laisser faire tout ce qu'il voulait.

Pendant cette oiseuse discussion, le jeune novice se promenait en effet dans l'avenue des châtaigniers où l'étranger l'avait quitté la nuit précédente, cherchant le père prieur pour obtenir les renseignements relatifs au cachot dont l'étranger lui avait parlé, et que le bon père devait lui donner. Dans le trouble de ses idées il s'était d'abord persuadé qu'il ne trouverait pas un mot de vrai dans tout ce que l'étranger venait de dire, que c'était sans doute un piège que ce mystérieux personnage avait voulu tendre à sa simplicité, car, il ne pouvait croire que son digne oncle eût ainsi voulu le faire servir aux projets d'un être évidemment engagé dans quelque complot diabolique. Mais il fut bien surpris ou plutôt bien scandalisé, quand le prieur, sans hésiter, le conduisit droit au cachot en question, lui montrant avec un soin scrupuleux et dans les plus petits détails, les passages les plus se-

crets, et le menant, *pour lui apprendre les êtres*, comme il l'observait lui-même, depuis l'entrée noire et étroite du cachot, jusqu'au haut du petit escalier tournant qui aboutissait à la porte du jardin par laquelle il devait introduire les hommes armés et le malheureux marquis. Le vieux prieur ne pouvait dissimuler la joie qu'il en éprouvait. A chaque instant il invoquait tous les saints du calendrier, et les bénissait d'avoir donné à son cher Isidore l'appui d'un pareil patron ; et le novice s'étant hasardé à lui demander s'il était bien sûr que l'étranger eût réellement le pouvoir de faire tout ce dont il se vantait, le bon prieur se mit à rire de tout son cœur en s'écriant :

— Mais, tu ne sais pas tout.... que ne puis-je le dire ! ah ! tu es vraiment le plus heureux mortel qu'il y ait au monde : il me demanda un jeune homme ambitieux, résolu..... c'était presque te nommer. Mais..... hélas ! va-t-en, cher enfant, ou je te dirais tout. Et il se hâta de le quitter, comme s'il n'eût osé compter sur sa propre discrétion, et qu'il eût craint que son secret lui échappât :

Ces paroles, comme on peut bien le croire, re-

doublèrent encore l'agitation du novice, et le firent réfléchir avec plus d'effroi à l'aventure dans laquelle il venait de s'engager. Il attendit impatiemment que le jour finit, et quoiqu'il redoutât vivement ce moment décisif, il crut qu'il n'arriverait jamais. Deux fois il se rendit à l'entrée du chemin qui menait au *sombre repaire*, comme s'il se fût défié de sa mémoire, et qu'il eût peur de se tromper de sentier.

Enfin le soleil descendit de l'horizon, et le jour commença à baisser. Isidore s'échappa du jardin par la porte qui donne sur la forêt. Son cœur bat avec violence à mesure qu'il s'enfonce dans les noires et vieilles futaies. C'était la première fois qu'il se trouvait engagé dans une aventure. Il oublia dans ce moment tous les rêves de gloire et d'ambition qui bercèrent sa jeunesse. Il se repentit, mais trop tard, d'avoir cédé à ces perfides et trop décevantes illusions; il sentit au fond de son cœur que rien au monde ne pourrait jamais lui faire oublier cette longue journée d'angoisse et de remords qui venait de s'écouler si lentement.

C'était l'heure du jour où les bons villageois

après leurs travaux ordinaires se livraient sans contrainte à tous les plaisirs de la fête. Le village, d'ordinaire si paisible, retentissait de danses, de cris de joie, et de longs éclats de rire, auxquels se mêlait le son joyeux du tambour et de la flûte. Avant d'entrer dans le sentier obscur et solitaire qui conduisait au *sombre repaire*, Isidore se retourna pour jeter encore un regard sur cette scène de bonheur et d'innocence. Il vit le ciel comme éclairé d'une lueur rougeâtre. C'était le reflet des feux de joie que les paysans avaient allumés en l'honneur de la fête. Cette vue donnait encore je ne sais quoi de plus terrible et de plus sauvage à ces noires et tristes retraites où il allait pénétrer. Il sentait sa frayeur augmenter à chaque pas qu'il faisait vers l'endroit désigné. Un de ces ravins profonds et désolés dont cette partie de la forêt est remplie, est situé entre deux hautes collines toutes boisées, à travers lesquelles serpentait un sentier étroit et épineux. Lorsqu'il fut arrivé au haut de la colline, il éprouva un violent désir de revenir sur ses pas, et s'arrêta comme pour tenir conseil avec lui-même; dans le silence des bois et le calme profond qui régnait autour de lui, il sentit se

réveiller en lui toutes ses idées d'honneur et de vertu, il allait peut-être céder au cri de sa conscience, et abandonner sa funeste entreprise, lorsqu'il entendit un murmure confus de voix humaines qui partait du fond du ravin. Poussé par les bandits que l'étranger mystérieux avait chargés de faire le coup, qui l'attendaient déjà, il hâta le pas sans oser s'arrêter davantage. Il ne put cependant s'empêcher de frémir en pensant avec quels misérables il allait s'associer pour mettre à fin cette téméraire aventure. Enfin il atteignit le fond du ravin, et se trouva tout à coup au milieu de plusieurs hommes qui, en effet, semblaient attendre son arrivée ; car, à son approche, ils s'élancèrent de derrière les arbres au pied desquels ils s'étaient assis, et s'avancèrent à sa rencontre ; des flacons vides, gissant sur l'herbe, disaient assez quelle avait été leur occupation pendant qu'ils l'attendaient ; Isidore tout haletant, respirait à peine et son trouble augmenta bien autrement lorsqu'il vit avec quelle espèce d'hommes il se trouvait en contact ; pendant quelques minutes, il lui fut impossible de dire un mot, mais il regardait autour de lui avec un sentiment de curiosité

mêlé d'effroi; et ne voyant de tous côtés que des figures noires et hideuses, des traits endurcis et abrutis par le crime, il fut au moment de leur demander grâce pour sa propre vie, oubliant qu'ils n'étaient là que pour obéir à ses ordres.

De leur côté les brigands ne paraissaient pas moins surpris à la vue de l'air de jeunesse et d'innocence du novice; ils le regardaient avec un stupide étonnement, et se serraient de plus en plus contre lui pour mieux considérer sa figure, de sorte que Isidore sentit le rouge lui monter au visage lorsqu'il entendit l'un deux dire tout bas à son voisin :

« Comme il est jeune! il est inconcevable qu'on ait confié à un pareil blanc-bec une mission aussi importante.

— Bah! répliqua son compagnon, tout jeune qu'il est, je parie bien qu'il en a déjà plus d'une sur la conscience, on ne l'aurait pas sans cela jugé digne d'une telle confiance. »

Le novice cependant avait repris ses esprits; il donna ses ordres en aussi peu de mots qu'il lui fut possible; car son cœur se soulevait de dégoût à la pensée de rester longtemps au milieu de ces êtres dégradés. Ils paraissaient cependant disposés à

exécuter tous ses ordres. Ils l'écoutaient avec respect, et, lorsqu'il eut fini, ils étalèrent devant ses yeux avec une sorte de complaisance les apprêts qu'ils avaient faits pour bien s'assurer de leur victime, la litière fermée qui devait la porter secrètement à travers les bois, les cordes solides pour la garotter, en cas qu'elle fît quelque résistance; mais ils ne jugèrent pas à propos de lui expliquer l'usage des armes dont ils s'étaient munis, et Isidore se garda bien de le leur demander.

Il éprouva un soulagement inexprimable quand il les vit enfin se retirer derrière les arbres pour guetter de leur embuscade l'arrivée du marquis. Celui d'entre eux qui paraissait le chef de la bande se tint en avant pour faire le guet, et se promena à grands pas en faisant résonner la forêt du bruit monotone de sa grosse botte. Ce bruit, tout sinistre qu'il fut, Isidore l'écoutait avec avidité; il n'avait qu'une crainte, c'est qu'il ne cessât trop vite. Le temps lui parut d'une longueur désespérante. Il s'imagina qu'il y avait déja plusieurs heures qu'il avait quitté le couvent, et qu'il ne devait pas être loin de minuit. Tout, jusqu'à l'épaisseur noire et impénétrable du bois, semblait favoriser

cette illusion. Pendant ces longues heures d'attente, il vint à réfléchir sur son propre danger. Il se demanda ce qu'il deviendrait si, après tout, le marquis n'allait pas venir; et ce retour sur lui-même finit par l'emporter complétement sur l'horreur que lui avait d'abord inspirée l'idée de réussir dans son entreprise. Il entendait les grosses plaisanteries et les jurons indécents de ses compagnons ennuyés d'attendre. A chaque souffle de vent qui agitait les feuilles au-dessus de sa tête il tressaillait et s'imaginait que le marquis arrivait. Mais il faillit se trouver mal lorsque celui qui faisait sentinelle vint près de lui, et, lui mettant la main sur l'épaule :

« Il approche, lui dit le bandit en se glissant doucement derrière un buisson ; prenons garde qu'il ne nous entende seulement respirer. Je siffflerai pour donner le signal de s'emparer de sa personne. »

Il n'en dit pas davantage ; mais il aurait pu continuer sans qu'Isidore s'en fût aperçu. Toutes ses facultés demeurèrent comme absorbées à l'approche du jeune cavalier. Il le vit d'abord s'avancer de quelques pas, puis s'arrêter. Dans ce moment

d'angoisse le cœur du novice cessa presque de battre. Il entendit ensuite le cavalier passer si près de lui, qu'il crut distinguer sa respiration gênée et haletante à mesure qu'il approchait du lieu où les bandits se tenaient en embuscade; son manteau même s'accrocha à l'arbre derrière lequel était caché Isidore, et les branches continuèrent encore à remuer après qu'il eut passé. Le marquis semblait se douter de quelque chose ; il avançait avec précaution, et s'arrêtait à chaque instant comme pour écouter. Mais lorsque le novice entendit le brigand qui était posté près de lui serrer la boucle du ceinturon de cuir qui tenait ses armes et nouer les cordons de son manteau, prêt à s'élancer sur sa victime, il sentit tout son sang se glacer, et pensa perdre connaissance; il put à peine alors distinguer le bruit léger que fit le spadassin en armant son mousqueton, et un instant après il laissa échapper un cri de détresse, car il avait entendu le signal aigu et perçant retentir dans les bois. Il revint bientôt à lui, et s'aperçut qu'il ne restait plus personne. Mais il pouvait entendre le bruissement des pas des brigands sur l'herbe, et la faible résistance qu'opposait le pri-

sonnier. Ni d'un côté ni de l'autre cependant il n'y eut pas un seul mot de proféré, et tout rentra dans le calme et le silence le plus profond. Bientôt les bandits recommencèrent à parler entre eux tout bas :

« Où est l'abbé? dit l'un d'eux.

— Oh ! derrière quelque buisson, sans doute, occupé à prier Dieu pour notre salut et pour le succès de notre entreprise. » Et il accompagna ces paroles d'un gros rire qu'il put à peine contenir.

Un autre s'écria : « Il faut pourtant le chercher, car nous ignorons ce que nous devons faire de notre capture. Je voudrais bien savoir ce que nous tenons maintenant en cage dans cette litière, coiffé de son propre manteau. Je vous réponds qu'il ne lui sera pas facile de nous dénoncer. Ah ! ah ! son propre manteau ! on dirait qu'il l'a fait faire tout exprès. Mais, chut ! voilà l'abbé qui vient ; il a fini de prier, sans doute, maintenant qu'il n'y a plus de danger. »

Comme le bandit disait ces derniers mots, Isidore parut, et le spadassin s'étant baissé pour

aider à lever la litière, il ne put retenir son étonnement, et s'écria :

« Diable ! il n'est pas lourd ! en vérité, il faut qu'il ne soit pas plus gros que ce petit jésuite de l'autre jour, t'en souviens-tu, Sauvan, que nous eûmes à porter jusqu'au bas de l'escalier de la Bastille, aux oubliettes ?

— C'est vrai, reprit Sauvan, et, de même que ce pauvre diable, il est tout aussi tranquille et aussi immobile, quoiqu'il ne puisse avoir les mêmes raisons pour l'être ; car, si ma mémoire est fidèle, le pauvre jésuite n'avait pris pour toute nourriture depuis plusieurs semaines que du pain et de l'eau, et, de plus, il avait deux fois été mis à la question !

— Allons, silence, interrompit le novice, qui malgré lui frissonnait en entendant cette horrible conversation, nous approchons de la porte du jardin ; silence ! je vous prie, ou nous sommes découverts. »

A son grand étonnement, ils lui obéirent sur-le-champ et, sans murmurer, continuant leur route sans mot dire jusqu'à la porte du jardin, où ils entrèrent sans être vus. Il s'aperçut facilement

que pendant son absence son oncle avait tout disposé pour faire réussir son entreprise. On ne rencontrait aucun moine dans le jardin ni sur la terrasse, ni derrière le mur, où ordinairement à cette heure ils aimaient à se promener.

Le novice conduisit les bandits au pied de l'escalier qui aboutissait à la porte du cachot. Il prit la grosse clé de fer, la mit dans la serrure, et essaya de la tourner. Mais sa main tremblait si fort, qu'il fut obligé de laisser cette tâche à ses compagnons moins scrupuleux. Ces misérables semblaient avoir reçu des instructions pour que le marquis ne pût seulement entrevoir aucun de ses gardiens ; car, avant de le faire entrer dans le cachot, un d'eux prit la lanterne des mains du novice et la cacha sous son manteau, les laissant ainsi pendant quelque temps dans une obscurité complète. Isidore, sentant l'air froid et humide qui s'échappait à travers les barreaux du cachot, et absorbé par tant de pensées différentes, ne songea pas à entrer. Les bandits en outre étaient maîtres passés dans leur horrible métier, et le jeune novice eut à peine le temps de se douter de tout ce qui venait d'avoir lieu, qu'il entendit le bruit

rauque et soudain que fit la grosse porte du cachot en se refermant, et qu'à sa grande satisfaction il vit qu'enfin tout était fini.

Il tira la clé de la serrure; et, en repassant à travers les longs et froids corridors du couvent, il ne put se dissimuler qu'il aurait cédé avec joie toutes les espérances d'avenir et d'honneur à celui qui eût consenti à se charger de l'emploi qu'il venait de prendre, celui de geolier de l'infortuné marquis de Croix.

Il reconduisit les bandits à travers les jardins et se sentit un peu soulagé lorsque enfin il leur eut dit adieu. Il les suivit des yeux jusqu'à ce qu'il les vît arriver au pied de la petite colline qui descendait à la forêt; et, quand il les eut perdus de vue dans l'épaisseur du bois, il lui sembla que sa faute pesait moins sur sa conscience; il reprit le chemin du couvent d'un pas plus assuré, et rien ne vint troubler la tranquillité qui régnait autour de lui. Il trouva à la porte du vestibule le père prieur qui l'attendait, la tête remplie de ses projets de fou. A peine le bon père eut-il aperçu Isidore qu'il donna un libre cours à sa bruyante joie, malgré la pâleur et le regard effaré du novice qui, dans tout

autre temps, eussent allarmé sa tendresse toute paternelle; mais dans ce moment le sentiment de bonheur qui inondait son cœur était trop vif pour qu'il pût rien remarquer; il prit la main de son neveu et, la serrant fortement :

« Ah! Isidore, mon cher Isidore, s'écria-t-il, la fortune veut absolument faire de toi un prélat! Comme tu as admirablement mené à fin ton entreprise! Je n'ai pas un seul instant cessé de veiller à ce que personne ne s'en doutât. Certainement le cavalier qui est ton protecteur, remarque bien cela, le cavalier, dis-je, ne pourra qu'être satisfait de toi, bien que le personnage ne soit pas facile à contenter. Je te verrai bientôt la mitre sur la tête : tu pourras alors commander à ton oncle lui-même; mais, que Dieu te bénisse, mon enfant, c'est tout ce que je désire en ce monde. Dans un moment plus opportun, je te donnerai quelques avis sur la manière dont tu devras te conduire; à présent, viens vite avant que les frères aient remarqué ton absence du réfectoire où ils sont à souper. J'ai eu la précaution de leur dire que tu priais dans ta cellule, et j'ai bien ri en les voyant merveillés de ta ferveur précoce, et exaltant ta

piété jusqu'aux nues, tandis que tu étais engagé dans une entreprise quelque peu profane.

Il se mit à rire plus fort que la première fois. Cette gaîté si hors de saison fit mal à Isidore ; pour s'y dérober, il entra au réfectoire où toute la communauté se trouvait réunie. Les compliments doucereux des bons frères, les louanges exagérées et emphatiques qu'ils donnèrent à sa piété achevèrent de le déconcerter. Ils n'auraient pas mis de terme à leurs charitables condoléances sur la pâleur extrême qui altérait ses traits, si le prieur, qui s'aperçut du supplice auquel tout cet intérêt malencontreux condamnait le novice, ne fût pas par bonheur venu à son secours en faisant aux bons religieux la lecture de deux longues homélies de sa composition qu'il accompagna de réflexions pieuses sur la vie du saint du jour. Après avoir longuement exercé leur patience, il les envoya coucher sous prétexte qu'il fallait se lever le lendemain de bonne heure pour recevoir la visite du roi qui devait arriver avec toute sa cour, presque au point du jour, et assister aux matines. Pour ne pas faire naître de soupçons, il congédia également Isidore qui regagna avec joie sa cellule où, après toutes

les fatigues et les inquiétudes de la journée il espérait trouver quelque repos. Mais toute la nuit son sommeil fut agité et pénible. Il voyait sans cesse flotter devant ses yeux l'image pâle et souffrante du jeune marquis de Croix, tantôt gémissant solitaire dans son noir cachot, tantôt se roulant furieux dans les angoisses de la torture.

CHAPITRE III.

La disgrâce inattendue du marquis de Croix et sa retraite précipitée de la cour faisaient le sujet des conjectures et de l'étonnement des courtisans. Les uns les attribuaient au malheur qu'il avait eu de déplaire à la reine mère. D'autres pensaient que

cela provenait du ressentiment secret du cardinal de Richelieu qui, dès ce temps-là, exerçait plus de pouvoir que le roi lui-même. Quelques-uns laissaient échapper des soupçons sur la nièce du cardinal, la belle mademoiselle de Pont-Courlay; mais il ne venait à l'idée de personne d'accuser le roi de caprice ou d'injustice.

Une seule chose semblait bien positive, c'est que Sa Majesté avait toujours montré pour le marquis de Croix l'affection la plus vive. On remarquait aussi que plus d'une fois le roi avait exprimé son chagrin de s'être vu forcé d'en agir si durement à l'égard d'un homme traité jusque-là avec une estime toute particulière, et ceux qui connaissaient Louis XIII le jugeaient plus à plaindre qu'à blâmer. Car il semblait hors de doute que l'ordre qui tenait son favori loin de la cour n'émanait pas de lui, et que cet éloignement l'affectait plus que le marquis lui-même. Mais c'est à peine si l'on osait se communiquer tout bas ces réflexions, tant était générale la terreur qu'inspirait alors le cardinal; et bientôt après l'étonnement que causa le mariage de la nièce du cardinal avec le marquis

de Combalet, neveu du duc de Luynes, fit complétement oublier les circonstances de cet exil.

Quelle que fût la surprise occasionnée par cet événement, personne, se disait-on tout bas à l'oreille, ne devait l'être autant que l'heureux mortel sur lequel tombait le choix du Cardinal. Car depuis longtemps il avait renoncé à prétendre à une si haute fortune, la jeune fille ayant manifesté la plus vive répugnance dès qu'il en était question, et les soins du marquis ayant toujours rencontré la même froideur de la part de la nièce que du côté de son oncle tout-puissant. Mais, c'est souvent au moment que l'on y songe le moins que la fortune nous dispense ses plus grandes faveurs. En effet, la belle Charlotte de Pont-Courlay, la plus riche héritière du royaume, était devenue marquise de Combalet, au grand désespoir d'une foule de jeunes seigneurs des plus aimables et des plus distingués dont la jeune Charlotte avait enlevé le cœur par sa rare beauté et sa grâce enchanteresse. Son apparition à la cour, lors de son mariage, avait fait une sensation difficile à décrire; et, quelque défavorables qu'aient été les bruits qui avaient couru sur son compte

avant son arrivée, la vue de son incomparable beauté en effaça la trace. Qui, en effet, eût osé soupçonner qu'un regard si pur et si innocent pût recéler quelque pensée moins aimable. Qui se serait imaginé, par exemple, cette nuit du mardi gras, à la voir, au milieu des fêtes, si gaie et si folâtre, parée de cet air heureux et insouciant que donnent l'innocence et la jeunesse, parée de fraîcheur et de grâces et effaçant toutes les beautés de la cour; que ce sourire bienveillant, que cet abandon gracieux cachassent l'envie, l'orgueil, la soif de la vengeance et toutes les passions haineuses. Telle était cependant, dans la réalité, cette beauté qui, sans contredit, faisait alors l'ornement le plus brillant de la cour.

Au moment où elle se mit à danser avec le jeune et beau comte de Mireville, il n'y eut qu'un cri de surprise et d'admiration. Tous les regards se fixèrent sur ce couple si brillant et si gracieux. On vit alors le jeune comte lui dire à l'oreille quelques mots à voix basse, et l'on put deviner à l'éclat de ses yeux et au doux sourire de sa bouche que son charmant cavalier savait employer d'autres

moyens pour lui plaire que sa bonne mine et les agréments de sa personne.

Le marquis de Combalet était assis seul, à l'écart, dans un coin du salon, épiant d'un œil jaloux tous les mouvements de sa coquette et volage épouse, et tremblait en pensant que, sur cette passion si fragile et si inconstante, il avait construit tout l'édifice de son bonheur. Blessé au cœur, il fuyait les félicitations de ses amis pour surprendre quelque trace de rougeur sur le front de la jeune marquise, ou le sourire léger que faisaient naître sur ses lèvres les propos galants de ses admirateurs, et dont sa jalousie inquiète s'alarmait aisément.

C'était la première fois que la marquise de Combalet paraissait à la cour depuis son mariage, dans tout l'éclat de sa beauté. Il semblait impossible de résister à la grâce séduisante de ses manières. Marie de Médicis, elle-même, connue pour l'ennemie déclarée de tout ce qui était jeune et aimable, l'avait comblée d'honneurs et de marques de distinction, dès sa première présentation à la cour, et lui avait donné la place de dame d'atours pour la garder toujours auprès de sa personne.

Cette dernière distinction si enviée venait de susciter à la jeune marquise grand nombre d'ennemis violents, même parmi ceux qui jusque-là s'étaient montrés ses plus ardents admirateurs. La vieille comtesse Dufargis qui, d'après sa grande expérience et ses longs et loyaux services, croyait avoir des droits incontestables à cet honneur, s'aperçut subitement que le marquis de Combalet était un homme d'un très-mince mérite, et que ce parti avait tout l'air d'un pis-aller. Elle n'en revenait pas, que le cardinal, ordinairement si fin, et calculant toujours si bien ses intérêts, eût dédaigné le marquis de Croix, jeune, riche, en faveur, et dont l'alliance ne pouvait que faire honneur. Enfin, elle se rappelait que Richelieu, quelque temps avant le mariage de sa nièce, convenait d'avoir eu une longue entrevue avec le marquis de Croix; c'avait été, disait-on, la veille même de son exil, et le bruit courait depuis, que le jeune marquis rejeta alors la main de la nièce du cardinal, et qu'il fallait attribuer à cette imprudence sa disgrâce imprévue; son éminence pour se venger le perdit aussitôt dans l'esprit du roi. Ce bruit dut contribuer à augmenter les chagrins du marquis de Com-

balet déjà aigri par tous les mécomptes de cette union, et excita contre lui, dans le cœur de sa femme, la plus violente aversion.

La marquise semblait cependant oublier, pour le moment, tous ces sujets d'ennuis et de chagrins, en écoutant avec une complaisance marquée les propos enjoués du comte de Mireville. La danse venait de cesser, mais le comte, captivé par les charmes de la belle marquise, restait auprès d'elle, continuant de causer ensemble.

Le marquis est bien maussade, ce soir, dit-elle enfin, au moment où, en suivant dans la salle de bal, la file des promeneurs, ils passaient du côté où s'était placé M. de Combalet, pour épier avec jalousie les actions de sa nouvelle épouse : « ce pauvre M. Combalet, jamais il ne danse, et ce qui est bien pis (car de ne pas danser, je le lui pardonne bien), il n'aime pas que les autres s'amusent. Voyez les sombres regards qu'il lance sur moi, chaque fois que nous passons devant lui. Laissons-le à ses noires pensées, et allons chercher mon oncle; je suis bien sûre qu'il ne me refusera pas un sourire, lui, quoi qu'il en arrive. »

Tout cela fut dit assez haut pour que le marquis

qui semblaient le déterminer comme à son insu. Il prit donc machinalement la lanterne que le prieur avait laissée à la porte de la chambre, et s'empressa de suivre les pas du cavalier. Ils traversèrent de longs corridors obscurs, bas et voûtés, et passèrent tout le long du cloître de la grande cour. L'étranger marchait sans dire mot ni sans regarder son jeune compagnon. Le hennissement d'un cheval dans l'éloignement lui fit presser le pas; il semblait parfaitement connaître son chemin, et il se dirigea vers une petite porte basse du cloître qui donnait dans le jardin du couvent. Il l'ouvrit, et laissa échapper quelques mots d'impatience en entendant un nouvel hennissement plus fort que le premier. Le novice le suivait en silence dans les allées sablées et à travers les pièces de gazon du jardin. Dans ce moment la lune parut sur l'horizon, et leur rendit la lumière de la lanterne inutile. On était au mois de mars, la nuit était claire, mais le vent soufflait avec violence, et de temps en temps il en venait une raffale qui faisait plier jusqu'à terre les arbustes qui bordaient les plates-bandes de fleurs. Ce jardin vaste et spacieux avait une entrée sur le village et

une autre sur la forêt. Lorsque Isidore vit l'étranger prendre la longue et sombre avenue qui menait à cette dernière porte, son cœur battit avec violence, et un tremblement involontaire le saisit. Le secours de la lanterne leur devint de nouveau indispensable. L'allée qu'ils suivaient était bordée de vieux châtaigniers dont les branches, bien qu'à peine revêtues de la légère parure du printemps, se présentaient en quelques endroits si épaisses et si serrées, qu'elles interceptaient entièrement les rayons de la lune. L'étranger continuait toujours son chemin en silence, semblable à une apparition nocturne. Le large manteau qui l'enveloppait de la tête aux pieds, les longues plumes blanches de son chapeau qui volaient çà et là au vent dans l'obscurité, l'éclat des diamants attachés à son chapeau et qui réfléchissaient au travers du feuillage agité les rayons de la lune, le bruit des branches entre lesquelles murmurait tristement le vent qui soufflait dans la vieille avenue en se mêlant aux hurlements sourds et prolongés qui partaient du fond de la forêt, tout semblait se réunir pour donner à cette scène quelque chose de terrible et de surnaturel.

expression de calme et de résignation se lisait sur leurs traits. Leurs yeux seuls étaient d'une teinte différente; mais ils présentaient chez l'un et l'autre ce genre de langueur passionnée qui accuse si fortement un caractère triste et mélancolique.

L'autre côté de la table offrait un spectacle tout différent. Là, tout était éclat et magnificence. On ne voyait briller que diamants et or, que couleurs vives et tranchantes. Le cardinal déployait avec orgueil sa soutane écarlate, et près de lui la reine-mère étalait avec faste sa robe de brocard d'or que relevait encore un corsage tout couvert de pierreries fines, dont les mille facettes reflétaient en tout sens les lumières du salon.

La société se composait de personnes de la suite du roi, dont les plus marquantes s'occupaient du jeu, à l'autre extrémité de la pièce; d'autres, disposées en groupes, s'amusaient à parier pour les joueurs qui leur inspiraient le plus de confiance, tandis que quelques autres suivaient avec une vive curiosité la partie du cardinal avec son royal adversaire.

Richelieu leva les yeux et sourit en voyant entrer dans le salon madame de Combalet : il parut

saisi d'une agitation qu'il ne put maîtriser, et si Marie de Médicis n'eût veillé sur son jeu, il perdait la partie, car il venait de jeter une mauvaise carte qu'elle s'empressa de retirer en la remplaçant par une autre.

Votre éminence a joué ce soir avec son bonheur ordinaire, dit le roi, quand la partie fut finie, pendant que le cardinal ramassait sur la table les pièces d'or qu'il venait de gagner. Mais, votre lot, M. le Cardinal, est de réussir dans tout ce que vous faites. Vous voyez, tout mon bien joué ne m'a servi à rien. Je n'ai pas été à même une seule fois d'échapper à mon sort.

Votre Majesté désirerait-elle me donner sa revanche? Je ne devrais peut-être pas le demander quand je vois que c'est décidément de mon côté que souffle le vent de la fortune; mais Votre Majesté doit s'être aperçue que tous mes succès, je ne les ai dus qu'à la précaution que j'ai prise de toujours *bien garder mon roi.*

Quoique cette remarque pût réellement s'appliquer à la manière dont le cardinal avait joué, le ton avec lequel il la fit indiquait le désir que le roi y vît un compliment. En la terminant, il fit un

quel est votre nom, jeune homme; vite, quel est votre nom?

— Isidore de Mirville, répondit le novice, d'une voix mal assurée.

— Heim ! comment dites-vous ?

— Isidore de Mirville.

L'étranger regarda un moment le jeune homme fixement comme s'il eut douté d'avoir bien entendu.

— Ah ! ma foi, c'est à merveille ! s'écria-t-il. Par notre sainte mère l'Église, rien de meilleur ne pouvait arriver. Adieu, adieu, ah ah ! Isidore de Mirville; ah ah ah ! dit-il, en riant de toutes ses forces. Puis piquant des deux, il partit au grand galop, laissant le jeune novice tout étourdi de ce rire moqueur et infernal.

Depuis longtemps le bruit du galop ne retentissait plus, et Isidore restait à la même place, immobile et comme frappé de stupeur, s'imaginant réellement avoir conversé avec quelque esprit des ténèbres; hors de lui, il se hâta de regagner le couvent et courut s'enfermer dans sa chère cellule; mais il ne put y retrouver cette douce tran-

quillité dont il y avait goûté jusque-là les douceurs. La lune qui passait à travers une petite lucarne éclairait de sa lumière faible et tremblante sa modeste couche : il s'y jeta, espérant s'endormir ; mais le sommeil pour la première fois sembla fuir loin de ses paupières ; car un souvenir, un souvenir importun l'obsédait incessamment : lorsque le chapeau du noble cavalier était tombé à terre, il se rappelait, à n'en pas douter, d'avoir vu sur sur son front la chevelure simple et sévère, la tonsure sainte, ce caractère distinctif des enfants de l'Église qui ont fait vœu au pied des autels de servir Dieu dans toute la sincérité et l'humilité de leur cœur.

son royal époux. A ces mots, Marie de Médicis fronça ses noirs sourcils italiens d'une manière terrible. Tout ce qu'elle redoutait, c'est que Louis, séduit par la jeunesse et l'heureux caractère de la reine, ne parvînt à se soustraire à son joug de fer, —Elle vit le roi au moment de céder ; car, livré à lui-même, il était susceptible d'affection, et même disposé à l'abandon avec ceux qu'il aimait. Ayant malheureusement surpris le regard irrité de sa mère dont il avait appris, dès sa plus tendre enfance à redouter l'autorité, il résista à son premier mouvement et répondit à la reine avec bonté, mais d'un ton décidé :

Non, madame, je ne saurais jouer plus longtemps ce soir ; il est déjà l'heure de nous retirer.

Si Anne d'Autriche eût alors mieux connu le caractère de Louis XIII, elle se serait aperçue de la crainte qu'il éprouvait d'augmenter le mécontentement marqué de sa mère; sans insister davantage elle s'en serait tenue à ce nouveau refus.

Mais jeune et sans expérience, habituée à se voir traitée avec bonté et indulgence, élevée dans une cour dont elle était l'idole et l'ornement, adorée d'un père jusqu'à l'idolâtrie, chérie d'un frère fier

de ses jeunes attraits, du sein de cette famille heureuse et paisible, du milieu de ces Espagnols qui l'adoraient, elle se vit transportée dans une cour étrangère, lointaine, où règnaient l'intrigue et la corruption la plus profonde, que divisaient sans cesse l'ambition et la haine des partis, et où elle ne comptait que des indifférents ou des ennemis. Comment, seule et sans guide, parmi tant de dangers et d'écueils, aurait-elle pu diriger sa barque avec bonheur? c'était une tâche au-dessus de ses forces ; et plus d'une fois, en effet, son affection pour le roi et sa jalousie contre le cardinal ministre lui firent oublier les règles de la prudence et de la modération ; comme cela eut lieu dans cette occasion, où elle persista opiniâtrement auprès du roi, sans réfléchir que cette obstination allait rendre à Louis tout son mécontentement, elle ajouta avec le dépit d'un enfant :

Mais, dans ce cas, Votre Majesté aurait dû jouer avec moi avant de jouer avec monsieur le cardinal.

Lorsque le cardinal entendit prononcer son nom, il leva lentement la tête, et son œil rencontra celui du roi ; toute la philosophie de ce dernier ne put le défendre contre la puissance de ce regard

milieu des mascarades et des divertissements profanes auxquels on se livrait généralement à cette époque de l'année qui précède le saint temps du carême. Ils demeuraient pendant ces jours de dissipation rigoureusement cloîtrés dans le couvent, et passaient tout leur temps à prier pour le salut de ceux qui s'abandonnaient ainsi aux plaisirs et aux excès du siècle. Cependant, après les longs exercices religieux de la matinée, les bons moines, exténués de jeûnes et de veilles, sentaient le besoin de donner quelque relâche à leur pieuse ardeur. Assis, à l'heure de midi, le dos appuyé aux longs cloîtres de la cour, ils devisaient entre eux, lorsque l'air défait et les cheveux en désordre du novice Isidore vinrent fournir à leur désœuvrement un sujet inépuisable de conjectures et de discussions, et ils passèrent en revue le pauvre novice de la tête aux pieds. Chacun voulut donner son avis, le frère Placide assurait que le jeune homme étudiait trop et détruisait ainsi sa santé : le frère Justin soutint qu'il n'en était rien ; que le novice, au contraire, n'était pas resté un moment de la journée en repos ; et qu'il l'avait vu courir ça et là, dans la grande avenue des châtaigniers. Quant au

père Severin, il recommanda une discipline plus sévère et plus d'assiduité à la prière et à l'église. Mais il fut bien tancé par le père Clément qui prétendit qu'il serait cruel de gêner en rien ce cher enfant, et qu'il fallait lui laisser faire tout ce qu'il voulait.

Pendant cette oiseuse discussion, le jeune novice se promenait en effet dans l'avenue des châtaigniers où l'étranger l'avait quitté la nuit précédente, cherchant le père prieur pour obtenir les renseignements relatifs au cachot dont l'étranger lui avait parlé, et que le bon père devait lui donner. Dans le trouble de ses idées il s'était d'abord persuadé qu'il ne trouverait pas un mot de vrai dans tout ce que l'étranger venait de dire, que c'était sans doute un piège que ce mystérieux personnage avait voulu tendre à sa simplicité, car, il ne pouvait croire que son digne oncle eût ainsi voulu le faire servir aux projets d'un être évidemment engagé dans quelque complot diabolique. Mais il fut bien surpris ou plutôt bien scandalisé, quand le prieur, sans hésiter, le conduisit droit au cachot en question, lui montrant avec un soin scrupuleux et dans les plus petits détails, les passages les plus se-

de la reine, et rompant tout à coup le silence absolu qui régnait depuis quelques moments, il s'écria d'un ton de bonne humeur évidemment forcé :

« Allons, Messieurs, il faudra demain matin nous lever de bonne heure : » et se tournant vers une table où deux jeunes gentilshommes étaient à jouer aux dés avec toute l'ardeur de leur âge, « il faudra pour quelque temps laisser de côté tous ces futiles passe-temps; nous nous sommes accordé assez de plaisirs et d'amusements, nous ferons bien maintenant de songer aux devoirs de chrétien qui nous attendent demain.

—Raison de plus de profiter du temps qui nous reste pour nous amuser, dit le cardinal que ses succès au jeu animaient et qui espérait que son bonheur irait continuant. Votre Majesté ne veut donc pas faire une autre partie?

—Non, non, dit le roi précipitamment : j'ai déjà refusé, et d'ailleurs je déteste les cartes; c'est une source de querelles et de disputes. Nous ferons beaucoup mieux de nous retirer, et de nous disposer à la pieuse cérémonie de demain.

En terminant ces paroles, il poussa un profond soupir; et, s'appuyant sur le bras de son fauteuil,

il parut absorbé dans ses réflexions. Mais Richelieu s'étant penché en avant pour parler à madame de Combalet, il tourna la tête de ce côté; ses regards tombèrent par hasard sur le comte de Mireville qui était assis auprès d'elle. A sa vue, sa bonne humeur lui revint tout à fait; et, lui adressant la parole d'un air cordial et ouvert :

— Ah! nous sommes charmés, monsieur le comte, de vous voir ici ; nous ne nous y attendions pas; tant qu'il reste une seule corde aux violons, vous nous tenez ordinairement rigueur, et ne quittez la danse que lorsque les musiciens n'en peuvent plus ; mais nous sommes loin de vous blâmer : c'est bon signe, au contraire, quand un jeune homme préfère le son du violon à celui des cornets à dez.

— Il y a des gens, Sire, qui regardent ce goût-là comme une marque évidente de pauvreté ; et, à dire vrai, la danse est un passe-temps bien naturel pour ceux dont la fortune est un peu gênée. Ils en sont quittes pour une entorse au pied, ou une blessure au cœur, ce qui est un peu plus sérieux, dit-il, portant ses regards sur madame de Combalet.

après leurs travaux ordinaires se livraient sans contraite à tous les plaisirs de la fête. Le village d'ordinaire si paisible, retentissait de danses, de cris de joie, et de longs éclats de rire, auxquels se mêlait le son joyeux du tambour et de la flûte. Avant d'entrer dans le sentier obscur et solitaire qui conduisait au *sombre repaire*, Isidore se retourna pour jeter encore un regard sur cette scène de bonheur et d'innocence. Il vit le ciel comme éclairé d'une lueur rougeâtre. C'était le reflet des feux de joie que les paysans avaient allumés en l'honneur de la fête. Cette vue donnait encore je ne sais quoi de plus terrible et de plus sauvage à ces noires et tristes retraites où il allait pénétrer. Il sentait sa frayeur augmenter à chaque pas qu'il faisait vers l'endroit désigné. Un de ces ravins profonds et désolés dont cette partie de la forêt est remplie, est situé entre deux hautes collines toutes boisées, à travers lesquelles serpentait un sentier étroit et épineux. Lorsqu'il fut arrivé au haut de la colline, il éprouva un violent désir de revenir sur ses pas, et s'arrêta comme pour tenir conseil avec lui-même; dans le silence des bois et le calme profond qui régnait autour de lui, il sentit se

réveiller en lui toutes ses idées d'honneur et de vertu, il allait peut-être céder au cri de sa conscience, et abandonner sa funeste entreprise, lorsqu'il entendit un murmure confus de voix humaines qui partait du fond du ravin. Poussé par les bandits que l'étranger mystérieux avait chargés de faire le coup, qui l'attendaient déjà, il hâta le pas sans oser s'arrêter davantage. Il ne put cependant s'empêcher de frémir en pensant avec quels misérables il allait s'associer pour mettre à fin cette téméraire aventure. Enfin il atteignit le fond du ravin, et se trouva tout à coup au milieu de plusieurs hommes qui, en effet, semblaient attendre son arrivée ; car, à son approche, ils s'élancèrent de derrière les arbres au pied desquels ils s'étaien assis, et s'avancèrent à sa rencontre ; des flacons vides, gissant sur l'herbe, disaient assez quelle avait été leur occupation pendant qu'ils l'attendaient ; Isidore tout haletant, respirait à peine et son trouble augmenta bien autrement lorsqu'il vit avec qu'elle espèce d'hommes il se trouvait en contact ; pendant quelques minutes, il lui fut impossible de dire un mot, mais il regardait autour de lui avec un sentiment de curiosité

son bras de celui de la belle marquise de Combalet ; au même moment Marie de Médicis et la marquise échangèrent entre elles un regard d'intelligence : on s'imagina qu'elles n'avaient pu s'empêcher de remarquer un oubli de convenances, aussi surprenant de la part d'un jeune seigneur galant comme l'était le comte de Mirville, dont la politesse recherchée passait presque en proverbe.

Le cardinal sourit, il avait repris tout son aplomb ; cherchant cependant à changer de sujet de conversation il reprit : Non, non, je ne l'oublierai pas. Mais à propos n'est-ce pas aussi votre oncle qui est prieur de Saint-Firmin, monsieur de Mireville ?

— Je vois bien que votre éminence sait parfaitement tout ce qui se passe dans l'Église, jusqu'au nom de baptême d'un novice. Vous ne vous trompez pas, monseigneur, c'est en effet mon oncle, le frère de ma mère, qui est prieur de saint Firmin, il est bien vieux, et en dehors des choses de ce monde. C'est sur notre jeune Isidore qu'il a reporté l'intérêt de sa vie, et le pauvre enfant saurait justifier vos bontés, monseigneur. Tout est en lui

innocence, modestie, et il est animé d'un zèle si ardent, d'une si pieuse ambition !

Le comte s'arrêta au milieu de son éloge, car il s'aperçut que le roi le regardait avec tant d'attention que tous les yeux s'étaient dirigés sur lui. Il éprouva quelque embarras de se voir ainsi l'objet de l'attention générale, et faillit même perdre toute contenance, quand après qu'il eut cessé de parler, il vit que le roi continuait de le regarder. Il semblait que le spectacle d'un frère qui plaidait si chaudement la cause de son frère, eût réveillé chez Louis XIII quelque souvenir pénible. Car, s'enfonçant doucement dans son fauteuil il murmura tout bas ces mots : — Ah ! Gaston, Gaston, voilà comme un frère doit aimer, et voilà précisément comme nous nous aimions jadis !

Mais revenant bientôt à lui, il reprit tout haut : — Soyez tranquille, monsieur de Mireville. Nous demanderons à voir nous-même le novice Isidore en venant demain au couvent de Saint-Firmin. Nous le prendrons sous notre protection spéciale. Je ne doute pas que monsieur le cardinal ne nous aide en cela de tout son pouvoir, et nous y comptons d'avance.

Je supplie votre majesté d'être persuadée que je me ferai toujours un devoir d'obéir à ses moindres désirs, se hâta de répondre le cardinal, et en proférant ces mots une légère rougeur couvrit son front.

— Et Aline de Mireville, monsieur le cardinal, reprit le roi, dont le cœur, encore plein des émotions qu'il venait d'éprouver, cédait à sa bonté naturelle, la jeune et douce Aline, aux yeux si brillants, qu'en ferons-nous. Son absence a été pour la cour un véritable deuil. En vérité, je crois que c'est à l'éloignement de cette jeune fille qu'il faut attribuer le chagrin de la reine depuis quelque temps : n'est-ce pas votre opinion aussi, madame? dit-il en se tournant du côté de Marie de Médicis.

— Mon fils, il faut prendre garde de s'opposer aux voies de la providence, répondit la reine avec un embarras qu'elle eut peine à dissimuler.

— Mais, madame, je ne prétends m'opposer à rien, répliqua le roi; Aline est bien jeune; à peine peut-elle savoir ce qui lui convient.... C'est en outre une source de chagrin amer pour la reine. Elle ne peut se consoler d'avoir perdu dans Aline

celle de ses filles d'honneur qu'elle aimait le mieux. Nous avions pensé, bien entendu dans la supposition, monsieur le cardinal, que vous approuveriez ce projet (et je dois en convenir, la reine a été un peu pressante à ce sujet), nous avions pensé, dis-je, qu'elle pouvait encore une fois revoir sa protégée avant que son sort fut irrévocablement fixé : nous désirions prendre l'avis de la mère abbesse ; on nous a assuré (car la reine a eu soin de prendre toutes les informations), que c'est une sainte et digne femme, aussi bonne et aussi indulgente qu'elle est sage et éclairée ; elle pourrait examiner les dispositions de sa jeune novice dans toute la sincérité de son cœur et s'assurer si cette vocation est réellement l'inspiration d'une solide piété, ou si ce n'est qu'un accès passager d'exaltation, si ordinaire aux jeunes têtes.

— Non sire, non ! c'est impossible, c'est impossible, s'écria vivement le cardinal qui, pendant ce temps, s'était frotté les mains avec un mouvement d'impatience. Mais alors, se levant de son fauteuil et frappant sur la table avec un air d'autorité :

— Je supplie votre majesté d'abandonner cette

idée ; ce serait une offense grave que vous commettriez envers l'Église, et vous seriez généralement blâmé de donner cet exemple; encore une fois, sire, je vous conjure de ne plus songer à ce projet.

Ces derniers mots produisirent sur le roi un effet vraiment magique : son front où se peignait déjà la colère s'éclaircit tout à coup, pour ne laisser voir qu'une douleur calme et résignée.

— Allons, dit-il, en jetant un profond soupir, puisqu'il le faut, résignons-nous : la reine décidément abandonnera son idée favorite de revoir à la cour sa jeune protégée. Au lieu de deux amis qui nous sont si attachés, dont nous espérions prochainement le retour, il faudra nous contenter de celui que nous attendons bientôt. Mais je vois que votre éminence ne juge pas à propos que je parle ici de nos projets de paix et de réconciliation.

— Pourquoi pas, sire, dit le cardinal en interrompant brusquement le roi ; pourquoi votre majesté ne suivrait-elle pas le bon mouvement de son cœur. Je me ferais un plaisir d'annoncer moi-même cette bonne nouvelle ; car il n'y a rien que j'aime autant que de voir la paix et la concorde régner entre votre majesté et tous ses sujets. Mes-

sieurs, continua le cardinal avec la même précipitation et sans laisser au roi le temps de parler, demain nous compterons un ancien ami de plus parmi nous. Vous admirerez tous avec moi, je suis sûr, la généreuse bonté de sa majesté, elle a daigné pardonner au marquis de Croix, et nous devons le voir, demain, à Saint-Frmin. N'est-ce pas là un acte de clémence royale ?

A cette nouvelle il y eut parmi les courtisans un mouvement de plaisir, car le marquis était généralement aimé. Le cardinal ne put s'empêcher de sourire en s'en apercevant, tandis que madame de Combalet rougit légèrement et se mordit les lèvres. Quant à Marie de Médicis, elle ne put contenir son envie de rire, et s'y abandonna sans contrainte.

Le roi était véritablement joyeux. « Oui, reprit-il, oui, nous trouverons enfin demain auprès de nous le marquis de Croix. Nous lui rendrons tous ses honneurs et toutes ses charges du moment qu'il se sera présenté devant nous.

— Sire, dit le cardinal d'un air indifférent et d'un ton sec et léger, j'ai réfléchi à une chose ; je crois que, dans notre zèle et dans notre empresse-

ment à plaire à Votre Majesté, nous avons oublié une chose, et une chose très-probable; ah! ah! c'est que ma foi j'en ai peur! Et si par hasard le marquis ne venait pas? » Et le cardinal se mit à rire avec une expression singulière de joie et d'ironie. Mais personne ne partagea cette hilarité, si ce n'est Marie de Médicis, qui de nouveau s'abandonna tout à son aise à l'accès de rire qui la reprit.

Le roi fut blessé de ces démonstrations de gaîté si hors de saison, et s'écria avec chaleur :

« Monsieur le cardinal, je connais le marquis de Croix; il a toujours été un de mes meilleurs amis; il irait jusqu'au bout du monde pour obéir à notre moindre désir. Pourquoi n'accepterait-il pas avec empressement l'offre que nous lui faisons de lui rendre nos bonnes grâces. Il sait bien que ce n'est pas vers tout le monde que nous ferions ainsi les premiers pas. Le marquis de Croix, ne pas se rendre à notre appel, ce serait une insulte qu'il n'oserait jamais faire à son souverain ; une insulte, monsieur le cardinal, qui mériterait un autre châtiment qu'un exil momentané de notre cour.

— Pardon, sire, si je me suis laissé emporter

par mon zèle ; j'en ai dit plus que je ne voulais mais, enfin, j'ai des raisons de parler ainsi. Oui, je parle d'après ce que j'ai moi-même observé de ce caractère altier et arrogant. Le marquis est présomptueux et opiniâtre, et, si l'idée lui en venait, il n'hésiterait pas de recourir à la vengeance et à la rébellion. Croyez-moi, sire, celui qui a osé comme lui, braver la puissance de l'Église, ne se ferait pas scrupule de...

— Mais en vérité, monsieur le cardinal, il semble que vous ayez pris tout à coup en haine ce pauvre de Croix ; naguère nous aimions à voir l'amitié que vous lui marquiez.

— Il était bien naturel, sire, reprit le cardinal, que je fusse porté d'amitié pour une personne que Votre Majesté honorait de son estime toute particulière, comme personne ne peut s'étonner qu'en ce moment je ressente une vive indignation à la seule idée de l'affront que Votre Majesté pourrait essuyer de la part d'un de ses sujets qu'elle a comblé de bontés.

— Oui, oui, c'est bien vrai, dit Marie de Médicis, le roi a été trop bon et trop faible pour ses amis.

Le roi sentit malgré lui sa confiance ébranlée dans le dévouement du marquis de Croix.

« Mais nous avions pensé que le marquis avait quelque attachement pour notre personne, dit-il, laissant évidemment voir le doute qui s'insinuait dans son esprit sur la fidélité du marquis ; il n'oserait assurément pas braver notre courroux. Nous défier ainsi publiquement, ce serait attirer sur sa tête une vengeance royale ; ce serait une insulte que nous ne pardonnerions jamais, le coupable fût-il notre propre frère !

— Je pense comme vous, sire, reprit le cardinal, que ce serait d'un dangereux exemple de laisser impuni un pareil manque de respect envers la Majesté royale.

— Messieurs, il est temps de nous retirer. Ne donnons pas au vénérable abbé de Saint-Firmin sujet de se plaindre de notre inexactitude. Nous vous souhaitons le bonsoir, et prions Dieu qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde. Monsieur le cardinal, nous préviendrons avec ménagement la reine de ce dont nous sommes convenus ce soir à l'égard d'Aline de Mireville. Il ne faut plus qu'elle pense au voyage de Beauvais ; ce sera, je

suis sûr, un mortel chagrin pour elle; mais la crainte de troubler une vocation sincère doit l'emporter sur nos sentiments personnels. »

En finissant ces mots, le roi se retira. Les huissiers ouvrirent les deux battants de la grande galerie, et les valets de pied du roi s'avancèrent, avec des flambeaux à la main, pour éclairer chacun des courtisans jusqu'à leurs appartements particuliers. Le cardinal marchait le premier, reconduisant la reine-mère; ceux qui les suivaient purent remarquer qu'ils causèrent tout bas pendant tout le temps qu'ils traversèrent la galerie, et que, lorsque Marie de Médicis fut arrivée à la porte de ses appartements, où naturellement elle devait se séparer du cardinal, ils restèrent encore l'un et l'autre quelque temps à s'entretenir très-vivement, laissant passer le reste de la compagnie sans y faire attention.

Madame de Combalet, qui était sortie du salon de jeu avec le comte de Mireville, le quitta pour aller rejoindre la reine-mère et le cardinal de Richelieu. M. de Mireville ne put cacher tout à fait le dépit qu'il en ressentit, ce qui amusa beaucoup les spectateurs. On entendit bientôt après

la marquise qui riait de tout son cœur; ce qui parut d'autant plus singulier, qu'on l'avait vue un instant avant faire tout bas à l'oreille du comte quelque confidence dont il avait affecté de faire grand mystère pour désespérer des rivaux moins heureux que lui.

La vieille comtesse Dufargis qui s'était aperçue du dépit du jeune de Mireville, le tira par la manchette de son habit, et le conduisant à l'écart dans un coin du salon: vous êtes jeune, monsieur de Mireville, lui dit-elle de manière à n'être entendue que de lui, et peut-être voudrez-vous écouter l'avis d'une femme qui a été l'amie de couvent de votre mère: croyez-moi, fuyez cette fausse et orgueilleuse madame de Combalet; elle a le sourire sur les lèvres; sa voix est séduisante; mais, comme les syrènes, cette voix est trompeuse et ce sourire perfide. Ainsi ne vous y fiez pas. — Allez demain directement de Saint-Firmin au couvent de Beauvais, et voyez vous-même si Aline votre sœur est bien réellement là.

En finissant ces mots, elle s'échappe, le laissant réfléchir en liberté sur le conseil qu'elle venait de lui donner. — Le jeune comte resta immobile et

comme stupéfait, sans s'apercevoir des railleries des jeunes courtisans sur sa nouvelle conquête, ni de la solitude dans laquelle ils le laissèrent bientôt après. Les paroles de la comtesse Dufargis l'avaient frappé au cœur. — Emu par l'idée vague du danger qui semblait menacer sa sœur, il aurait bien voulu suivre le conseil de l'ancienne amie de sa mère; mais une parole que la marquise de Combalet, avec cet artifice dont elle seule était capable, jeta en avant dans le court entretien qu'elle avait eu avec lui, ne le lui permettait pas. — Il resta encore quelque temps dans la galerie, pensant au parti qu'il prendrait dans un état de perplexité insupportable, et le seul en apparence, dans le château, que l'inquiétude et les soucis tinssent éveillé à cette heure de la nuit. Mais le comte de Mireville était jeune et leger; et l'on peut raisonnablement croire que lorsque sa première surprise fut passée, et qu'il eut seulement quitté la galerie pour regagner sa chambre, les beaux yeux noirs de la marquise de Combalet occupèrent bien plus sa pensée que l'avertissement amical que venait de lui donner la vieille comtesse Dufargis.

CHAPITRE IV.

Le cardinal de Richelieu se retira aussi dans son appartement satisfait et enchanté de sa soirée, mais ce n'était pas le repos qu'il venait y chercher. Il savait bien qu'il ne l'y trouverait pas. Il renvoya son valet de chambre, et se jeta sur

un large fauteuil placé devant une énorme cheminée, où était allumé un immense brasier. Là, il s'abandonna à ses refléxions avec cette satisfaction intérieure qu'éprouve un ambitieux, lorsqu'il voit tous ses projets tourner à souhait, et qu'il est au moment d'atteindre le but où tendent tous ses vœux.

La chambre où se trouvait le cardinal était petite; on l'avait réservée pour les visites temporaires qu'il venait faire de temps à autre à Chantilly. — On l'eut prise plutôt pour le cabinet d'un homme d'état, que pour celui d'un homme d'église. On n'y voyait que bureaux, portefeuilles, coffres-forts; de tous côtés étaient dispersés çà et là des livres et des papiers; sa table était couverte de lettres, de dépêches, de rapports et d'autres papiers importants; quelques-uns jettés par terre et sans ordre, un grand nombre d'autres rangés en liasses témoignaient de l'infatigable activité du ministre; une large carte du royaume de France était déroulée dans toute sa longueur, et l'on voyait des lignes et d'autres marques faites à l'encre rouge. Il s'occupait à ce dernier travail lorsque le roi l'avait

fait appeler; car sa plume était encore sur la carte, et un large pâté d'encre montrait assez qu'il l'avait jetée avec précipition.

Dans un coin de la pièce on voyait un corps de bibliothèque garni de gros volumes qui tous à l'extérieur paraissaient aussi noirs et aussi usés les uns que les autres. Les murs étaient couverts de cartes et de plans des côtes maritimes et des principales places fortes des frontières; on pouvait entre autres distinguer un plan de la Rochelle étendu sur une table remplie de notes faites toutes de la main du cardinal et à l'encre. Des modèles de forteresses et de fortifications exécutés en bois et d'autres petits modèles de canons et de differentes pièces d'artillerie servaient comme d'ornements, et faisaient un étrange contraste avec le chapeau rouge jeté au milieu de tout cet appareil de guerre comme pour proclamer le haut rang que le maître de cet apartement occupait dans l'église.

Le même désordre se faisait remarquer d'un bout de la pièce à l'autre, mélange confus et bizarre de choses saintes, de pieuses reliques, d'objets d'art profanes, de symboles de paix et de salut, d'instruments de mort et de supplices qui, dans

cet espace étroit semblaient résumer les combats éternels que se livrent le monde et le ciel. Ici, un dessin, d'un travail fini, représentant la prison de l'île Sainte-Marguerite servait à marquer l'office du jour dans son bréviaire; là, une croix d'ambre et un rosaire en cristal de roche tenaient entr'ouvert un volume de Polybe qu'il venait de consulter. Plus loin, sur un socle de marbre blanc s'élevait un riche bénitier en argent supporté par un groupe de chérubins admirablement ciselés. Tout auprès étaient exposés le modèle d'un instrument de torture d'une nouvelle invention qu'il venait de faire venir d'Italie et une paire de menottes de fers d'un travail achevé, dont l'ingénieuse disposition devait laisser aux infortunés qui auraient le malheur de les porter, peu d'espoir de fuite et de liberté, et sur toutes ces terribles curiosités une riche et magnifique chaine d'or de Venise était jetée avec négligence et même avec coquetterie.

Du côté du cabinet opposé à la porte d'entrée on en voyait une qui communiquait avec une pièce où on pouvait remarquer en dépit de l'obscurité qui y régnait les riches draperies d'un lit et un prie Dieu recouvert d'un superbe velours rouge

qu'éclairait faiblement la lumière de la lampe du cabinet. — C'était la chambre à coucher du Cardinal.

Richelieu resta quelque temps absorbé dans ses pensées; il paraissait plongé dans un profond sommeil, le coude posé sur la table et la tête appuyée sur la main; tandis que son autre bras reposait nonchalemment sur le dos de son fauteuil.

Richelieu, à cette époque, était à la fleur de l'âge; de dessous cette magnifique et imposante robe d'écarlate sortait une figure jeune d'années, mais dont les traits avaient pris une teinte jaune et olivâtre, que les uns attribuaient au travail forcé auquel il se livrait sans relâche, et d'autres à la maladie affreuse qui le tourmentait dès sa plus tendre enfance; sa physionomie, était en ce moment calme et reposée; on aurait pu même y surprendre un léger sourire de complaisance. Mais un œil exercé eût facilement discerné les traces profondément empreintes sur son front qu'avaient laissées les pensées ambitieuses, les soucis dévorants, la colère, la haine et toutes les passions violentes qui agitaient sa vie : en un mot cette physionomie était celle d'un homme dévoré

du désir de parvenir, celle d'un ambitieux, mais ambitieux heureux et satisfait, on voyait facilement que ses veilles et ses pensées ne tendaient pas aux choses du ciel. Son œil noir étincelait à la lueur vacillante du foyer, et seul, il trahissait l'agitation de son âme, quoique extérieurement il restât calme et sans mouvement.

Au milieu de ses méditations, la nuit s'était avancée, et le petit sablier d'ivoire qu'il avait machinalement retourné en entrant dans la chambre touchait à sa fin; on n'entendait plus l'âtre pétiller, le feu avait cessé de flamber et le foyer silencieux ne jetait plus qu'une légère fumée et quelques étincelles mourantes. La lumière de la lampe commençait aussi à baisser et allait bientôt s'éteindre; peu à peu tout rentrait dans le calme le plus profond, et le silence de la nuit n'était interrompu que par le bruit des pas de la sentinelle qui se promenait sur les larges dalles de la galerie extérieure de l'appartement du roi. Tout à coup une heure sonna à l'horloge du château. Ce bruit subit le tira de sa rêverie et le rappela à lui-même. Il changea de position, et se frotta les mains, évidemment enchanté de ses projets. Après

une pause de quelques moments, il regarda autour de lui avec une sorte d'inquiétude, comme si malgré le profond silence qui régnait, il eût craint qu'on pût épier ses mouvements ; il porta ensuite vivement la main sous sa soutane, et en retira non un scapulaire, ni un crucifix, ou quelque sainte relique, mais un papier d'une écriture serrée, portant le seing même du roi et le sceau royal : il le regarda un instant, et tandis qu'il le parcourait des yeux, une expression indicible de mépris contracta sa lèvre inférieure : « Ah ! ah ! monsieur le marquis, se dit-il à lui-même et à voix basse, je vous tiens maintenant, vous êtes à moi ! Oui, après une pareille lettre, le roi... ah ! ah !... le roi ne pardonnerait pas même à son propre frère..... de ne pas répondre à un témoignage de bonté tel que celui-là. Ah ! vous avez voulu faire avec moi l'orgueilleux et l'insolent, monsieur le marquis, vous avez presque dédaigné mon amitié, vous avez cru pouvoir braver ma puissance ; mais ce papier, que voici, tout insignifiant qu'il soit, vous perdra et me vengera de vous. En disant ces mots, il fit involontairement claquer ses doigts en signe de triomphe, et donnant un petit

coup au papier, il le replia et le replaça sous sa soutane. Il se leva alors de son fauteuil et se promena à grands pas dans son cabinet, les bras croisés sur sa poitrine. Oui, je serai vengé, vengé, continua-il; où êtes-vous à cette heure-ci, monsieur le marquis ? Dans notre dernière entrevue vous avez méprisé mes menaces; vous avez prétendu que le roi verrait l'injustice de sa conduite à votre égard. Le roi en effet s'est repenti, il a reconnu ses torts; il a fait davantage, il vous a écrit une lettre de sa propre main en dépit de tous mes conseils, en sorte que, à tout événement, je ne cours aucun risque d'être blâmé : sans aucun doute, vous volerez à la rencontre de sa majesté avec tout l'empressement que mérite une faveur aussi marquée. Mais, cette lettre, dont je tiens la copie, ce chiffon de papier que vous avez sans doute reçu avec tant de joie, sera votre arrêt de mort, ou je me suis bien trompé jusqu'à ce jour, ou je n'ai réellement aucun pouvoir sur l'esprit de Louis. Oui, je serai vengé et c'est bien juste ! le marquis m'a défié, il a dédaigné mes avances ! Par Dieu, c'est bien assez pour..., Mais il sentit néanmoins une espèce de honte de ce laisser-aller, et reprit un

instant après, mais avec plus de calme en apparence : Et votre belle épouse, cette petite Aline de Mirville que vous avez enlevée de son couvent, monsieur le marquis, pour l'épouser de préférence à ma nièce, à l'enfant de ma sœur, elle retournera dans sa paisible retraite, avant que vous soyez relâché. J'aurai soin que personne n'ait vent de votre audacieuse entreprise. Ce serait un exemple dangereux pour ces jeunes têtes étourdies toujours prêtes à agir sans réflexion. Ah ! s'enfuir de son couvent, et se marier secrètement! C'est un coup de tête impardonnable mais qui doit rester à jamais ignoré. L'abbesse de Beauvais est une personne discrète, prudente et qui tient plus à la réputation de sa maison qu'à sa propre vie. Je lui ai commandé le silence sur cette étourderie et je suis sûr qu'elle gardera le secret. La douce colombe rentrera encore une fois dans sa cage, pour n'en plus sortir, car Sauvan exécutera tous mes ordres. J'ai lieu de croire d'autre part que le jeune novice aura fidèlement suivi mes intentions. Je suis vraiment heureux d'être servi par d'aussi honnêtes gens... Il s'arrêta encore pour relever la mèche de la lampe qui ne jetait plus qu'une

faible lumière, et tâcha inutilement d'en ranimer la flamme; il ne restait plus d'huile; enfoncé dans ses reflexions, il n'y fit aucune attention et se trouva bientôt dans une obscurité profonde. Il regagna alors son fauteuil et reprit le cours de ses pensées.

Tout à coup il crut entendre frapper à la porte, et bien distinctement encore. Une visite à une heure aussi avancée de la nuit devait le surprendre, et ce ne fut pas sans efforts qu'il parvint à conserver toute sa présence d'esprit. Il alla à la porte de son cabinet, l'ouvrit précipitamment; quelle fut sa surprise de voir, à la faible lueur de la lampe, la figure pâle et gracieuse de la jeune reine Anne d'Autriche, dont les yeux étaient rouges et gonflés de pleurs. Elle ne put même alors retenir ses sanglots, et mit un doigt sur sa bouche, comme pour interdire au cardinal l'exclamation de surprise qu'elle voyait déjà sur ses lèvres. Elle fit signe ensuite d'approcher à une personne qui paraissait faire le guet à la porte extérieure. Cette personne était mademoiselle d'Hautefort, qui à l'instant même se plaça près de la reine.

Le cardinal restait stupéfait, et attendait en

silence le dénouement d'une scène aussi extraordinaire. Il avança un fauteuil à la reine, mais elle le repoussa de la main avec un mouvement d'impatience.

« Monsieur le cardinal, dit-elle enfin en tâchant de cacher son émotion, mon intention n'est pas de rester longtemps ici. Ma visite sera courte; je ne viens que pour demander justice, et ma réclamation est telle, que je dois l'obtenir, et que je l'obtiendrai avant de sortir de ce cabinet.

— Je supplie Votre Majesté de se remettre, dit le cardinal, qui s'aperçut facilement du trouble qui agitait Anne d'Autriche. Il espérait ainsi gagner du temps et pouvoir conjurer l'orage qui, à ce qu'il voyait bien, allait fondre sur lui; feignant donc avec son habilité ordinaire de n'éprouver d'inquiétude que pour la situation où il voyait la reine, il interrogea du regard mademoiselle d'Hautefort.

« Monseigneur, dit-elle d'un ton calme et ferme, c'est une idée de Sa Majesté de venir vous trouver. Comme il y avait encore de la lumière dans votre cabinet, nous ne devions pas craindre de troubler le repos de Votre Éminence.

Je suis venue ici, monsieur le cardinal, dit enfin la reine, pour vous demander justice, rien de plus... quoique d'autres à ma place, peut-être, exigeraient une réparation éclatante. Je pourrais en appeler à votre pitié, et vous demander pourquoi vous n'avez cessé de persécuter une personne dont la jeunesse et l'innocence auraient dû trouver grâce devant son plus cruel ennemi. N'était-ce pas assez que vous l'ayez obligée de s'éloigner de moi? qu'elle ait été forcée de cacher son désespoir au fond d'un cloître, de feindre une vocation religieuse, tandis que son cœur était brisé de douleur?

— Et Votre Majestée me permettrait-elle de lui demander, car, c'est une curiosité bien naturelle, qui est cette personne que j'ai ainsi traitée, dit le cardinal d'un ton railleur, et jouissant intérieurement et avec un air de triomphe, de l'imprudence avec laquelle la reine s'abandonnait ainsi, devant lui, à toute son émotion.

— Aline de Mireville, répondit la reine sans hésiter, et dans son dépit, oubliant toute prudence, le roi m'a dit... ah! ah! vraiment! cela fait rire! oui le roi m'a dit que votre Eminence ne

nous permettait pas d'aller demain à Beauvais : et, mon messager qui en revient dans l'instant m'apprend qu'Aline n'y est plus; maintenant monsieur le cardinal, vous connaissez les motifs qui m'amènent chez vous.

A ces mots, le front de l'orgueilleux cardinal devint pâle comme la mort, son œil noir lança un regard furieux sur la reine, et il s'écria d'une voix tremblante de colère : ah! c'est bien, très-bien! voilà comment on fait agir votre Majesté! elle a des messagers secrets qui arrivent chez elle à minuit, et tout cela, pour arracher une jeune novice à sa vocation!... En vérité, madame, c'est assez fort.

— Monsieur le cardinal cessez ce langage, interrompit la reine : Et qui est-ce qui m'a forcée d'agir ainsi en secret, et de recourir à tous les moyens que suggèren la prudence et la nécessité, pour entretenir avec une pauvre jeune orpheline de dix-sept ans, avec ma protégée, une correspondance sans conséquence? d'où sont partis ces conseils qui m'ont presque aliéné le cœur de mon époux? vraiment, j'admire que le cardinal de Richelieu s'étonne de ma manière d agir, quand il doit

savoir mieux que personne que si j'osais montrer une volonté, en quoi que ce soit, il m'en coûterait tout ce qui me reste de cette affection de Louis à laquelle je tiens plus que la vie. » Elle s'arrêta à ces mots, l'émotion qui la suffoquait ne lui permit pas de continuer. « Des messagers secrets, des messagers secrets, murmurait de son côté le cardinal entre ses dents. » — Oui, monsieur le cardinal, j'ai aussi mes messagers secrets ; et ne puis-je pas en avoir aussi bien que vous ? n'ai-je pas autant de droits que vous à être servie par ceux qui me sont attachés ? Du reste, que la honte en retombe sur ceux dont la tyrannie m'a contrainte de recourir a de pareils moyens !

— Il me semblait que Votre Majesté avait un époux, repliqua froidement le cardinal, auquel elle devait....

— Ce n'est ni le lieu, ni le moment de discuter, dit la reine, piquée de voir qu'elle n'avait pas la chance de prendre le dessus, dans une argumentation en règle, avec l'esprit froid et positif de Richelieu ; le motif qui m'amène ici demande toute votre attention : dites-moi : où est Aline de Mireville ?

— Dans le couvent de Beauvais.

Non ! non ! monsieur le cardinal, elle en a été enlevée ; et où est-elle maintenant ? dit Anne d'Autriche, en versant des larmes que la douleur et le dépit lui arrachaient.

Mais Votre Majesté assurément ne peut avoir aucune raison de supposer...

— J'ai des raisons de tout supposer... Il en a été de même de tous ceux à qui nous sommes attachés. Ne sais-je pas bien que le marquis de Croix n'a dû sa disgrâce qu'à l'espoir que j'avais conçu de le voir un jour uni à Aline de Mireville ? dit la reine avec tout le dépit d'une femme qui se voyait jouée comme un enfant.

— Le plan de Votre Majesté, certes, n'était pas mal imaginé !

— Prenez garde, monsieur le cardinal, ne railler pas, reprit la reine en l'interrompant brusquement et essuyant tout à coup ses pleurs : puis le fixant avec orgueil : est-ce bien moi que vous osez ainsi traiter ? c'est vraiment aller trop loin ! vous oubliez que je suis votre reine et que le roi mon époux est votre souverain et votre maître !

— C'est aussi s'oublier, dit le cardinal, que venir

ici à cette heure de la nuit. Votre Majesté dans le cabinet du cardinal de Richelieu !

A ces mots, la reine se sentit réduite au silence; elle vit que son dépit d'enfant l'avait livrée, sans défense, à la merci du cardinal. Celui-ci s'aperçut de l'avantage qu'il venait de prendre et résolut d'en profiter sans pitié.

— En vérité, c'est folie, que tout cela ; pourquoi Votre majesté et moi resterions-nous ainsi, toujours en guerre ? je ne doute pas que la moindre explication n'arrange cette affaire à la satisfaction mutuelle des parties. Pour commencer, si le messager de Votre Majesté avait connu quelque chose à la règle des couvents, il aurait su qu'à cette époque de l'année il est défendu de s'occuper d'aucune affaire. La réponse qu'on lui a faite, était un artifice de la sœur tourière pour se débarrasser de ses importunités. Je pourrais m'offenser aussi des suppositions injurieuses de Votre Majesté au sujet du marquis de Croix. Nous avions, je veux dire le roi et moi, avions des motifs secrets pour agir de cette façon, et bien éloignés de ceux qui déterminent toujours les femmes, qui semblent n'avoir en tête que l'amour et le mariage.

Pour preuve, madame, lisez cette lettre, et il tira de dessous sa soutane, le papier dont il a déjà été question. C'est la copie d'une lettre que le roi a daigné écrire de sa main au marquis pour le rappeler de son exil. » La reine parcourut la lettre avec avidité et en ressentit une joie qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

C'est bien vrai? dit-elle, que Louis est bon et indulgent au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ! N'est-ce pas, M. le cardinal? Que je suis contente de voir le marquis revenir à la cour! je vois bien que j'avais mal jugé votre éminence, et je lui en demande pardon. En même temps elle lui tenditsa main plus blanche que la neige. Le cardinal la prit avec une joie simulée et la baisa avec respect. Les beaux yeux d'Anne d'Autriche brillaient de plaisir, mais un léger sourire d'ironie effleura rapidement les traits calmes et reposés de mademoiselle d'Hautefort.

Et ne ferons-nous pas quelques tentatives pour ramener à nous cette pauvre Aline de Mireville? ajouta la Reine tout bas.

Je ne demande pas mieux, dit le cardinal, qui voulait, à tout prix profiter de cette occasion pour

mettre entièrement la Reine en son pouvoir; mais, il faut d'abord que votre majesté me promette qu'elle n'ira pas troubler la novice dans sa retraite pendant tout le saint temps de carême : je suis ministre de l'église, et je dois tenir à l'exécution de ses lois et à l'honneur de ses enfants. Mais si votre majesté voulait prendre conseil d'un homme qui a aussi des messagers secrets, elle ferait bien de n'employer que des gens avisés et qui sachent lui rester fidèles; en disant ces derniers mots, le cardinal ne put cacher un mouvement de curiosité et d'inquiétude.

Mais, c'est ce que j'ai fait, dit la reine en riant, prenant les paroles du cardinal pour un simple badinage.

Quoi? reprit Richelieu, en souriant, un messager qui se rebute au premier refus d'une vieille tourière, dont le mot d'ordre est de donner la chasse à tous les jeunes muguets qui viennent roder autour du couvent?

Quelle que vieille qu'elle soit, interrompit la reine, charmée de la plaisanterie du cardinal, et entraînée par la gaîté qui s'emparait d'elle, il ne lui était guère possible de prendre le père Caussin pour un

jeune cavalier ! A ce nom, le cardinal tressaillit; la joie brilla dans ses yeux, et il partagea alors franchement la gaîté de la jeune reine. Mais mademoiselle d'Hautefort qui avait observé tous ces mouvements resta impassible, et jeta un profond soupir en voyant la maîtresse qu'elle adorait, prise sans ressource dans les filets du cardinal.

Clara, ma chère, le temps s'écoule; il nous faut partir, notre longue absence causerait quelque surprise. M. le cardinal, je vous remercie de votre obligeance. Je croyais que vous étiez mon ennemi, et je vois avec plaisir que je me suis trompée.

Dieu veuille que votre majesté n'ait jamais de plus grand ennemi que moi, dit Richelieu, avec un regard expressif en la reconduisant à la porte.

Quand elles furent hors de vue, il rentra, et s'écria :

Très-bien, très-bien, madame, allons, faites, écrivez de votre main royale autant de lettres qu'il vous plaira, je les lirai toutes, et... ah ! ah !.. Il rit d'abord, mais bientôt après sa physionomie prit une expression plus sérieuse : non, non, continua-t-il, il n'en sera pas ainsi, il faut que je mette, et sans retard, un terme aux entreprises un

peu téméraires de votre majesté. D'abord Aline de Mireville prendra le voile, avant la fin du carême et alors plus de correspondances. Ensuite j'aurai soin du bon père Caussin. Ah! mon digne père, vous vous mêlez de porter des messages secrets, à mon insu..., et en disant ces mots, son œil étincelant de colère, rencontra involontairement peut-être, l'instrument de tortures et les fers qui étaient placés sur la table.

CHAPITRE V.

Le mercredi des Cendres était un jour consacré par l'église aux jeûnes et à des pratiques de pénitence et de religion qu'on observait alors strictement. Mais la visite du roi au couvent de Saint-Firmin en faisait presque un jour de fête et de ré-

jouissance pour les bons moines et pour tous les habitants du village.

Les moines prirent chacun leurs places, et le digne prieur les passa en revue avec l'air d'importance d'un homme qui savait apprécier tout l'honneur de la visite royale. Il éprouva même, malgré lui (car il était naturellement doux et humble de cœur), une secrète satisfaction à l'idée qu'il se faisait d'avance de la jalousie qu'en auraient les abbés de Creil et de Gouvieux. Mais, pour la justification du bon prieur, il faut dire qu'ils avaient refusé de lui prêter, l'un son vieux lutrin en chêne sculpté, pour le service de l'église, et l'autre sa fameuse marmite de cuivre pour l'usage de la cuisine.

Le soleil venait à peine de se lever lorsqu'on entendit dans l'éloignement le bruit des carrosses du roi et les claquements de fouet des postillons. En matières de dévotion, Louis était d'une ponctualité scrupuleuse; et, précisément à l'heure dite, il passa sous la grande porte cochère du couvent. Il dédaignait le faste et un luxe inutile; la simplicité de son équipage, ainsi que le petit nombre des personnes de sa suite, durent tromper

l'attente des bons paysans. Sa Majesté, toutefois, fut reçue avec toutes les marques possibles de respect, par l'abbé de Saint-Firmin, qui, après avoir fait un salut jusqu'à terre, conduisit le roi à la grande salle du chapitre. Mais bien différent était le cortége du cardinal-ministre. Des piqueurs à cheval, revêtus de magnifiques livrées, escortaient le carrosse de son éminence, et les paysans, émerveillés de la pompe qui l'entourait, faisaient retentir les airs de cris et d'acclamations si bruyantes et si prolongées qu'on les entendait encore lorsqu'il descendit à la porte de la grande salle. Les bons pères avaient un vif désir de voir le cardinal qui, par la haute dignité dont il était revêtu et le zèle ardent avec lequel il défendait tous les intérêts de l'église, excitait encore plus leur curiosité que le roi lui-même. Ils se pressèrent donc tous en avant pour apercevoir cet éminent personnage.

Isidore de Mireville, étant le dernier dans la hiérarchie de la communauté, se tenait derrière tous les frères. Il dut attendre que Son Éminence, qui s'avançait lentement, arrivât au passage conduisant à la chapelle. Son jeune cœur battait d'im-

patience et d'espoir. Car il n'y avait rien pour lui de comparable sur la terre au cardinal de Richelieu ; c'était le modèle qu'il s'était toujours proposé d'imiter ; c'était sur ces traces qu'il voulait marcher, et il ne désespérait pas de rivaliser un jour avec sa rapide et étonnante fortune.

Quelle fut sa surprise quand, sous le large chapeau rouge, il reconnut, à n'en pouvoir douter, les traits haves et sévères de son hôte de l'avant-dernière nuit, du barbare persécuteur du marquis de Croix. Il rencontra son œil noir et perçant, et crut se sentir pétrifié sous ce regard muet et glacé, il se passa quelque temps avant qu'il pût recouvrer ses esprits. Revenu à lui, il s'aperçut qu'on lui parlait à l'oreille depuis quelques instants et reconnut la voix du vieux père Séverin qui lui faisait de vifs reproches de ce que Son Éminence avait été forcée de se détourner pour éviter de tomber sur lui, Isidore, lorsqu'il s'était jeté si brusquement sur son passage.

On entra enfin dans l'église. Le roi s'assit sur l'un des deux grands fauteuils placés à côté de l'autel, et le cardinal de Richelieu occupa l'autre. Les stalles du chœur étaient toutes rem-

plies par les moines et les gentilshommes de la suite du roi. Lorsque le bon prieur jeta les yeux autour de lui, sur cette brillante assemblée, nous pouvons présumer, sans porter de jugement téméraire, que les pieuses méditations de pénitence et d'humilité ne furent pas les seules à occuper sa pensée, et qu'il s'y mêlait quelque idée des dons et des riches offrandes qu'il attendait de la munificence royale, telles qu'un plateau d'argent pour recueillir les aumônes, un habillement de drap d'or pour la vierge du couvent, et un riche anneau monté de rubis pour orner la main de leur saint patron, le bienheureux saint Firmin. Quant au novice Isidore, une seule idée le préoccupait; il ne pouvait se joindre au chants des frères, ni faire entendre sa voix dans les répons; ses yeux ne regardaient plus son livre, toutes ses pensées étant concentrées sur un seul point.

Cependant, l'office avançait, et l'on observa alors que le roi jetait de temps en temps des regards inquiets autour de lui et du côté de la porte, et qu'il semblait prêter l'oreille au moindre bruit qui venait du dehors; car toutes les stalles du chœur, au nombre de douze, étaient occupées

par les courtisans, venus avec l'intention de recevoir les cendres, et on n'y voyait pas le marquis de Croix, que Sa Majesté avait invité à venir, et à qui elle avait promis de faire un accueil tout paternel.

La messe finie, les courtisans quittèrent la chapelle. Les uns allèrent se promener dans le jardin, les autres se rendirent dans la grande salle pour faire la cour à la reine et aux dames de sa suite qui étaient venues assister à la distribution des cendres.

Louis, chez qui la bienveillance naturelle tenait souvent lieu de pénétration d'esprit, ne fut pas longtemps à s'apercevoir que le couvent et l'ordre qui y régnait étaient l'objet des soins du bon prieur, et il crut de son devoir de le parcourir. Le digne prieur pensa défaillir de joie, et s'offrit sur-le-champ à conduire Sa Majesté dans toutes les parties de l'établissement.

Quand on en eut connaissance, les courtisans et les dames s'empressèrent de suivre les pas du roi, trop heureux de cette manière de tuer le temps, et de faire en même temps la cour à leur maître. Tous se mirent à la discrétion du prieur,

qui se promit bien de ne pas leur faire grâce d'un seul coin du couvent.

D'abord il les conduisit dans la bibliothèque, pièce obsure et poudreuse, où ils furent condamnés à entendre l'histoire de chaque volume mangé par les vers; de là ils passèrent dans la pharmacie, où le bon abbé les arrêta longtemps pour leur faire le récit de toutes les cures merveilleuses qu'il avait opérées pormi les pauvres habitants de la forêt, et s'étendre avec complaisance, et non sans exciter le rire des jeunes seigneurs, sur la nature de la maladie à laquelle chaque médicament était approprié. Puis, au désespoir des vieux courtisans, ils prirent un escalier roide, étroit et obscur, qui leur parut sans fin, et qui les conduisit dans une pièce ronde et ouverte à tous les vents, dite l'*Observatoire*. C'était sur le plan même du prieur qu'il avait été construit, et il s'en énorgueillissait plus que de tout ce qu'il avait fait, bien qu'on ne pût deviner dans quel but il l'avait élevé, le couvent étant situé dans un bas-fond et entouré de tous côtés de collines et d'une épaisse forêt. Ils se trouvèrent ensuite transportés, ils ne savaient comment, dans le jardin où le père prieur avait

aperçu par une fenêtre son cher neveu Isidore, et, voulant saisir l'occasion de le présenter à Sa Majesté, il s'était hâté d'aller le retrouver.

Le roi le suivit volontiers, car il commençait à concevoir quelque inquiétude en ne voyant pas paraître le marquis de Croix, à laquelle il faut ajouter l'impatience que lui donnaient les questions sans fin d'Anne d'Autriche sur la cause de cette absence.

Cependant le novice Isidore s'était, après la messe, rendu dans le jardin, rempli de crainte et d'inquiétude, non qu'il cherchât comme les courtisans à tuer le court espace de temps jusqu'à l'office de l'après-midi, ni qu'il voulût se soustraire aux travaux dont les bons frères étaient toujours disposés à le charger, mais bien pour obéir au cardinal de Richelieu, qui au sortir de l'église lui avait fait signe de la main de prendre cette direction. A peine quelques instants se furent écoulés, qu'il vit arriver Son Éminence elle-même, qui parut enchantée qu'Isidore eût compris sa pensée. A l'approche de Richelieu, le jeune homme se sentit tout ému ; il chercha la clé du cachot dans la partie de son froc où il la

serrait, et la présenta au cardinal d'une main tremblante. Celui-ci s'en empara vivement. « Il est en sûreté, n'est-ce pas? s'écria-t-il plein de joie. Monsieur le novice, je vous dois beaucoup de remercîments, vous m'avez servi à ma pleine et entière satisfaction; les récompenses ne vous feront pas faute. Ne vous ai-je pas dit que j'étais en position de vous obliger? » En disant ces mots, il toucha son large chapeau rouge.

Isidore osa lever les yeux sur lui, et le salua profondément.

« Le temps presse, continua le cardinal; j'entends un bruit de pas : c'est le roi qui vient, j'en suis sûr. Je ne veux vous demander que deux ou trois choses : le marquis a-t-il opposé quelque résistance? a-t-il tiré son épée? s'est-il jeté sur les hommes?

— Non, monseigneur, il s'est livré de lui-même et sans résistance entre leurs mains; il s'est laissé enlever avec résignation et sans proférer un seul mot.

— Voilà qui est étrange! dit le cardinal étonné; et il ne vous a pas demandé au moins où on le conduisait ainsi?

— Non, monseigneur, il n'a pas dit un seul mot.

— C'est incroyable ! Vous n'avez pas même entendu le son de sa voix ?

— Il n'a pas ouvert la bouche.

— Et voilà cet homme qui a passé jusqu'ici pour brave et téméraire ! Que d'exemples semblables nous pourrions rapporter Sauvan et moi ! mais... ce n'est pas la première fois. En un mot, j'ai fait mes preuves dans l'art de réduire les naturels les plus rebelles. »

En cet instant on ontendit approcher quelques personnes ; mais le cardinal était trop habile pour laisser le novice sous l'impression que ses dernières paroles avaient pu faire sur son esprit, il se hâta de la dissiper par quelques mots d'allusion au brillant avenir qui l'attendait, bien sûr que cette idée l'emporterait bientôt dans l'imagination ardente du novice sur le sentiment pénible, quel qu'il fût, que pouvait réveiller en lui le souvenir du marquis de Croix. « Voici le prieur de Saint-Firmin qui amène le roi. Sa Majesté, sans doute, vous parlera ; vous verrez que je l'ai déjà prévenue en votre faveur. Ah ! voici M. de Combalet qui vient tout seul et morose comme à son ordinaire.

Je ne vois point ma nièce ; vous, faites attention : les voilà qui s'avancent de ce côté. N'oubliez pas que vous êtes occupé à cueillir des branches pour orner l'autel ; je discute avec vous quelque point intéressant de théologie ; vous m'entendez, personne ne doit deviner l'importance de cette conversation.

A peine le cardinal eut-il prononcé ces mots qu'il se trouva environné de toute la cour.

Le prieur désigna aussitôt du doigt son neveu et le nomma. Sa majesté reconnut à l'instant le nom de son favori. — C'est donc un frère du comte de Mireville, dit le roi, ce jeune homme pour lequel, hier soir, il plaidait avec un si vif intérêt. Je vois avec plaisir du moins, monsieur le cardinal, que cette intervention fraternelle n'a pas été tout-à-fait inutile auprès de votre eminence.

Oui, sire, répondit le cardinal, je me sens porté moi-même d'un vif intérêt pour ce jeune homme, et j'ai dans l'idée qu'un jour il pourra devenir un des plus brillants ornements de l'église.

Ne le disais-je pas à votre éminence, s'écria le bon abbé, ne pensant alors qu'à l'occasion de pousser la fortune de son neveu ; comme je le disais l'avant der-

nière nuit à votre eminence, il sait par cœur tout son Saint-Thomas d'Aquin, et si nous n'avions pas été alors aussi pressés par le temps, je vous aurais....

Dans ce moment le regard que lança le cardinal au pauvre prieur arrêta comme par enchantement toute sa volubilité naturelle, et sans doute que cette petite scène eut frappé l'esprit du roi si la reine n'eut heureusement detourné son attention en disant :

—Comme il ressemble à Aline, vous conviendrez monsieur le cardinal, que c'est bien assez d'avoir consacré au cloitre un jeune rejeton de cette belle et noble race, sans encore lui en sacrifier un second.

Ah ! madame, je vois bien que vous ne pouvez pas oublier votre jeune favorite, dit Louis, passant tout-à-coup à l'idée qui frappait la dernière son esprit, c'est en effet chose douce que ces sortes d'amitiés. Dieu veuille que vous n'en retiriez pas, pour toute récompense, ingratitude et oubli, car il est bien penible de voir sa confiance trompée et ses affections meconnues. Hélas ! je parle d'après

une triste expérience ; tenez voilà qu'il est midi passé et le marquis de Croix n'arrive pas.

La reine leva la tête pour regarder dans la direction que le roi lui indiquait, et on vit ses yeux se remplir de larmes ; peut-être Louis s'en aperçut-il, car il lui pressa tendrement la main, puis il continua :

— Mais devons nous nous étonner de trouver si peu d'attachement chez des étrangers, quand nous voyons l'affection d'un frère, si vive le soir, changer dans la matinée du lendemain. Ce bon jeune homme, le comte de Mireville, qui descend l'allée solitaire avec la marquise de Combalet, demandait si instamment de nous présenter son jeune frère, et le jeune frère a été aussitôt oublié ; un regard des beaux yeux de madame de Combalet est d'un bien autre prix que tout l'avenir de son frère.

— C'est ce qu'on devait attendre d'une tête aussi légère et aussi évaporée, observa le cardinal; mais qu'un homme tout honneur, tout devouement, selon l'opinion de votre majesté, se conduise ainsi, voilà qui est surprenant.

— Nous reviendrons plus tard la dessus, dit le roi vivement ému, et cherchant à detourer la conver-

sation, voici la cloche qui sonne l'office ; nous ne devons songer, pour le moment, qu'à pardonner aux autres et à demander pardon de nos propres fautes. Mais, en temps et lieu nous satisfairons à la justice et elle aura son cours.

On retourna en silence à l'église. Les hommes se rendirent à la sacristie pour mettre, par dessus leurs habits de cour, des longues robes de pénitents. Ils se rangèrent dans la nef de l'église, la reine et les dames de la cour prirent place dans la tribune préparée pour elles et cette pieuse cérémonie piquat plus leur curiosité et causat plus de mouvement et d'agitation que les brillantes fêtes de la cour où il n'y avait rien de nouveau.

C'était, en effet, un spectacle curieux et imposant que celui de ces grands, de ces puissants du monde, prosternés le front dans la poussière, et baisant la terre avec humilité. Parmi les belles assistantes, les unes étaient touchées jusqu'aux larmes en voyant tant de braves guerriers, tant de personnages illustres, faire ainsi acte public de réligion et de piété, tandis que les autres, plus frivoles, n'étaient occupées qu'à tâcher de reconnaître leurs amis sous le vêtement lugubre et uniforme

qui les deguisait complètement. C'était une robe faite en forme de sac, attachée sur les reins avec une grosse corde en guise de ceinture. Ils s'avançaient tous lentement vers l'autel, pieds nus, la tête cachée sous un large capuchon qui n'avait d'ouvertures que deux trous pour les yeux. Malgré ce travestissement absolu tout le monde d'abord reconnut le roi qui marchait entête, et à qui on était bien sûr que les autres cédaient le pas. Après le roi, les dames ne doutèrent point que ce ne fût le comte de Mireville. Son pas léger et sa tournure le faisaient facilement reconnaître. Puis venaient le marquis de Senanges que trahissait sa démarche déginguandée, et le chevalier de Forlis que toutes les femmes devinèrent à la manière dont il tenait son cierge qu'il braudissait comme il aurait fait d'une épée. Quant au petit marquis de Greville, pas une ne se méprit sur son compte, car il n'avait plus ses hauts talons, et madame de la Mothe prétendit qu'en quittant ses deux bottes, le marquis avait perdu un pied.

Le vêtement pénitentiaire changeait tellement l'air et la tournure des autres courtisans, qu'il

fut impossible de les reconnaître, et que quelques dames se mirent à plaisanter sur leur extérieur grotesque et à faire des paris sur leurs noms. Mais tout à coup la conversation et les plaisanteries cessèrent à la vue d'un dernier pénitent qui sortit de la sacristie quelques moments après les autres. Quel était ce nouveau venu ? personne n'eut su le dire. Sa taille élevée dépassait les autres : son pas ferme et assuré, sa noble tournure, son mouvement de tête altier s'emblaient bien convenir au vieux général Duplessis ; mais le général n'avait qu'un bras ; et d'ailleurs on l'apperçut un peu en avant, tenant son cierge de la main gauche.

Enfin les pénitents reprirent les places qu'ils avaient déjà occupées le matin. Le roi se mit à genoux, comme à la messe, tandis que le cardinal, assis avec dignité dans son fauteuil, et les yeux fixés sur sa robe rouge, semblait dire que c'était à lui qu'appartenaient tous les honneurs de la cérémonie. Les autres pénitents s'agenouillèrent derrière le roi.

— Comment ? ils sont treize ! tout juste le nombre fatal, s'écria madame de Nogaret.

— Cela n'est pas possible, lui répondit sa voisine; il faut que vous vous trompiez ; car je les ai comptés comme ils entraient dans la sacristie, et ils n'étaient que douze.

— Cette réponse parut satisfaire madame de Nogaret et mit fin à la discussion.

Dans ce moment, le chœur entonna les psaumes de la pénitence, et les pénitents seuls lui répondaient en psalmodiant alternativement avec les moines, un verset de ce chant lugubre et plaintif. Quant aux autres assistants, ils gardaient le silence.

« Quelle est donc cette voix pleine et sonore qui fait ainsi retentir toute l'église, dit la reine; entendez-vous comme elle domine les autres? C'est probablement le duc de Noailles, qui ne manque jamais de nous rappeller que dans sa jeunesse il a pris des leçons de Baltazarini. Mais.... qu'arrive-t-il à madame de Combalet: voyez, elle pleure, à ce qu'il me semble ; c'est un vrai miracle!

— Oh! ce n'est rien, ce n'est rien du tout, s'écria madame de Combalet l'air tout agité. Mais, vraiment je suis étonnée moi-même que vous soyez

aussi insensibles ! peut-on entendre ces voix si touchantes sans pleurer.

Ah ! madame de Combalet pleurer, et pleurer de sensibilité, dit tout bas ironiquement madame Dufargis, c'est quelque chose de nouveau, ces larmes-là; on devrait bien les recueillir avec soin et les offrir comme des perles rares et précieuses à monsieur son mari.

— Ou plutôt à monsieur de Mireville, dit une autre dame.

— Bah ! reprit madame Dufargis, Mireville n'en a que faire : n'a-t-il pas pour sa part les charmans sourires de la dame.... ?

Pendant cette conversation rien moins qu'édifiante, les psaumes avaient cessé, et les pénitents se mirent en mouvement pour faire processionnellement le tour de l'église. Le roi marchait seul en tête, et les autres pénitents suivaient deux à deux : venaient ensuite les moines, puis, enfin, le père prieur, revêtu de ses habits abbatiaux, qui fermait la procession.

Après que tous les pénitents eurent défilé devant le bon abbé, sa surprise ne fut pas médiocre lorsqu'en dépit de tous ses efforts pour les ranger

deux par deux, il vit qu'il en restait toujours un de plus derrière. Cela le mit dans un cruel embarras ; car, n'étant pas grand mathématicien, il crut d'abord s'être trompé et compta et recompta plusieurs fois de suite, et toujours il retrouva ce treizième, enfin, sachant bien que les pénitents ne devaient être que douze, il prit son parti sur le treizième, et se persuada que c'était quelqu'erreur de vision qui ne méritait aucune attention.

La procession finie, chaque pénitent revint reprendre sa place dans le chœur. Les stalles se remplirent l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus de vide. Cependant le petit marquis de Sades, presqu'aussi large que haut, restait dans le milieu du chœur, bien étonné de ne pas retrouver sa place, et l'embarras de sa situation ajoutait encore au ridicule de sa tournure grotesque et rebondie, que déguisait difficilement son sac de pénitent.

Le bon prieur l'ayant aperçu en se retournant put à peine contenir sa frayeur; car il crut que c'était quelqu'esprit malin qui s'était ainsi introduit sous ce pieux déguisement. Quant aux autres pénitents, qui tenaient la tête dévotement baissée,

aucun d'eux ne parut s'apercevoir de cette circonstance mystérieuse, et sans le silence profond qui régnait en ce moment, le marquis les eut régalé tout haut de quelques exclamations étranges qu'il fut obligé de garder pour lui même, et qui eussent mieux convenu a ses longs éperons d'officier et à son large sabre, qu'au saint vêtement qu'il portait en ce moment.

La cérémonie dura longtemps et ne finit qu'avec le jour. Les chants allaient peu à peu s'affaiblissant. Les forces épuisées des pénitents diminuaient à chaque instant, car la plupart d'entre eux avaient observé strictement le jeûne, surtout le roi, qui, en matière de religion, ne se permettait aucun relachement.

Lorsque le sermon fut fini, les répons devinrent de plus en plus faibles, et plusieurs des pénitents avaient cessé de chanter. Mais cette voix forte et retentissante qui s'était déjà fait remarquer, conservait toujours sa fermeté, et bientôt on n'entendit plus qu'elle

Quand l'office fut terminé et les cendres distribuées, elle fit retentir un brillant *Amen* qui domina le chœur des moines.

— Je croyais qu'il ne pouvait y avoir qu'une seule voix comme celle-là, dit la reine, tandis que les pénitents entraient dans la sacristie, et qu'elle se préparait à sortir de l'église, et que cette voix était celle du marquis de Croix. Je voudrais savoir qui le remplacera à la cour; car, pour lui, hélas! jamais il ne lui sera plus permis d'y revenir.

Lorsque la reine et les dames furent sorties de l'église, le prieur s'empressa de les conduire au réfectoire du couvent où on avait préparé une collation digne de la noble et royale compagnie. Tandis que les moines s'en occupaient activement, Isidore resta dans l'église pour éteindre les cierges et recouvrir l'autel. Le jour venait de tomber, et comme c'était cette saison de l'année où le crépuscule ne dure que quelques instants, à chaque cierge qu'Isidore éteignait l'obscurité augmentait. Il n'avait pas tout achevé, qu'il crut entendre marcher sur le pavé de l'église. D'abord, il eut l'idée que c'était un frère du couvent; et, sans s'en inquiéter d'avantage, il continua sa besogne. Mais, l'instant d'après, il crut distinguer le son d'une voix de femme. Il écouta avec attention et reconnut dans l'autre celle du cardinal de Richelieu.

— Votre Éminence a bien réussi, disait la dame, en vérité, il n'y avait qu'elle qui pût mener une affaire avec tant de secret.

— Belle nièce, dit le cardinal, je mérite vos éloges; je vins ici à cheval, au clair de la lune, à travers une épaisse forêt, et tout seul; car à peine peut-on compter Desnoyers pour compagnon de voyage.

— Mais Votre Éminence est bien sûre qu'il est dans le donjon?

— S'il est dans le donjon? Oh! oui, j'en suis bien sûr; en voici la clé, et il n'y a pas moyen d'en sortir. C'est Sauvan qui l'a confiné, et il l'a laissé sous bonne garde.

— Le croiriez-vous? J'ai eu un moment un singulier soupçon quand j'ai entendu à l'église cette voix si pure et si sonore; elle m'a été au cœur, et m'a fait pleurer comme un enfant, tant elle ressemblait à la sienne!

— Ah! je le vois bien, vous l'aimez toujours, madame de Combalet.

— Moi! moi, l'aimer! s'écria madame de Combalet, d'une voix altérée; non, non, n'en croyez rien. Moi! l'aimer! je le hais d'une haine qu'au-

cune expression ne peut rendre ; et, quant à sa femme, plût au ciel qu'ils fussent l'un et l'autre ensemble ici, et pour toujours. Disant ces mots, elle frappa la terre du pied avec un geste de fureur.

— Amen, amen, dit le cardinal ; voilà qui est bien. Mais tout est fini, nous sommes vengés. Le roi n'oubliera pas cette apparente négligence de ses ordres. Une bonne lettre de cachet, les oubliettes, et la pièce sera jouée pour le marquis de Croix.

En disant ces mots, ils gagnèrent ensemble la porte sortirent de l'église. Isidore ne put en entendre davantage ; mais c'en était bien assez, et il avait trop de religion et d'humanité pour rester long temps indécis. Il résolut de tenter la délivrance du prisonnier. Ne doutant pas que son frère ne le soutînt dans cette entreprise, il espérait avec son secours pouvoir soustraire la victime au sort qui l'attendait. Il se rendit au donjon et appliqnant l'oreille à la porte, il écouta avec une anxiété inexprimable. Le silence le plus profond y régnait, il n'entendait que le vent qui sifflait tristement à travers les longs cloîtres de la cour, et l'écho qui répé-

tait seul le nom du marquis qu'Isidore appelait à demi-voix.

Il plaça une petite cruche de vin sur le tour, et écouta jusqu'à ce qu'il l'entendit crier ; mais tout à coup il poussa un faible cri, et, laissant tomber sa lampe, il fut obligé de s'appuyer lui-même contre la muraille froide et humide, car la main qu'il avait vue à travers le tour était douce, potelée et toute blanche. C'était, à n'en pas douter, une main de femme. A cette vue, sans dire un seul mot, il s'enfuit à toutes jambes avec l'idée d'aller prévenir le cardinal et lui demander l'explication de cette énigme. Il comprenait maintenant le silence et l'apparente résignation du marquis. Il eût donné tout au monde pour pouvoir ouvrir sur-le-champ la porte du cachot, mais le cardinal avait la clé. Il entra dans le réfectoire en courant comme un insensé, a umoment où tous les convives allaient se mettre à teble. Plusieurs d'entr'eux n'avaient pas encore ôté leur robe de pénitent ; mais tous avaient baissé leurs capuchons, hormis un seul. C'était le pénitent à la voix sonore, dont l'apparition inattendue excitait la curiosité des dames de la cour. Il se tenait seul et silencieux, sans

paraître faire seulement attention aux paris que faisaient sur lui les jeunes seigneurs qui s'imaginaient que c'était quelque tour sans conséquence de l'un d'entr'eux.

On s'assit, et Isidore ne put parvenir au cardinal, vu le tumulte et la confusion qui régnaient dans la salle. Son Éminence paraissait de bonne humeur et disposée à rire. Elle s'amusait à plaisanter avec les jeunes dames de la cour, et leur tenait des propos galants et flatteurs. L'inconnu vint s'asseoir précisément vis-à-vis du cardinal qui riait franchement des plaisanteries dont le beau pénitent était assailli de tous côtés.

— Nous ne pourrons pas manger que ce terrible revenant ne soit parti, s'écria le comte de Mireville. Monseigneur, au nom du ciel, exorcisez-le, je vous prie, afin qu'il nous laisse en repos et que nous en soyons débarrassés.

Le cardinal prit bien la plaisanterie; car, dans ce moment, tout semblait sourire à ses vœux, et, d'un air grave et solennel, il se leva, étendit la main et s'écria, tandis que toute la compagnie éclatait de rire :

— Qui que tu sois, esprit, spectre, revenant, lève-toi et dis-nous ton nom, ta condition, ton état, ou bien va-t-en et laisse-nous en paix.

— Dunois de Sennevière, marquis de Croix, s'écria le pénitent d'une voix éclatante, et en même temps il jeta en arrière son capuchon et laissa voir une belle et noble tête. A cette vue, un cri perçant partit du côté où se tenaient les dames, et on se demandait à laquelle d'entre elles il était échappé, lorsqu'on vit les valets de pied enlever madame de Combalet tombée sans connaissance. Cet accident augmenta la confusion. Mais le marquis de Croix, sans s'en occuper, continuait de regarder en face le cardinal qui semblait frappé de la foudre.

— Que signifie toute cette comédie, dit enfin le roi?

— Monsieur le cardinal peut, mieux que personne, Sire, l'expliquer à Votre Majesté. Monseigneur voulait me rendre coupable à vos yeux de la plus noire ingratitude, et c'est moi, dans ce moment, qui me présente ici comme son accusateur. Son plan, il faut en convenir, était habilement conçu. Mais la providence et l'amour d'une femme

l'ont heureusement déjoué. Me faire tomber dans une embuscade et me jeter dans un cachot, afin que je parusse désobéir aux ordres de Votre Majesté, et dédaigner ses gracieuses et indulgentes bontés, tel était son plan; mais vous vous êtes trompé, monsieur le cardinal; c'est le marquis de Croix qui est ici présent, et c'est sa femme, Aline, marquise de Croix, que vous avez fait jeter dans un cachot!

— Oh! oui, c'est cela, c'est bien cela, Sire, s'écria Isidore de Mireville qui ne pouvait plus contenir son émotion. Je viens dans le moment même du cachot, et c'est une femme qui y est enfermée.

— Eh quoi! c'est donc ainsi qu'il a abusé de ton innocence pour te faire l'instrument de cette œuvre d'iniquité, s'écria le marquis avec indignation. Pauvre enfant, c'est de ta propre sœur dont tu t'es rendu le géôlier.

Un mouvement de surprise et de pitié s'empara de l'assemblée.

— Quant à vous, monsieur de Mireville, continua le marquis de Croix en se tournant vers le

comte, je répondrai, quand vous voudrez, à votre cartel. Me voici prêt à vous suivre, si vous êtes toujours décidé à vous battre avec le mari de votre sœur.

—Dieu m'en garde, s'écria le comte; il faut qu'il y ait eu quelque mal entendu, car quelle raison aurais-je de vous chercher querelle ?

— Eh quoi donc ? n'est-ce pas vous qui avez écrit cette lettre qui m'engageait à me rendre dans le bois de St-Firmin, seul, sans témoins, au coucher du soleil, pour nous battre à outrance jusqu'à ce que l'un de nous deux restât sur le champ de bataille ?

— Jamais.

— Ah! que j'ét ais simple de croire à un pareil conte, je me trouvais à la chasse quand on a apporté la lettre.—Aline qui savait qu'on voyait roder dans le bois des hommes du cardinal, et qui appréhendait quelque malheur, ouvrit la lettre, la lut, et s'imaginant que c'était l'écriture de son frère, elle partit sur le champ pour intervenir et travailler à notre reconciliation.—Mais qu'ai-je besoin d'entrer dans tous les détails? qui ne sait que rien n'est

impossible à l'amour d'une femme ? Elle voulait rétablir la paix entre deux frères; pour exécuter ce généreux dessein elle n'a pas craint d'aller se mettre à la merci d'un frère qu'elle croyait irrité, elle s'exposa à mille dangers, enfin elle a été arretée par des brigands et jetée sans pitié dans un cachot; mais, reprit-il précipitamment et essuyant ses yeux remplis de larmes—Il faut qu'on me la rende—Sire, j'en appelle à votre justice ; vous ne permettrez pas qu'on abuse avec impunité de votre nom et de votre autorité—Oui, prenez-y-garde, monsieur le cardinal, si on a eu le malheur de toucher seulement à un cheveu de sa belle tête par le dieu vivant je vous jure que votre robe de cardinal ne vous sera pas de grands secours. Je sais qu'elle est ici, un fidèle serviteur qui la suivait a été temoin de tout ce qui s'est passé, elle est, à cette heure ci, dans ce couvent, renfermée dans un cachot !! ma pauvre Aline !

Le roi en écoutant ce récit put à peine contenir son indignation. Est-il bien possible, monsieur le cardinal, que de pareilles choses se passent si près de nous ? monsieur le novice, allez sur le champ

délivrer la prisonnière, s'il est vrai que vous connaissiez l'endroit où elle est enfermée.

— Hélas ! sire, je le voudrais bien ; mais c'est monseigneur qui a la clé.

— Monsieur le cardinal, donnez cette clé, dit le roi d'un ton sévère.

Le cardinal, sans rien dire, tira aussitôt la clé de dessous sa soutane, et la remit au novice d'un ton impassible et sans montrer le moindre embarras, malgré les murmures qu'il entendait de tous côtés, car on crut sa puissance expirée, et on cessait de le ménager.

Aline fut amenée dans le réfectoire pâle et défaite ; c'est à peine si elle pouvait se soutenir. Elle regarda quelques moments autour d'elle d'un air étonné. Ayant reconnu Anne d'Autriche, le regard si doux et si touchant de la reine sembla la rappeler aussitôt à elle-même ; et quand sa noble protectrice lui tendit les bras, Aline, oubliant toute étiquette pour n'écouter que son amour et sa reconnaissance, s'y précipita avec l'abandon d'un enfant, et, cédant malgré elle à toutes les émotions qu'elle venait d'éprouver, elle fondit en

larmes. Le manteau noir qui couvrait ses belles épaules tomba à terre, et laissa voir sa taille ravissante pressée dans les bras de la reine. Tous les courtisans ne pouvaient se lasser d'admirer ces deux jeunes femmes, si belles, si jeunes, et toutes les deux émues d'une manière si touchante.

« Monsieur le cardinal, l'air de la cour, à ce que je crois, ne pourrait vous être bon d'ici à quelque temps, dit le roi en se tournant brusquement vers lui; nous vous souhaitons paix et bonheur dans le lieu que vous choisirez pour retraite. Il y a trop à faire ici pour vous; c'est plus que Votre Éminence ne peut entreprendre, et, en bon médecin, je lui recommande du repos et de la tranquillité. Madame de Combalet aussi, nous nous en sommes aperçus, est sujette à des maux de nerfs; elle trouvera dans l'air de Ruel un excellent remède. »

Le cardinal garda le silence, mais il jeta sur le roi un regard terrible, auquel Louis répondit cette fois par un coup d'œil effrayant, car il n'était plus subjugué par la présence de sa mère, qui était restée à Chantilly.

Le roi se tourna ensuite vers Isidore tout trem-

blant. « Votre faute, monsieur le novice, lui dit-il, mériterait un juste châtiment; mais, hélas! quand nos guides spirituels s'égarent eux-mêmes, qui oserait juger avec trop de sévérité ceux qu'ils entraînaient dans leurs fautes? Allez, et n'oubliez point que la première intrigue où vous soyez entré était dirigée contre la liberté et la vie du mari de votre sœur. »

Le cardinal sortit du réfectoire sans proférer un mot. Il n'entre pas dans notre plan de dire quel endroit il choisit pour retraite; mais peut-être que, pour la satisfaction du lecteur, il sera bien d'en dire un mot.

De l'abbaye de Saint-Firmin il se rendit sur-le-champ auprès de la reine-mère pour réclamer son intervention auprès du roi. Il est inutile, pour ceux qui savent quelle puissance elle exerçait sur l'esprit de son royal fils, de dire qu'elle n'eut pas de peine à obtenir de lui un plein et entier pardon pour son favori; et à peine le cardinal était à moitié chemin d'Avignon, où il voulait passer le temps de son exil, qu'il fut rappelé à la cour. Mais il est bon dajouter que, même à l'époque de sa plus grande puissance, il ne chercha ja-

mais à se venger de ceux qui, dans cette aventure, avaient causé sa disgrâce. Il sentit bien que la Providence seule intervint en leur faveur pour les sauver de sa vengeance, et il n'accusa personne de cette non réussite.

Nous sommes fondés à croire que cet événement dégoûta Isidore du service de l'Église, car nous ne voyons personne de cette famille se distinguer dans cette carrière, et nous trouvons un Isidore de Mireville à la cour, dans les gardes du roi. Cette nouvelle carrière lui fit perdre sans doute cette timidité et cet air d'innocence répandus jadis sur sa physionomie, et l'on dit même que sa bravoure et sa beauté remarquables le rendirent en peu de temps également redoutables aux cavaliers et aux dames.

Quant au bon prieur de Saint-Firmin, quoique délaissé dans sa vieillesse par son neveu, ce dernier n'en demeura pas moins l'objet de toute sa prédilection. Il mettait de côté tout ce qu'il pouvait épargner sur ses revenus sans faire de tort à ses pauvres moines ; jamais il ne reposa sur son chevet sa tête blanchie par les années sans avoir préalablement prié pour lui, et chaque soir il di-

sait au frère qui lui présentait son lait-de-poule en se couchant : « Mon Isidore était un bon et discret jeune homme, et je ne serais plus aujourd'hui prieur de Saint-Firmin, s'il eût soufflé un seul mot de la part que j'ai prise à cette fameuse aventure du Mercredi des Cendres. »

FIN.